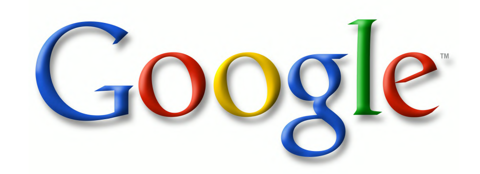
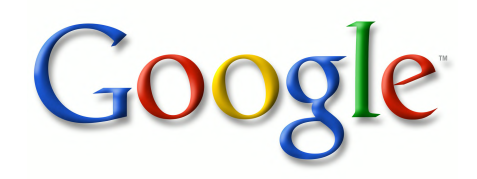
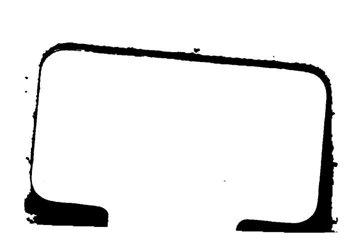

Google








TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



JOURNAL
D'UN
VOYAGE
FAIT AUX
INDES ORIENTALES,

Par une Escadre de six Vaisseaux commandez par Mr. Du Quesne, depuis le 24 Février 1690, jusqu'au 20 Août 1691, par ordre de la Compagnie des Indes Orientales.

Ouvrage rempli de Remarques curieuses sur quantité de Sujets, & particuliérement sur la Navigation & sur la Politique de divers Peuples & de différentes Societez.

TOME III.



A ROUEN,
Chez JEAN BATISTE MACHUEL le Jeune à Rue Damiete, vis-à-vis Saint Maclou.

M. DCC. XXI.

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES.

A MONSIEUR ***.

Du Lundi 1 Janvier 1691.

JE viens d'assister à la Messe, & après avoir donné à Dieu les premiers momens de l'année, je donne les seconds à mes bienfaiteurs, à ma famille. Je voudrois que tous se portassent aussi bien que moi : personne n'y manqueroit de bon apetit; &, marque que je suis en parfaite santé, c'est que je vas déjeûner, & envoyer *in petto* à Paris bien des santez, à des gens que je souhaite qui joüissent d'une parfaite. C'est notre Cuisinier, qui nous donne nos étrennes, pour avoir les siennes. Janvier 1691.

Janvier 1691. Il a fait à Balaçor un plat de son métier: qui que ce soit ne sçait ce que c'est; nous allons le voir.

C'étoit un Pâté d'un Dinde, farci de Poulets desossez, appuyé de six Pigeonneaux & d'autant de Poulets, avec des Ris de Vaches entre deux : le tout couvert d'Huitres marinées, & de lard par dessus, & une croute bien fine & très délicate en sur-tout. Il étoit bon; je ne suis pas le seul qui l'ait trouvé de même.

Il n'a point du tout fait de vent d'aujourd'hui. Le calme nous a pris. Très mauvais commencement d'année.

Du Mardi 2 Janvier 1691.

Toûjours même tems: calme tout plat.

Du Mercredi 3 Janvier 1691.

Même chose : toûjours calme.

Du Jeudi 4 Janvier 1691.

Même tems : ce calme-ci commence à nous ennuyer.

Du

Du Vendredi 5 Janvier 1691.

Janvier 1691.

Même chose : tant pis.

Du Samedi 6 Janvier 1691.

Le vent est venu cette nuit assez frais & bon : mais, nous ne portons pas toutes nos voiles ; parce qu'il vient avec nous un Bot, qui porte à Ponticheri des Canons & des Boulets du desarmement de Siam. Nous lui servons d'escorte, & il ne pouroit pas nous suivre, si nous forcions de voiles. Cela a donné le tems à l'Oiseau de nous rejoindre. Ce Navire est le plus mauvais voilier de l'Escadre. Il étoit encore tellement derriere nous hier au soir, qu'à peine pouvions nous l'appercevoir.

Du Dimanche 7 Janvier 1691.

Le vent a un peu calmé ; mais il est toûjours bon.

Janvier 1691.

Du Lundi 8 *Janvier* 1691.

Toûjours bon vent: nous allons parfaitement bien; & si l'Ecueil étoit seul, nous serions à present à Ponticheri.

Du Mardi 9 *Janvier* 1691.

Toûjours bon vent: il a même rafraichi; & nous n'en allons pas plus vîte à cause du Bot & des autres, qu'il faut attendre: ce qui ne nous permet pas de nous servir de toutes nos voiles.

Du Mercredi 10 *Janvier* 1691.

Même vent & bien bon frais. Nous venons ce soir de mettre à la cap, afin de ne point tant avancer; parce que nous ne sommes pas à quarante lieues de Ponticheri, & qu'il vaût beaucoup mieux rester à la Mer d'un gros vent, que d'être à l'ancre dans un lieu où il n'y a aucun abri, & où le vent pouroit nous forcer à décader, & à prendre le large.

Du

Janvier 1691.

Du Jeudi 11 *Janvier* 1691.

Nous avons ce matin remis en route, & avons passé devant la Forteresse de Madras, où nous livrâmes Combat le vingt-cinq Aout dernier, que j'ai raporté page 18 & suivantes du Tome II. Nous leur avons montré nos Pavillons: ils nous ont montré les leurs. Nous avons continué notre chemin, sans nous faire d'autre mal les uns aux autres, que sans doute nous donner mutuellement à tous les Diables. Si le Diable prenoit tout ce qu'on lui donne, que de Femmes & d'Hommes de toutes especes ne feroient plus damner les autres!

Nous avons vû un Navire sous le vent à nous: nous lui avons donné chasse toutes voiles dehors: bonnettes en étui, ralingues, peroquets, tout en étoit. C'étoit un Anglois, lequel voyant qu'il ne pouvoit pas nous échaper, parce que l'Ecueil, qui va fort bien, étoit prêt de le joindre, est allé à notre barbe mouiller dans un Port nommé Sadraspatan, entre Madras & Ponticheri. L'Ecueil lui bouchoit le chemin de la Mer, & le Dragon & le

 Lion

Lion qui le ſuivoient en queue tâ-
Janvier choient de ſe jetter entre la Terre &
1691. lui : & eux & nous n'étions pas à deux portées de canon de lui, lorſqu'il nous a joué le tour.

Nous dévorions déjà des yeux ce Navire & ſa charge, & comptions deſſus comme ſur un aquet certain & de bonne priſe ; mais, il a falu le laiſſer là, parceque Monſieur du Queſne, qui a apparemment des ordres qui ne ſont connus qu'aux ſeuls Capitaines, & qu'il croit inconnus & ſecrets à tout le reſte, n'a point fait de ſignal de donner deſſus.

Cette manœuvre convertit en certitude dans mon eſprit les ſoupçons que j'ai formez dès Balaçor, de l'envoi de cet Exprès par Terre de Ponticheri, & de l'augmentation de vivres pour deux mois, que nous n'avons pas pris ; & aſſûrément, nous n'avons pas pris ce Navire, par la ſeule crainte d'offenſer le Mogol, qui auroit pû ſe ſcandaliſer, & ſe vanger ſur Ponticheri, ſi à la vue de ſes Troupes, qui bordent la Terre, on lui avoit fait l'inſulte de prendre un Navire qui ſe ſeroit retiré dans un de ſes Ports. Ainſi, nous aurions pû le prendre à la Mer, & ſous les voiles ;

mais

mais, à Terre, & ſur les ancres, non. Janvier 1691.

Autant que nos Matelots étoient joyeux d'une priſe qu'ils croyoient certaine, autant ſont-ils étonnez de ne l'avoir pas faite. C'eſt un plaiſir de les voir ſe regarder l'un l'autre, les yeux fixes ſans ſe rien dire. Les pauvres Diables machent à vuide ; & cela me fait rire. Nous ſommes à l'ancre, pour ne point arriver de nuit.

Du Vendredi 12 *Janvier* 1691.

Nous avons remis ce matin à la voile, & à midi avons mouillé devant Ponticheri. Il paroit un monde très grand ſur la rive. Je dirai ce que c'eſt à mon retour.

Du Mercredi 24 *Janvier* 1691.

Départ de Ponticheri, pour notre retour en France.

Nous venons de mettre à la voile, pour notre retour en France. Le bon Dieu nous l'accorde bon. Il eſt environ huit heures du matin, le vent eſt bon, mais bien foible.

Avant que de dire ce que j'ai apris de nouveau de ce Païs, je ne puis paſſer ſous ſilence, que le Procès verbal de la

Janvier 1691. prise le Monfort, qui est cette Flute dont j'ai tant de fois parlé, & l'Adjudication, n'étoient ni l'un ni l'autre dans l'ordre; que ceux qui les avoient dressez n'ont certainement aucune connoissance ni notion des Ordonnances de la Marine à ce sujet. Signe évident qu'il ne se fait ici aucune prise sur les Ennemis; puisqu'ils sont tous également ignorans sur la matiere. Monsieur du Quesne a reconnu le premier le vice de ces Ecritures; ce qui n'a point fait, ni d'honneur, ni de plaisir, au Commissaire. Il étoit écrit que je m'en mêlerois. Ainsi, par l'ordre de Messieurs du Quesne & Martin, j'ai réfait le tout; c'est-à-dire, le Procès verbal de prise, l'Inventaire, l'Adjudication, & le reste: ce qui n'a nullement flaté, ni l'amour-propre, ni la vanité, de Mr. Blondel. L'Inventaire, réfait par moi, lui a surtout plus donné de chagrin que le reste; parce qu'il se doutoit bien que je m'appercevrois facilement qu'il s'étoit payé par ses mains avec excès de ses droits de presence. Je n'en ai pourtant rien dit à personne, & me suis contenté de lui faire connoître à lui-même en riant, que cela ne m'étoit point échapé. En

effet,

effet, qu'eſt-ce qu'une plus grande explication auroit operé, ſinon m'en faire un Ennemi ? Je n'en 'ai pas plus d'eſtime pour lui; & c'eſt où je me borne. Je n'ai pris que les dates dont ils s'étoient ſervis, tout le reſte eſt différent. Ce que j'ai fait a été tranſcrit & ſigné: c'eſt au Greffier à faire le reſte. Il me ſemble que ce ne ſeroit pas un argent perdu pour la Compagnie, que les Appointemens qu'elle donneroit à un Légiſte, quand ce ne ſeroit que pour mettre les Jugemens en forme. Encore mieux, s'il avoit ſéance au Conſeil: du moins l'ignorance ne paroîtroit pas tant; & on ne ſeroit pas obligé d'avoir recours à des gens auxquels ce travail eſt auſſi ingrat qu'indifferent. Janvier 1691.

Je ne puis taire non plus, que ces Ecritures refaites ont donné lieu à pluſieurs entretiens ſur mon chapitre, dans leſquels M. Martin a appris que je faiſois un Journal, d'une écriture menue, & qui pourtant paroiſſoit aſſez gros, pour un Voyage chargé d'auſſi peu d'événemens que le nôtre. Il a voulu voir ce Journal, & me l'a demandé avec tant d'honnêteté & d'inſtance, que je n'ai pu me diſpenſer de les lui prêter tous trois,

Janvier 1691. ſous le ſecret. Il en avoit bien d'autres à me dire : je les raporterai dans le Récit de la Converſation que nous eumes enſemble, ſeul à ſeul, Mardi dernier, jour d'hier, à l'iſſue de laquelle il me les a rendu tous trois. Il m'a paru bon François de la vieille roche, & très bon Sujet de la Compagnie. Je dirai demain ſur quoi rouloit notre Converſation ; & dirai, pour aujourd'hui, au ſujet de M. Martin, qu'il n'auroit jamais eu ni l'un ni l'autre de mes Journaux, s'ils avoient été chargez de ſa propre Hiſtoire, que je donne ici pour très vraye.

Le longtems, que j'ai été à Pontícheri, m'a donné celui de m'informer de lui. Le nom de Martin eſt très commun : j'ignore s'ils ſont parens ; mais, j'ai trouvé des Martins par tout : &, comme ma Famille eſt alliée à pluſieurs Meſſieurs Martin, qui ne ſe ſont de rien l'un à l'autre, j'ai tâché de ſçavoir ſi ce M. Martin, Général des François aux Indes, touche à quelqu'un d'eux. Je n'en ai pû rien apprendre de certain à mon premier paſſage ; mais, à celui-ci, M. de Saint Paul de la Heronne, qui a été, & feroit encore, s'il vouloit, Conſeiller au Conſeil Souverain de Pontiche-

ri

ri; & qui revient en France avec nous, n'ayant plus d'intérêt à garder le secret, m'a apris ce que je voulois sçavoir, & que voici. Janvier 1691.

M. Martin est Parisien, Fils naturel d'un gros Marchand Epicier de la Halle. Son Pere, puissament riche, lui a donné une très bonne éducation dans la Marchandise, & vouloit en faire un Marchand; mais, la mort subite dont il fut prévênu, ne lui laissa pas le tems de faire aucun Testament, ni de lui faire aucun bien: & son Frere de Pere, seul Enfant légitime de l'Epicier, ayant, même du vivant de leur Pere commun, achetté une Charge de Thrésorier de l'Ordinaire des Guerres, le mit à la porte; ne se trouvant pas dans la volonté de lui faire aucune part d'une très grosse succession: quoi que peut-être moins légitime que lui; sa Mere ayant eu de très mauvais bruits sur son compte, & l'on disoit publiquement à la Halle, qu'on chassoit le Fils du Pere, pour faire héritier le Bâtard de la Mere. Si Madame S.... avoit quelqu'un qui charitablement la remît sur les traces de son origine, peut-être rabaisseroit-elle le vent de sa vanité. C'est moi, qui affirme celui-ci, & non *Histoire de Mr. Martin.*

Janvier M. de la Heronne; qui n'en ſçavoit rien.
1691. Je reviens au Bâtard, qui eſt celui dont je parle.

La mort de ſon Pere lui ôta toute eſpérance d'être établi, & ne lui laiſſa pour tout héritage, que le nom de Martin, qui lui appartenoit, &, qu'il partageoit avec un autre à qui peut-être il n'apartenoit pas. Quoi qu'il en ſoit, ne ſachant que faire, & dénué de tout, ayant toûjours été trop fidele à ſon Pere, & trop honnête homme pour faire ſa main, il fut réduit à ſe mettre Garçon de Boutique chez un autre Epiçier; & y étoit encore âgé de vingt-huit à vingt-neuf ans, lors qu'il ſe maria, douze ans après la mort de ſon Pere.

Il s'étoit amouraché de la Fille d'une Maitreſſe Harengere, autrement Marchande de Poiſſon, qui de ſa part s'étoit amourachée de lui. L'affaire alla bon train, le cotillon enfla, il l'épouſa; & ſa Mere à elle, le mariage fait, ne voulut plus entendre parler, ni de ſa Fille, ni de ſon Gendre; & les mit tous deux à la porte: &, d'un autre côté, le Marchand chez lequel il étoit, ne voulant point de Garçon de Boutique marié, le congédia. Il vêcut ainſi deux ans & plus

avec sa Femme, dans une union parfaite, mais, dans une très grande nécessité de toutes choses; d'autant plus que les gains qu'elle pouvoit faire étoient fort petits, faute d'avance, & non d'esprit; qu'il ne faisoit rien; qu'il ne gagnoit rien; qu'il n'y avoit qu'elle, qui tirât la charue; & que la famille augmentoit tous les jours. Janvier 1691.

Enfin, réduit au desespoir, & ne pouvant s'accommoder d'une vie si triste, il se présenta à Messieurs de la Compagnie d'Orient; &, comme il a autant d'esprit qu'un homme en peut avoir, & qu'il entend parfaitement le change & rechange, les calculs, & les Livres de Marchandises, il fut retenu pour les tenir à parties doubles. Ce fut ainsi qu'il passa aux Indes. Les fameux Marcara, & Caron, se servirent utilement de son habileté à Suratte, à Mazulipatan, à Bengale, & dans tous les autres endroits des Indes, où pour lors le Commerce de la Compagnie florissoit & étoit établi sous les auspices de feu Jean Batiste Colbert, qui, comme je croi l'avoir déjà dit, étoit l'homme de France, qui connoissoit le mieux de quelle utilité le Comerce étoit au Royaume.

Les différens Voyages que M. Martin

 fut

Janvier 1691. fut obligé de faire par Mer, & les Actions où il s'est trouvé, firent autant briller sa bravoure, & son intrepidité, que sa bonne conduite éclatoit dans ses Livres, & dans le Négoce. La Compagnie, très contente de ses services, l'a élevé par dégrez; &, enfin, le voilà Général des François dans les Indes. Mr. du Quesne lui en a donné les Patentes, & il fut reconnu & salué pour tel au bruit du Canon & de la Mousqueterie le Jeudi 17 Août de l'année passée. Cette qualité de Général n'a point augmenté son Autorité, y ayant long-tems qu'il est Chef de la Nation dans toute la Peninsule. Il ne seroit pourtant encore que simple Directeur, si la mort du Roi de Siam, notre Allié, n'avoit retenu le Marquis d'Eragni en France.

Mr. Martin a plusieurs fois demandé à Messieurs de la Compagnie, un Successeur & son rapel; mais, lui étant trop nécessaire, il n'avoit pu obtenir ni l'un ni l'autre. Il avoit honte de découvrir sa naissance & son mariage; mais enfin, l'amour qu'il conservoit & qu'il conserve encore pour son Epouse; & la tendresse d'un bon Pere pour ses Enfans, l'ont forcé d'en venir à cet éclaircissement

ment. Il eſperoit revenir dans ſa Patrie, Janvier
& dans le ſein de ſa Famille, joüir du 1691.
fruit de ſes travaux dans les Indes; mais, voyant que c'étoit une choſe impoſſible, il a lui-même écrit ſon Hiſtoire à la Compagnie, & demandé l'alternative, ou de lui permettre de retourner en Europe, ou de lui envoyer ſa Femme & ſes Enfans.

Qu'on donne à cette démarche tel nom qu'on voudra. Pour moi, je lui donne celui d'Action vraiement héroïque, & vraiement Chrêtienne. La Compagnie a preferé le dernier parti au premier; mais, ce n'a pas été ſans peine qu'elle a réüſſi.

Il y avoit vingt-deux ans & plus, qu'il étoit parti ſans dire adieu à ſa Femme, & ſans lui dire où il alloit, en un mot, qu'il l'avoit abandonnée; &, depuis ce tems, ils n'avoient eu aucune nouvelle l'un de l'autre. Il ne ſçavoit ſi elle étoit morte ou vive: il ne pouvoit même indiquer aucune marque qui pût la faire reconnoitre, que la rue, & la maiſon, où elle demeuroit à ſon depart; mais, dans un ſi long eſpace de tems, la maiſon avoit changé de proprietaire, & de tant de differens locataires,

Janvier 1691. cataires, qu'on n'avoit d'elle aucune idée: toutes les traces de ce qu'elle pouvoit être devenue étoient perdues. Ceux même, qu'une grosse recompense attachoit à cettre perquisition, étoient rebutez de six semaines qu'ils y avoient inutilement employées, & étoient prêts de renoncer à l'entreprise, lorsque le seul hazard leur fit trouver dans un moment ce qu'ils cherchoient inutilement depuis long-tems.

En passant dans une rue proche de la Halle, ils entendirent appeler Madame Martin. Ils se retournerent, & virent que cette Madame Martin, qu'on appeloit, avoit un inventaire devant elle, dans lequel elle portoit des Carpes, & des Anguilles, comme ces petites revendeuses de Poisson qui courent Paris. Les instructions qu'on leur avoit donnés ne les laisserent point douter que ce ne fût elle. Ils lui laisserent faire son marché avec la Marchande, qui l'avoit appelée, & achetterent tout ce qu'elle avoit, à condition de l'apporter dans un Cabaret tout proche. Ils n'avoient pas jugé à propos de lui rien dire en pleine rue; mais, dans le Cabaret, ou elle les avoit suivis, lui ayant demandé le nom

de

de ſon Mari, où il étoit, & ce qu'il faiſoit; & elle, ne leur répondant que les larmes aux yeux, & par là les convainquant qu'ils ne ſe trompoient pas; elle apprit enfin avec une joye inexprimable la fortune de ſon Mari, & ce qu'il étoit, & la tendreſſe qu'il lui avoit conſervée. Celui des deux qui avoit une Lettre pour elle, qui n'étoit point cachettée, la tira de ſa baſque comme un papier indifferent, & en cachant l'adreſſe; mais, à peine vit-elle le caractere, qu'elle ſauta deſſus en criant, voilà ſon écriture, & fut agréablement ſurpriſe de voir, que c'étoit à elle même que cette Lettre étoit écrite.

Janvier 1691.

Tant de témoins étoient croyables. Ils la priérent d'envoyer chercher ſes Enfans. Autres pleurs: elle dit, qu'il ne lui reſtoit qu'une Fille, & que ſes deux autres Enfans étoient morts; que ſa Fille travailloit à nettoyer de la Morue, & à aller chercher de l'eau pour la faire deſſaler. Elle eſt, à ce qu'on m'a dit, fort aimable: je ne l'ai point vûe, étant à Ougly avec Mr. Bureau des Landes ſon Epoux. J'ai vû la Mere, qui eſt à Ponticheri avec Mr. Martin, Femme d'environ cinquante ans, qui a

Janvier 1690.

des restes d'une fort belle personne, & qui ne ressent en rien la crasse & la crapule de la Halle, où elle a si long-tems roulé.

Ceux qui l'avoient trouvée lui donnerent mille francs pour se faire habiller elle, & Mademoiselle sa Fille, afin de pouvoir se presenter avec décence à la Compagnie, au premier jour qu'elle s'assembleroit, qu'ils lui indiquerent. Elle ne manqua ni à l'un ni à l'autre, & mena sa Fille avec elle. Elle y reçût tout ce qu'on la força de prendre, & qu'elle refusoit, parcequ'elle ne se croyoit pas si grande Dame. Aujourd'hui, ce n'est plus cela: elle soûtient fort bien son rang, & les Perles & les Diamans la couvrent avec plus d'éclat, que les écailles n'en avoient sur les Carpes qu'elle revendoit. La Mere & la Fille partirent par les premiers Vaisseaux, avec un train de Princesses. Elles sont heureusement arrivées, il n'y a pas plus de cinq à six ans. La Mere a beaucoup d'esprit, & ne parle nullement le jargon des Harangeres. On l'appelle ici Madame tout court; ou on y joint la Générale: & la Fille est très avantageusement mariée, & est très heureuse.

C'est

C'eſt ainſi que Mr. Martin eſt parvenu, & que Dieu a recompenſé ſon bon cœur, ſa probité, & ſon bon naturel. Au contraire, ſon Frere dénaturé a vû ſon ample ſucceſſion mangée & diſſipée par ſa faute, & ſa mauvaiſe conduite au jeu, & celle de ſa Femme. J'en puis, je croi, parler ſavamment, puiſque ce Mr. Martin Tréſorier de l'Ordinaire des Guerres, Monſieur R.... Receveur Général des Finances, & Mr. de Quickpatrik premier Commis de Mr. de Louvois, ont épouſé les trois Sœurs, & que par conſéquent ils étoient tous Beaux-Freres. C'eſt aſſez ſur Mr. Martin. Janvier 1691.

Les Conjectures que j'ai tirées de l'envoi d'un Exprès de Ponticheri à Balaçor ſont juſtes, & j'en ſuis à preſent certain. Les Anglois, & les Hollandois, épouvantez des deux Combats d'Amzuam & Madras, ont eu recours au Mogol, & à force de preſens, ont fait en ſorte que ce Prince a envoyé ordre à ſon Général de les prendre ſous ſa protection contre nous, ſi nous les attaquions ſur ſes Terres & dans ſes Ports; & de déclarer à Mr. Martin, qu'il traiteroit les François qui ſont à Bengale, *Anglois & Hollandois, ſous la Protection du Mogol.*

comme

comme nous les traiterions, & feroit
Janvier brûler tout ce qui appartenoit à la Na-
1691. tion à Ougli; & qu'en effet, c'étoit afin que Mr. du Quesne n'entreprît rien contre eux qu'à la Mer, qu'il lui avoit envoyé cet Exprès par Terre à Balaçor; & que j'avois eu raison de soupçonner que c'étoit la cause qui nous avoit empêché de prendre ce Navire Anglois, qui comme je l'ai dit s'est retiré à Sadraspatan le Jeudi onze du courant, veille de notre arrivée à Ponticheri. J'en dirai d'avantage par la suite, en raportant la Conversation que j'ai eue avec Mr. Martin, dont j'ai le Mémoire sur mes Tablettes, & dont par conséquent je n'oublierai pas un Article. Je viens à la Guerre du Mogol.

Il a voulu rentrer dans ses droits, & reprendre sur Remraja, ce que Sévagi a usurpé sur lui. Dans ce dessein, si-tôt que Sévagi a été mort, il a envoyé dans ce Païs-ci une Armée de cinquante mille hommes d'Infanterie, & de trente mille Chevaux, avec soixante grosses pieces de canon & tout l'attirail & les munitions de Guerre nécessaires pour une Expédition considérable. Il sembloit au commencement, que Remraja alloit succomber

comber sous une Puissance si grande ; d'autant plus, qu'étant jeune, & sans expérience, il ne pouvoit pas avoir gagné la confiance ni l'affection des Peuples. Cependant, quoi qu'il n'ait que dix-sept à dix-huit ans, il a soutenu & soutient encore avec beaucoup de constance & de vigueur tous les efforts du Mogol. Il lui a livré plusieurs Combats, qui n'ont rien décidé, parceque la fortune a été chancelante. Mais, afin que l'Armée du Mogol se ruinât d'elle-même dans sa marche, si elle vouloit penetrer jusques dans les Terres que Sévagi a fait révolter ; il a fait faire à plus de trente lieues de chez lui un dégât général dans les Païs restez fideles au Mogol, depuis la Côte de Malabar, jusques à la Côte de Coromandel, à travers toute la Peninsule ; & ce dégât est de plus de soixante lieues de large. Il y a fait tuer tous les Bestiaux. (Il faut que le Lecteur remarque ici en passant, que Remraja n'est point de la Secte de Pitagore, ou, que s'il en est, comme il en est en effet, étant Idolâtre, il s'imagine, aussi bien que quantité d'autres Grands, que la Religion doit céder à l'interêt. Que de Princes Chrêtiens, que

Janvier 1691.

de

Janvier 1691. de Papes même, ont été de ce sentiment!) Il a fait couper & brûler le Ris: & enfin, a fait gâter & ruiner tout ce qui pouvoit servir à son Ennemi; & a fait couvrir la Campagne d'un très grand nombre de Partis, tant pour être instruits des mouvemens de l'Armée du Mogol, que pour resister aux Partis que le Général de cette Armée envoye de tous côtez.

Les deux Armées ont été fort longtems en presence l'une de l'autre, au passage d'une petite Riviére, sur les confins du Royaume de Visapour. Remraja, quoi que le plus foible, a passé à la vue de son Ennemi, & les deux Armées en sont enfin venues aux mains, il n'y a que six semaines, & n'ont encore rien décidé, ayant toutes deux décampé en même-tems, & pris differentes routes. Celle du Mogol est allée se jetter devant Gingi, qu'elle tient encore assiégée. C'est une Ville assez bien fortifiée pour le Païs, & assez bien munie. Elle est bâtie sur le penchant d'une Montagne: en un mot, elle est de deffense contre des Asiatiques, mais une gueuserie pour l'Europe, & qui ne tiendroit pas contre trois cens Pierots, quoi que

tout

tout le Régiment ne soit bon qu'à faire peur aux Vaches, aux Poules, ou tout au plus aux petits Enfans. Cependant, Remraja l'a deffendue & la deffend encore avec vigueur, quoi que l'Armée de son Ennemi soit formidable, en comparaison de la sienne, qui n'est composée que d'environ vingt mille hommes. Le Général du Mogol a plus de quatre-vingts canons de fonte de cent & six vingts livres de balle : &, malgré cette superiorité de forces & d'artillerie, Remraja l'a forcé d'abandonner ses Lignes & ses Retranchemens ; &, suivant toutes les apparences, le contraindra d'abandonner le Siége, & de le lever tout-à-fait avec honte, & peut-être le battra dans sa Retraite. On disoit à Balaçor, que le Mogol étoit lui-même à son Armée, & qu'il la commandoit en personne. Cela est faux : c'est un de ses Généraux, qui la commande, & qui n'y gagnera pas beaucoup d'honneur.

Janvier 1691.

Le dégât, que Remraja a fait faire à fait extremement rencherir les vivres à Ponticheri. Les Partis, dont le Général du Mogol & lui ont couvert la Campagne, rendent les chemins mal sûrs ; & leurs Neyres ou Cavaliers viennent jusques

Janvier 1691. ques aux Portes de Ponticheri, & traitent assez mal tout ce qu'ils rencontrent. C'est la raison qu'on m'a donnée, & qui m'a empêché cette fois-ci, d'aller à la Pagode de Ville-nove, que j'avois bien envie de voir; crainte de tomber entre les mains de l'un, ou de l'autre.

Ponticheri étant dans la Terre, qui fait partie de l'Usurpation de Sévagi, les François ont été obligez de suivre le Parti de Remraja, son Fils, & d'obtenir la neutralité de l'un & de l'autre; mais, parce que les Neyres du Mogol venoient jusques aux Portes du Fort, & massacroient, & pilloient, les Banians ou Marchans, & les Noirs qui en sont proches, Monsieur Martin s'est servi de la Conjoncture de l'ordre du Mogol en faveur des Anglois & des Hollandois, & a obtenu du Général de ce Prince, que les Banians, & les Noirs, qui sont au tour du Fort, & ceux qui s'y retireroient à une certaine distance, jouïroient de la même neutralité, & seroient à couvert des insultes des Troupes du Mogol; ce qu'il a obtenu, non sans peine, après plusieurs Negociations. Cependant, comme ces Banians, & ces Noirs, sont extrémement craintifs; ils

se

ſe ſont tous retirez le plus près qu'ils ont pu du Fort; &, c'eſt la cauſe pour laquelle en arrivant ici nous avons vû tant de peuple ſur la rive. Janvier 1691.

Il ſeroit étonnant en Europe, qu'une Armée de quatre-vingts mille hommes, & de tant de canons, fût obligée de lever honteuſement le Siége de devant une Bicoque, & une villenie plûtôt qu'une Ville, ſelon que des François qui ont été à Gingi me l'ont repréſenté; &, qu'outre cela, elle ne fit rien de conſidérable pendant toute une Campagne: mais, il faut auſſi ſçavoir, que les Aſiatiques ou les Indiens, ne ſe battent pas comme les Européens. Si-tôt qu'ils voyent un des leurs tué ou bleſſé, c'eſt-à-dire du ſang, ils prennent la fuite, & ne ſçavent ce que c'eſt que de ſe battre de pié ferme. On tient cependant pour une choſe conſtante, qu'ils ſont capables de diſcipline, & que s'ils étoient bien commandez, & que les Officiers ne quittaſſent pas la partie les premiers en leur montrant l'exemple de fuir, ils ne la quitteroient pas non plus. Cette choſe, qu'on tient pour conſtante, me paroit très incertaine; puiſque je puis

Janvier 1691.

aſſûrer que les Aſiatiques ne ſont nullement braves : &, ſi leurs Ancêtres ne l'étoient pas plus qu'eux, Aléxandre Roi de Macedoine, ſi chanté par Quinte Qurce, & ſurnommé le Grand, n'a pas eu beaucoup de peine, ni de perils à courir, pour ſe faire une réputation qui ne finira jamais.

Je n'ai point étudié la Géographie ancienne: ainſi, je ne ſçai pas où étoit poſitivement ſitué le Royaume de Porus, à qui Racine fait dire, en parlant d'Alexandre & des Perſes, ou Perſans, comme il les nomme pour la rime:

Un ſeul Rocher ici lui coûte plus de tems,
Que n'en coûte à ſon bras l'Empire des Perſans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'Or, qui naît ſous nos piés, ne corrompt point nos Ames.

Ces Vers là ſont harmonieux, quoique très mauvais. Je n'entreprens pas d'en faire la Critique, mais, j'ai aſſez entendu parler de la bravoure des Peuples d'Orient, pour aſſûrer qu'ils ne ſont pas difficiles à vaincre, & qu'ils ſont aba-

tardis par leur propre molesse, & par une bassesse servile, qui ne se ressent nullement de leur origine, suposé que leurs Ancêtres ayent été braves. Janvier 1691.

Fortes creantur fortibus....
Nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ Columbam.

Horace, Ode IV. *du Livre IV.*

Lâcheté des Neyres du Mogol.

Je me suis un peu écarté de mon chemin; & j'ai crû devoir le faire, parceque les Indiens sont moins que des Poules. Je reviens aux Gens de Guerre du Mogol. Un de ses Partis étoit venu tout proche du Fort de Ponticheri, & se retiroit emmenant avec lui des Hommes, des Femmes, & des Enfans, & beaucoup de Bestiaux. Les Noirs coururent se plaindre à Mr. Martin, qui les avoit pris sous sa protection. Il envoya au plûtôt un Lieutenant avec douze Soldats François courir après les Fuyards: lesquels, d'abord qu'ils les virent, se mirent à fuir à toute bride, sans ôser les attendre, quoi qu'incomparablement plus forts en nombre, puisqu'ils étoient plus de soixante Neyres ou Cavaliers: & ce Lieutenant, nommé la Touche, qui

Janvier 1691. repasse avec nous en France, eût l'honneur de ramener les Hommes, les Femmes, les Enfans, & les Bestiaux, sans que les Ennemis ôsassent leur tenir tête, ni deffendre leur proye, quoi qu'ils fussent en état d'attaquer; puisqu'outre leur nombre, ils sont armez tous de sabres, de zagayes ou flêches, & quelques-uns de mousquets ou fusils. Voilà tout ce que je sçai de la Guerre du Mogol, & du jeune Remraja.

Suratte trois fois pillée. Sévagi son Pere, pour ne se point rendre à charge aux Peuples qui appuyoient sa Révolte, ou qui se révoltoient avec lui; & trouver le moyen de faire subsister ses Troupes, & les enrichir les uns & les autres; avoit trois fois pillé Suratte, la plus riche Ville des Etats du Mogol, parce que c'est le centre de presque tout le Commerce des Indes. Il prenoit son tems que le Mogol n'étoit point en état de le secourir, soit pour être trop éloigné, soit pour avoir été batu; & prenoit si bien son moment, & ses mesures, qu'il n'a jamais été surpris, & a toûjours surpris les autres, en arrivant lorsqu'il étoit le moins attendu. Il ne disoit rien du tout aux Européens: au contraire, leurs Maisons,

leurs

leurs Magasins, leurs Marchandises, leurs Personnes, & tout ce qui leur appartenoit étoit, pour lui des choses sacrées: il leur vendoit même les Marchandises qu'il avoit pillées aux Sujets du Mogol; &, n'ayant point de tems à perdre, & ne voulant que de l'argent comptant, il les donnoit à bas prix. Il obligeoit ces Sujets du Mogol de lui montrer leur Or, leur Argent, & leurs Marchandises. Quand ils agissoient avec lui de bonne foi, il n'en prenoit que la moitié, & leur laissoit le reste, pour entretenir leur Négoce; &, quand on le trompoit, il faisoit rafle de dix huit. Il étoit toûjours bien instruit par ses Espions: ainsi, après avoir pillé & volé d'ordre, & s'être rafraichi lui & ses Troupes, pendant sept ou huit jours, il sortoit de Suratte, n'en emportant que de l'Argent, & laissant aux Marchans, Sujets du Mogol, le tems de se remettre de son Pillage pour en venir faire un autre. Par ce moyen, il consommoit les denrées de ses nouveaux Sujets & Alliez, les enrichissoit en payant ces denrées, enrichissoit ses Troupes, s'en faisoit aimer, & n'étoit à charge qu'à son Ennemi & à ses Sujets,

Janvier 1691.

Maniere de Pillage.

Janvier 1691. aux dépens desquels il subsistoit, sans vexer les siens; & Suratte étoit sa ressource. On prétend qu'il étoit de concert avec le Gouverneur de Bengale; ce qui n'a pas peu contribué à la perte de celui-ci. J'en ai déja parlé.

Maniere de faire la Guerre de Sévagi. Je ne sçai si Sévagi avoit connoissance de la Vie de George Castriot, dit Scanderberg, ce fameux Ennemi des Turcs, & dernier Bouclier de la Chrêtienté; mais, il y a beaucoup de conformité dans leur maniere de faire la Guerre. Après ces pillages, Sévagi se retiroit, & revenoit assez souvent sur ses pas tomber sur les Troupes du Mogol, qu'il surprenoit toûjours, & qui le croyoient bien éloigné. Il les a toûjours battues: son nom seul les faisoit trembler; & les courses fatigantes, qu'il faisoit fairê aux siennes, les tenant toûjours dans le mouvement, en ont fait les meilleurs Soldats de la Peninsule des Indes. Ce sont encore celles qui accompagnent Remraja son Fils. Ces Troupes sont formidables à celles du Mogol; & il n'y a point d'apparence que ce Prince rentre dans son ancienne possession, & ruine Remraja; si, comme on le croit, il est encore apuyé par dessous main d'une Nation

Européenne. Je dirai qui elle est, en raportant la Conversation que j'ai eue avec Mr. Martin: je dirai seulement ici, que Raja, dans l'Empire du Mogol, est une qualité qui répond à celle de nos Ducs-Pairs, & non à nos Ducs Pairs par Brevet: ce n'est qu'une qualité passagere dans la personne de ceux-ci; mais, celle de Ducs-Pairs, & de Raja, sont adhérentes & attachées au Sang. Le Mogol peut en créer de nouveaux; mais, il ne peut pas en dépouiller les anciens. Ainsi, Raja Sévagi, ou Sévagi Raja; & Rem Raja, ou Raja Rem. Rem est son nom, & Raja sa qualité: c'est ce que Mr. Martin m'a dit.

Janvier 1691.

Ce que c'est que la qualité de Raja.

Il m'a dit encore, que Sévagi, en se révoltant, n'avoit point été poussé par un esprit d'Ambition, mais oüi bien de Vengeance, en ce que Aureng-zeb, au lieu de le recompenser d'une Guerre heureuse qu'il avoit faite pour lui, avoit violé sa Sœur, & enlevé une jeune Circassienne qu'il aimoit & qu'il vouloit épouser; qu'Aureng-Zeb avoit forcé le Palais, où l'une & l'autre étoit renfermée; & que Sévagi, pour se vanger, avoit fait le même outrage à la Sœur du Mogol, & avoit fait révolter contre lui les

Sujet de la Révolte de Sévagi.

Janvier 1691. mêmes Troupes qu'il avoit commandées. Je le repete encore, ceci est un beau sujet de Roman pour De Vizé, ou tout au moins pour ses sots Imitateurs.

Terreur repandue dans les Indes. Un peu avant que nous partissions de Ponticheri, on y avoit reçû des nouvelles de Suratte par Terre, par lesquelles on a apris, que ce qui s'est passé à Amzuam avoit jetté les Anglois dans une très grande consternation, & que le Combat de Madras avoit causé par tout une telle épouvante, que des Marchands Armeniens, & autres, qui vouloient passer de Suratte & de Bombaye en Perse avec leurs Marchandises, avoient tout fait débarquer de dessus les Navires Anglois & Hollandois, & n'avoient pas ôsé s'exposer au trajet sur ces Vaisseaux, ne les voyant pas en état de résister à six Vaisseaux François, qu'on fait passer là pour six Diables.

Il est constant, que nous avons jetté la terreur & l'épouvante, & que si nous restions seulement aux Indes pendant deux ans, nous ruinerions absolument le Commerce & la Réputation des Anglois & des Hollandois. On a encore appris, qu'ils vont équiper quatorze Navires

vires pour venir nous trouver. Si cela est, nous le sçaurons, & nous nous verrons de près. Ils ont eu le tems de s'équiper, & de nous attendre au passage; mais, on ne le croit pas: on ne doute point qu'ils n'en fassent courir le bruit, uniquement pour conserver leur réputation. Janvier 1691.

Les Missionnaires, & les Jésuites, restent aux Indes.

On a aussi reçû des nouvelles de Siam par la voye des Portugais, qui disent que Pitrachard, à present Roi, est devenu plus traitable envers les Ecclésiastiques. C'est tout ce que j'en ai apris. En tout cas, il faut que Mr. Charmot en ait apris des nouvelles bien certaines, puisqu'il reste à Ponticheri, en attendant l'occasion de passer dans ce Royaume; car, il n'est assûrément pas homme à s'exposer au Martire par un zêle indiscret. Mais, pourquoi cacher ces nouvelles, qui nous auroient tous réjoüis? Les Gens d'Eglise sont toujours mistérieux. Le Pere Tachard, très digne Jésuite, reste aussi. Quel est leur dessein à tous? Peut-être de se barrer, & de se faire de la peine les uns aux autres. Quoi qu'il en soit, ils restent, & je ne voi ame qui vive, qui les regrette. Messieurs Charmot & Guisain

Janvier 1691. font fortis de l'Ecueil fans cérémonies ; mais, il n'en a pas été ainfi du très Reverend Pere Tachard : en partant du Gaillard, pour refter à Terre, fon Excellence a été faluée de cinq coups de canon. Je veux pieufement croire que fon humilité ne s'attendoit point à cet honneur : que même, il auroit empêché qu'on le lui rendit, s'il avoit prévû qu'on le lui rendroit ; car, dès fon Batême il a renoncé aux Pompes du Monde. Helas ! fa modeftie a été trompée ! Pour rendre compte de tous nos Acteurs, notre Meflin, ou Juif, eft refté auffi à Ponticheri : nous en fommes fâchez, à caufe de fon merite ; & les Mandarins Siamois font reftez à Bengale. Je ne l'ai fçû qu'à Ponticheri : fans cela, je l'aurois dit plûtôt.

Honneur fait au Pere Tachard.

J'y ai encore apris, que Mr. Godeau dit vrai dans fon troifiéme Tome de l'Hiftoire de l'Eglife, quand il dit au fujet de la Difpute de Saint Ciprien, & du Pape St. Etienne, que les Saints qui font encore fur terre font Hommes, & que le zêle fait fouvent faillir les plus fages.

Par occafion, ou parenthefe, Saint Etienne étoit Pape. Il vouloit que les Hé-

Hérétiques fussent rebatisez: Saint Ciprien soutenoit le contraire; & un Concile decida en faveur du sentiment de Saint Ciprien. Donc les Saints sur terre sont encore Hommes, & peuvent se tromper. Le Pape est Homme: par conséquent, il peut se tromper; *ergo*, le Pape n'est nullement infaillible. J'avoüe, que j'agis ici avec passion; mais aussi j'ai pour moi, qu'on ne peut pas me prouver, ni à moi, ni à qui que ce soit qui ait l'ombre du sens commun, cette ridicule Infaillibilité. J'ai assez lû l'Histoire de l'Eglise, pour sçavoir de certitude, que l'Eglise a donné seize démentis au Pape; & j'en conclus avec raison, je croi, que l'Eglise n'a jamais crû le Pape infaillible. J'ajoûte même, qu'elle ne croit point encore qu'il le soit, & qu'il n'y a qu'une poignée de canaille, qu'on appelle les Docteurs Ultramontains, qui soient assez effrontez pour donner en public des sentimens qu'ils démentent dans eux-mêmes. Ce sont des Moines: c'est tout dire. Dans ce nom de Moines, je ne comprens pas la Société de Jesus; car, à son égard, tantôt le Pape est infaillible, & tantôt c'est un vieux Pécheur: c'est leur interêt

Janvier 1691.

Janvier 1691.

qui regle ses qualitez & ses attributs, & point du tout sa Dignité.

Brouilleries des Missionnaires, & des Jésuites.

J'en reviens à mon Thême de la brouillerie des plus Saints les uns contre les autres. L'Amour de Dieu & leur zêle pour la Foi, à ce qu'ils disent, font brouiller ensemble Messieurs des Missions étrangeres, & les Jésuites. Les Conquêtes que les uns font sur l'Ennemi du Genrehumain, en convertissant des Idolâtres, déplaisant aux autres, chacun voudroit se réserver tout pour soi, & être le seul Métayer dans une si ample Moisson: plus délicats en cela que Saint Paul, dont ils devroient en toutes choses suivre l'exemple, puisque comme lui, ils vont, à ce qu'ils disent, uniquement pour convertir les Gentils & les Idolâtres. Ce grand Apôtre ne cherchoit que la gloire de Jesus Christ, & la propagation de la Foi: il ne s'embarassoit point par qui le Sauveur fût annoncé, pourvû qu'il le fût; *Quid enim*, écrit-il aux Philippiens, Ch. I, v. 18. *dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem, Christus annuncietur, & in hoc gaudeo, sed & gaudebo.*

Ces motifs d'occasion ou de vérité ouvrent aux Missionnaires & aux Jésuites

tes les prétextes du monde les plus spécieux, pour se déchirer les uns les autres avec charité ; & le tout, dans un esprit de Fraternité, & de Christianisme. Ils sont sur ce sujet dans une mesintelligence perpétuelle. Les Jésuites ont fait chasser les Missionnaires de la Chine : ceux-ci ont fait chasser les autres du Tonquin ; & les Jésuites, qui ne sont à Siam que depuis les Missionnaires, ont si bien fait, & leur Politique y a si bien prévalu, que bien loin d'être persécutez, leur maison a été un lieu d'asile & de réfuge, & qu'on leur a donné de l'argent dans le tems-même qu'on persécutoit les autres. Cette cruelle distinction n'est nullement du goût des Missionnaires : ils sont trop politiques, & trop concertez, pour dire naturellement ce qu'ils en pensent ; mais, on le connoît assez, pour peu qu'on sache lire dans les yeux, & l'alteration du visage, les secrets du cœur. Janvier. 1691.

Ce n'est pas depuis peu que cette brouillerie subsiste ; & voici ce que Mr. le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur à Siam, en dit dans sa Relation, page 110.

Dans une Audience, que le Roi (de Siam

Janvier 1691.

Siam) me donna, je lui dis, que j'avois amené avec moi six Peres Jésuites, qui s'en alloient à la Chine faire des Observations de Mathématique ; & qu'ils avoient été choisis par le Roi mon Maître, comme les plus capables en cette Science. Il me dit qu'il les verroit, & qu'il étoit bien aise qu'ils se fussent accommodez avec M. l'Evêque de Metellopolis. Il m'a parlé plus d'une fois sur cette matiére.

Un accommodement supose necessairement une brouillerie précédente, & il est fâcheux qu'un Roi Idôlatre, qu'on veut éclairer des lumieres d'un Evangile qui n'est que douceur, & qui ordonne, nonseulement de pardonner à ses Ennemis ; mais encore, d'aller les rechercher, quand même on n'auroit rien contre eux sur le cœur, soit informé des mesintelligences & des disputes qui sont entre les Prédicateurs de ce même Evangile. Il est même à craindre, qu'il ne soit mal édifié, & n'augure mal du reste de ce même Evangile, en envoyant les Ministres éxécuter & observer si mal entre eux ce qu'ils ordonnent & enseignent aux autres.

Il seroit à souhaiter, pour lever tout sujet

sujet de dispute entre eux, & tout sujet de scandale aux Idôlatres, qu'ils eussent chacun leur département, & qu'ils n'allassent plus sur les brisées les uns des autres; car, certainement leurs brouilleries font un très mauvais effet, non seulement auprès des Gentils, mais scandalisent aussi les Chrêtiens, & font lâcher à tous, sans en excepter les plus dévots Catholiques, des railleries piquantes, qui donnent lieu de croire, que l'interêt temporel a tout au moins autant de part à leurs travaux, que le zêle de la Foi. Janvier 1691.

En effet, il est certain que le salut de l'ame d'un simple particulier est aussi précieux devant Dieu, que celui d'un gros Seigneur: tous deux sont égaux devant lui; c'est une verité, dont qui que ce soit ne doute. Cela étant, d'où vient qu'ils portent les uns & les autres leur zêle, dans le Japon, la Chine, le Tonquin, le Pégu, & d'autres Païs, où l'Or, l'Argent, & les autres Richesses mondaines abondent? Pourquoi laissent-ils sans instruction toutes ces Nations incultes & Idôlatres, qui sont sur leur chemin? Pourquoi ne s'attachent-ils pas à Moâli, Peuples qui paroissent dociles,

&

Janvier 1691. & parmi lesquels l'Evangile feroit un très grand progrès, s'il y étoit cultivé? Pourquoi les brusquent-ils, au lieu de les instruire? Revoyez les pages 63 & 64 du Tome II. Pourquoi passent-ils Ponticheri, où l'Idôlatrie regne si fort, & où il leur seroit si facile de la détruire, puis qu'ils en connoissent parfaitement l'état, & qu'ils sçavent si bien, pour la pluspart, l'Idiôme des Idôlatres, qu'il ne leur faudroit aucun Truchement, & où, par conséquent, leurs convictions seroient sans retour? Tous ces aveugles sont-ils indignes de leurs soins? Ils ne pouroient, il est vrai, les combler ni de Richesses, ni de Dignitez; mais aussi, le zêle de ces nouveaux Apôtres ne seroit plus soubçonné d'avoir une autre vue que Jesus Christ, & icelui crucifié: ce saint zêle éclatteroit dans toute sa pureté, & ils auroient en même tems pour témoins de leurs travaux Evangéliques, & pour admirateurs, leurs compatriotes, desquels ils pouroient tirer tous les secours néceſsaires à un si saint œuvre.

Malgré le tort que les Anglois m'ont fait, je leur rens avec plaisir la justice qui leur est due. Pendant que j'ai été leur prisonnier dans la Nouvelle Angle-

terre,

terre, j'ai trouvé des Sauvages fort bien instruits des véritez Catholiques. Ils ont des Ministres, qui ne s'occupent qu'à leur Instruction. Ce n'est certainement point en vûe d'aucun gain ; car, ces Sauvages ne possedent, quoi que ce soit au monde. Ces Ministres s'y appliquent pourtant, & réüssissent infiniment mieux que ne font les Missionnaires, les Peres de l'Oratoïre, les Jésuites, les Recolets, & les autres, dans le Canada, qui est contingu. D'où vient cela ? Oserois-je le dire ? Oui. C'est que leur zêle est pur, ou que du moins il est dénué de l'esprit de Primatie & de Commandement, & sur tout d'Avarice & de Luxure. Que les Jésuites le prennent comme ils voudront : c'est un fait certain, que j'avance, & qui sera prouvé par la même Histoire que j'ai déja promise, & que je rapporterai dans la Conférence avec M. Martin : elle en fait partie, & on la trouvera ci-dessous. Janvier 1691.

Je reviens à ces Ministres, qui instruisent les Sauvages. Ils ne leur donnent, il est vrai, qu'une Instruction Hérétique ; mais, ils ne peuvent leur donner pour des Véritez de Foi ce qu'ils ne croyent

pas

Janvier 1691. pas eux-mêmes. Ils leur donnent ce qu'ils ont: ils ne peuvent pas plus; & leur intention n'en est pas moins remplie de Charité.

Jesus Christ ne dédaigna pas d'instruire la Samaritaine, qui, suivant toutes les apparences, étoit aussi gueuse que pécheresse, puis qu'elle étoit réduite à venir elle-même tirer de l'eau à un puis. C'est que le Sauveur étoit venu pour tout le monde, sans acception de qualité; & que les Apôtres d'aujourd'hui ne sont venus, ou du moins semblent n'être venus, que pour les riches, & négligent de suivre son exemple, quoi qu'il le leur ait expressément commandé. Que ne dirois-je point sur ce sujet, si j'y abandonnois ma plume?:

Relations des Missions. Celles des Missionaires. Les Missionnaires donnent rarement des Relations des progrès de leurs Missions. On y voit du moins briller la vérité; ils ne s'étudient point à surprendre la bonne Foi, ni la Religion du Public. Je leur rends la justice qui leur est due, en affirmant que je n'y ai jamais rien lû qui ne soit conforme à la vérité. Leur stile est simple & naturel, & semble avoir tout à fait renoncé aux embelissemens de la Rhétorique.

Les

Les Jésuites en donnent trés souvent. Elles sont écrites d'un stile brillant, amusant, & même persuasif tant il est insinuant; mais, pourquoi y déguisent-ils la vérité? Pourquoi écrivent-ils pour l'Europe tout le contraire de ce qu'on sçait de certitude dans les Indes? Pourquoi nous donnent-ils, pour de Saints Martirs, les Jésuites qui ont été punis dans le Japon, comme Boute-feux de Rébellion & de Révolte contre la Nature & contre le Souverain? Pourquoi écrivent-ils l'Histoire de cette Révolte, comme un effet de leur zêle pour la Religion, dans le même tems que tous les Européens qui sont aux Indes, François, Anglois, Portugais, Danois, Hollandois, sçavent que cette Révolte n'est que le fruit de leur Avarice, & de l'envie qu'ils avoient de s'emparer d'un Bien très considérable & d'une Succession qui ne leur apartenoit pas?

Janvier 1691. *Celles des Jésuites.*

Selon eux le vrai zêle a-t-il quelque Maxime,
Qui tende a dépouiller l'Héritier légitime?

Croyent-ils qu'il suffit pour eux de don-

Janvier 1691. donner en France un dementi à Tavernier, pour que dans les Indes on donne un démenti à ce qu'on sçait ? Croyent-ils que leurs Relations ne repassent pas la Ligne ? Que personne les envoyera ici, ou ne les y apportera pas ? Que qui que ce soit ne s'informera de la vérité des Faits ? Esperent-ils que tout le monde les en croira sur leur seule parole ? Et qu'il ne se trouvera personne assez sincére, pour assûrer que ce démenti, qu'ils donnent avec tant de confiance à Tavernier, est un véritable mensonge, digne des deux mots du Pere Valerien, *Mentiris impudentissimè* ? A quoi s'expose leur Orgueil, tant de fois réprimé ?

Rien ne les force à déclarer la vérité, puis qu'elle leur est contraire; mais, du moins, qu'ils se taisent plûtôt que de mentir. Par exemple, on ne veut pas ; & on ne peut pas exiger de leur sincerité, l'aveu, qu'ils sont cause que le sacré nom de Jesus Christ est en horreur dans le Japon, & que sa sainte Religion y est en éxécration. On leur passera volontiers, que les Japonois disent, que ce Jesus Christ a un Frere. On leur passera même, s'ils le veulent, que ce que ces Japonnois croyent & disent de ces

deux

deux Freres, les alienne du Christianisme. On avouera même, que c'est une des principales causes de leur éloignement. Janvier 1691.

Mais, qu'à leur tour, ils avouent, que malgré cette prévention des Japonois, le nom de Jesus Christ, & l'Evangile, y étoient annoncés, & y faisoient de très grands progrès. S'ils le nient, pourquoi l'ont-ils avancé dans leurs Relations imprimées, & qui sont encore entre les mains de tout le monde? S'ils l'avouent, on en conviendra, par ce que cela étoit ainsi. Or, qui a troublé ce progrès, si ce ne sont les Révoltes des Sujets contre le Souverain? Qui a souflé & fomenté ces Révoltes, si ce ne sont eux, pour s'assûrer par la force la Possession de ce que le Droit leur refusoit? C'est là dessus que le nom de Jesus Christ a eté proscrit, que la Religion Chrétienne a été absolument bannie, & si bien annéantie, qu'on ne croit pas, humainement parlant, qu'elle s'en releve jamais. Les Jésuites y sont en éxécration, leur seul habit y porte leur Arrêt de mort: ceux, qui y étoient, y ont été suppliciez, non comme Chrétiens, la Religion n'y entroit en rien, mais seulement & uniquement

Janvier 1691. quement, comme Perturbateurs de l'Etat. Leurs Confreres en font des Saints & des Martirs. Il n'y a rien de si touchant que leur stile: c'est *Rachel plorans filios suos*, pour inspirer de la compassion au pieux & pitoyable Lecteur; mais, de bonne foi, sont-ce des Martirs de Jesus Christ, ou de l'Avarice & de la Cupidité? Je le repete encore, la Religion n'y entroit en rien. Sont-ce des Innocens persecutez, ou des Criminels punis? Combattoient-ils pour l'héritage de Dieu, ou pour l'héritage d'un Japonois? On ne va point en Paradis par la Révolte, ou bien l'Evangile est faux. Quel chemin ont-ils donc pris, & quel chemin prendront aussi leurs Imitateurs, leurs Apologistes, & leurs Apothéotistes?

Voilà pourtant, à ce qu'affirment universellement & unanimement toutes les Nations Européennes, la véritable cause de la Persécution qu'y souffrent tous les Chrêtiens, tant Romains que Calvinistes. Voilà pourquoi, qui que ce soit n'est reçû dans cette belle Isle, que pour montrer, qu'il n'est pas Chrétien, il n'aît jetté à terre le Crucifix, qu'il n'ait craché dessus, & ne lui ait donné un coup de pié. C'est cette horrible

Prophanation

Prophanation, qui fait que les Hollandois seuls sont reçûs dans l'Empire du Japon, & qu'ils ont une Facturie à Nangasaki, Port le plus fréquenté de l'Isle. Ils font cette Cérémonie; &, lorsqu'on leur demande, de quelle Religion ils sont? ils répondent qu'ils sont Hollandois. Je ne sçai, si celà est pardonnable à une Nation dont le Commerce est en effet l'unique Divinité; mais, je croi, que cela n'est pas suportable dans les Jésuites, qui, ne pouvant se résoudre à lâcher prise, passent sur leurs Vaisseaux, font la même cérémonie de jetter à terre un Crucifix, de cracher dessus, & de lui donner un coup de pié; & prétendent ne faire insulte qu'au metail, sans manquer ni s'écarter du respect dû à son prototype.

Janvier 1691.

Hé quoi! me voilà bien lourdement trompé! Les Disputes des Missionnaires contre la Societé m'avoient fait connoître, que la fine Direction d'intention, & la maudite Restriction mentale, avoient passé dans la Chine; mais, je croyois qu'elles y avoient borné leurs courses, & je les trouve dans le Japon! Ces bons Peres ont-ils beaucoup d'Auteurs graves pour rendre cette Opinion

probable.

Janvier 1691. probable ? Malheureux, par raport au Commerce, tous les autres Peuples Chrêtiens, & sur tout les Portugais & les Anglois, tout Hérétiques que sont ceux-ci, qui ont mieux aimé abandonner leur Négoce, & les Etablissemens qu'ils avoient dans ce riche & vaste Empire, que de se soûmettre à cette maudite Cérémonie, & ne la pas trouver archi-damnable, aussi-bien que digne du Tonnere.

J'ai crû, que ceci étoit une Imposture, qui n'existoit que dans l'imagination des quelque Ennemi de la Société, & n'ai pas voulu y ajoûter foi sans avoir des témoins; &, comme les Jésuites n'en croiront rien non plus, ou plûtôt feront semblant de ne le pas croire, pour empêcher tout le monde d'y ajoûter foi, il est jûste de leur donner les mêmes témoins qui m'ont assûré un fait si épouvantable. C'est tous les Européens qui sont aux Indes depuis quelques tems, soit François, soit Hollandois. C'est le Signor Antonio Portugais, demeurant à Ponticheri chez son Beau-Frere: c'est le même qui m'a servi d'Interprête, lorsqu'à notre premier passage j'interrogeai un Noir, comme je l'ai raporté ci-devant

dessus page 209 du Tome II. C'est M. de Pressac, Lieutenant du Lion, auquel les Portugais qui sont venus à Negrades l'ont certifié, l'ayant prié de le leur demander. Et c'est enfin Rickwart, qui revient en Europe avec nous, qui a assûré à Table en dinant, non seulement en présence de tous les Officiers qui mangeons ensemble, mais aussi de ceux qui nous servent, & des Pilotes, qu'il avoit lui-même passé l'année derniére quatre Jésuites à Nangasaki, qui s'étoient conformez à la Coûtume sans difficulté. Et Jean Lénard, notre Pilote, voyant que j'étois étonné d'une si horrible Impieté, m'a assûré, que cela n'étoit ignoré dans aucun Port des Indes. A qui est-ce donc, que l'Inquisition destine son bois? A-t-elle jamais fait rien brûler qui sentît plus le fagot que cette Cérémonie? Janvier 1691.

Je suis encore surpris de deux choses. La prémiere, c'est de ce que les Missionnaires, en un mot tous les Thomistes, qui les ont defférez à Rome à sa Sainteté, & à la Congregation *de Propaganda*, n'ayent pas compris dans leurs Délations un fait si grave, & qu'on dit être si public? La seconde, c'est de

Janvier 1691. ce que, suivant les mêmes Relations des Jésuitès dont j'ai parlé, les Peres de leur Compagnie qui passent dans les Indes y menent tous, à ce que disent ces Relations, une vie Angelique, dépouillée de tous vices, & de toute foiblesse humaine; enfin, à chacun desquels en particulier, on peut sans impieté adapter ces paroles de Jesus Christ, *Euge Serve bone, & fidelis*, & celles-ci aussi, *Nulla culpa inventa est in illo.* En un mot, ces Rélations en font des Saints faits, parfaits, & à miracles. Cependant, les Européens ne s'apperçoivent point de cette Sainteté, & ne voyent dans eux que des hommes très communs, & assez souvent valant moins que le commun des autres hommes. Est-ce en entrant sur les Terres de leur Mission qu'ils prennent cette Sainteté: car, on ne s'apperçoit pas qu'ils en apportent beaucoup d'Europe; &, certainement, ils n'en amassent guere sur les Vaisseaux. Et, en sortant des lieux de leur Mission, laissent-ils dormir, dans un petit coin, cette même dévotion, jusques à ce qu'ils la reprennent & la réveillent à leur retour? Car, on m'a assûré qu'ils n'en raportent point en Europe.

J'ai

J'ai aussi apris qu'il se contracte à Siam des Mariages fort aisés & très commodes. C'est que le Pere, ni la Mere, ne donnent point de dot à leurs Filles : au contraire, ils les vendent à qui il leur plaît, pour un prix dont on convient; & ces Filles, autorisées de la volonté de leurs Parens, se tiennent bien mariées, & gardent la fidélité: &, si elles n'étoient pas sages, elles ne seroient plus les Femmes, mais seulement les Esclaves, de ceux qui les auroient achetées, &, outre cela, ses Parens seroient obligez de rendre à leur prétendu Gendre l'argent qu'ils en auroient reçû, ou de lui donner encore une autre Fille pour être sa Femme : & un homme ainsi marié peut, en laissant son argent, rendre sa Femme à ses Parens, qui la reprennent sans difficulté. S'il y a des Enfans, lors de la séparation, les Garçons restent au Pere, & les Filles à la Mere, qui ne manque pas de leur donner une éducation conforme à leur naissance.

Janvier 1691.

Mariages très commodes à Siam. Il s'en fait de semblables à Smirne.

Mere facile
Ne fit jamais cruelle Fille.

C'est la Fontaine qui le dit, en quoi

 il

Janvier il a grandement raiſon. Je connois
1691. pourtant des Filles & des Femmes très ſages, dont les Meres ne l'étoient guere; mais, *Rara avis in terris.*

Ce n'eſt pas le ſimple Peuple, qui fait de ces ſortes de Mariages, & qui vend les Filles; ce ſont auſſi les plus conſidérables du Royaume. Ceci eſt du génie univerſel des Orientaux : les plaiſirs de l'Amour priment ſur tout; c'eſt leur Paſſion dominante & favorite. Mahomet le connoiſſoit bien ce génie. S'il eut fait de ſon Jardin d'Eden un Paradis pur, & un lieu inacceſſible à toutes paſſions, il auroit échoué, & n'auroit aſſûrement trouvé aucun Sectateur; mais, le faiſant conſiſter dans le plaiſir des ſens, il a entrainé tout l'Orient. Il ne m'importe, je trouve la maniere de ces Mariages à la Siamoiſe très agreable & très facile; & ſi la mode en étoit établie en France, je me marierois, & épouſerois le lendemain de mon arrivée, & dès le jour même, ſi je pouvois; car, je croi qu'une Femme eſt un meuble qui reſſemble au Poiſſon d'étang, excellent lorſqu'il eſt frais, raſſaſiant le ſecond jour, & dégoûtant le troiſieme.

Puiſque je ſuis ſur le ſujet du Mariage,

ge, je n'en sortirai point, qu'après avoir raconté l'Histoire d'un Parisien, que j'ai trouvé à Pontícheri à ma seconde arrivée, & que j'y ai laissé. Il est parfaitement honnête homme, fort bienfait, ayant de la science & du bien; &, pourtant, plus cocu que Vulcain. Cela n'est pas rare; &, celui-çi étant peu connu dans le monde, son nom doit être indifférent au Lecteur. J'ai fait mes Etudes avec lui, du moins jusques à la Phisique, qu'il alla faire au Collége de Beauvais, sous M. Guenon; & moi je restai au Collége de la Marche, sous M. le Barbier. Nous nous fréquentions très souvent. Il embrassa une profession, où il se seroit assurément enrichi, s'y faisant déjà distinguer, si un Mariage mal à propos fait, & dont il se repent encore, n'avoit pas fait evanoüir toute sorte d'espérance. Janvier 1691. *Histoire d'un Parisien, trés honnete homme, & archicocu.*

On lui offrit à Paris plusieurs partis: il les refusa, & fit mal. Il possédoit un bien considérable: ce n'étoit pas cependant ce qui faisoit le plus souhaiter son alliance; les Filles qu'on lui proposoit en avoient autant que lui à proportion. Ce qui le faisoit rechercher étoit un esprit toujours égal, tranquille, & ferme: il

en a eu besoin. Il avoit de la complaisan-
Janvier ce sans bassesse, de la science sans or-
1691. gueil : en un mot, il possede toutes sortes de bonnes qualitez personnelles. Il y a certainement de la destinée dans le Mariage. Son malheur voulut qu'il fût obligé d'aller en Normandie, où il avoit une très belle Terre. Il y vit une Fille de très vile extraction ; mais, véritablement parfaite, si elle avoit eu autant de sagesse & de vertu, que de beauté & d'esprit. La voir, l'admirer, en être charmé, l'aimer, se déclarer, avoir son consentement, la demander, l'obtenir, passer un Contrat, & l'épouser sur une dispence, fut une affaire terminée le quinziéme jour de son départ de Paris, où on apprit plûtôt son Mariage, qu'on ne sçût qu'il avoit une Maitresse. C'est faire bien vîte une sotise.

Ses parens ne furent nullement contens d'une alliance si prompte, & encore moins d'une si basse parenté ; mais, comme il ne dépendoit que de lui, qu'il étoit le plus riche & comme le Chef de sa Famille, ils se crurent obligez de l'en féliciter. Elle véquit assez bien pendant trois mois ; du moins, son libertinage ne parut pas pendant cet intervale de

tems.

tems. Elle donna enfin connoissance de sa mauvaise conduite ; &, lui-même la surprit sur le fait trois fois en moins de six semaines, & toutes les trois fois avec des Acteurs différens. Il ne jugeoit pas à propos d'éclatter, crainte de passer pour la fable de tout le monde, & sur tout donner sujet de rire à sa propre Famille ; mais, un des Amans de sa Femme, n'ayant pas gardé le secret, il lui fit querelle, & le blessa ; & les informations ayant découvert la source de la quérelle, tout devint public. Il ne voulut pas la faire enfermer, comme on le lui conseilloit ; & fut assez bon, pour se fier aux sermens qu'elle lui fit de mieux vivre. Un homme si vigoureux écarta un peu les soupirans, mais ne détruisit pas les caquets. Il n'en auroit pourtant pas été autre chose, & il se seroit contenté de l'emmener en Province, si en un même jour, il ne lui avoit pas vû commettre un adultere nouveau, & un sacrilége. Janvier 1691.

Il avoit pour voisin un jeune homme, qu'on destinoit à l'Eglise, & dont les mœurs ne convenoient nullement à la sainteté de l'état dont il portoit l'habit. Mon Ami s'étoit apperçu de quelque manderie entre sa Femme & lui, &

voulut s'en éclaircir. Pour en venir à bout, il perça le mur qui répondoit de son cabinet à la chambre où couchoit sa Messaline; &, le soir en soupant, il lui dit qu'il monteroit à cheval le lendemain à trois heures du matin. Il laissa sa Femme sur sa bonne foi, tout le tems qu'il fut à aller chercher des chevaux. Elle l'employa à avertir l'Abbé de ne pas manquer de venir sitôt qu'il seroit parti. Il revint chez lui, se coucha, & se leva à deux heures & demie. Les chevaux vinrent précisement à trois heures: il fit semblant de monter sur un, & donna son manteau à un homme aposté, qui partit avec les Chevaux, & ferma la porte, qui fit enfin tout ce qu'il auroit dû faire lui même.

Janvier 1691.

Il remonta doucement dans son cabinet, dont il avoit laissé la porte ouverte. Sa Femme étoit déjà à la fenêtre, qui donnoit à son Amant le passe-par-tout de la maison, attaché au bout d'une corde. L'Abbé monta doucement, sans que deux Servantes, & le Laquais, en vissent rien. Il prit la place que le Mari venoit de quitter: le reste est facile à s'imaginer. Mon Ami. Qu'on me permette de l'appeler ainsi. Son cocuage n'y fait

rien:

rien : il n'ôte rien à ſa probité ; & je ne Janvier
puis concevoir pourquoi on prétend 1691.
que le front d'un honnete homme ſoit
chargé des ſotiſes de ſa Femme. Je ſuis
là deſſus comme le Payſan de Mont-
fleury :

Je m'en ſoucie autant que de mon vieux
Pourpoint.
Notre honneur dépend-il de ceux qui n'en
ont point ?

Mon Ami donc malgré ſon cocuage, content de ce qu'il avoit vû, ſortit ſans bruit, alla rejoindre les chevaux, & alla effectivement à deux ou trois lieues de Paris, où il avoit à faire ; & laiſſa en paix à ſa gueuſe, & à l'Abbé, tout le tems qu'il leur falloit, pour lui forger & polir *duo cornua fronti.*

J'avoue qu'il y a dans cette conduite quelque choſe d'étonnant, & que quoi que le Pariſien ne ſoit pas naturellement, ni ſanguinaire, ni jaloux, il y en a peu qui pouſſaſſent la patience ſi loin. Il le fit pourtant : mais, la vérité eſt, qu'il avoit réſolu ſa vengeance ; & que, pour y parvenir, il avoit beſoin de ſe boucher les yeux.

Janvier 1691. Il revint chez lui sur les neuf heures. Elle sortit peu après: il la suivit; &, n'ayant point entendu la Messe, il entra dans le même Couvent, où il l'avoit vû entrer. Un Prêtre ne se trouva pas prêt sitôt: il alla se promener dans le Cloître. Enfin, on en dit une: il y assista; mais, quelle fut sa surprise, quand il vit sa libertine communier à la fin de cette Messe! Il entra dans le Cloître, pour cacher son trouble, dont il fut assez de tems à se remettre, & revint chez lui en apparence tranquile: &, voulant voir jusques-à quelle extremité sa Femme pousseroit la scélératesse, il lui dit en dînant, qu'il l'avoit vue à la sainte Table.

Quot scelerata gerit Fœmina Mente dolos!

Elle eut l'effronterie de lui dire, qu'elle avoit fait assez de mauvaises actions dans sa vie, pour en demander éternellement pardon à Dieu, & à lui. La perfide disoit cela les larmes aux yeux, & d'un ton si contrit, qu'il falloit que son Mari fût aussi bien instruit qu'il l'étoit, pour n'être pas sa dupe davantage: &, comme elle fourboit avec lui, il se résolut

lut de la fourber aussi, & de la punir en même tems de son damnable sacrilége & de sa lascivetë. Janvier 1691.

Il la traita pendant quinze jours en Femme bien aimée, & en Maitresse favorite; & ce fut le tems qu'il employa à préparer tout pour sa vengeance. Il lui dit qu'il vouloit achetter une Charge, pour se retirer en Province, qu'il lui falloit encore beaucoup de comptant; que malgré cela, il avoit donné sa parole de payer en espéces, bien persuadé qu'elle même lui faciliteroit le moyen d'en trouver, en consentant qu'il vendit la Terre qu'il avoit en Normandie, une autre dans le Maine, quatre Maisons qu'il avoit à Paris, & ses Rentes sur l'Hôtel de Ville; qu'il trouvoit des Acheteurs, mais qu'ils vouloient tous qu'elle signât les Contracts de vente, afin qu'elle ne pût leur faire aucun Procès en restitution de dot, & autres conventions matrimoniales; qu'ils exigeoient tous cette précaution, parce qu'ils sçavoient qu'il l'avoit fort avantagée, quoi qu'ils sceussent bien aussi, qu'elle ne lui avoit rien apporté.

Dans le dessein où elle étoit de quitter Paris, où elle étoit trop connue; &

Janvier 1691. peut-être pour faire de nouveaux Amans, les siens étant, ou usez, ou rebutez; elle promit de signer, & en effet signa tout ce qu'il voulut. Il fit de fausses ventes, & ayant mis tout son bien & ses effets à couvert, il jugea à propos d'y mettre aussi ses meubles, & sa vaisselle d'argent, qui valloient considérablement. Il vendit la vaisselle au même Orfévre de qui il l'avoit achettée, s'accommoda du reste avec un Fripier, & leur donna parole au lendemain matin, pour tout enlever; &, afin que rien ne fût sçû ni soubçonné de sa Femme, & qu'elle se doutât moins du tour, il avoit fait aporter chez lui tout l'argent qu'il avoit pu ramasser, & lui avoit dit, que c'étoit ce qui lui restoit de la vente de ses effets, sa Charge payée, & les frais acquitez.

Il la fit monter en Carosse à cinq heures du matin, sous pretexte d'aller dire adieu à une Sœur qu'il avoit, Religieuse à dix lieues; &, à deux lieux de Paris, il feignit d'avoir oublié dans son cabinet un petit paquet, qu'il vouloit, disoit-il, donner à sa Sœur en main propre. Il prit la poste, & laissa ordre à sa Femme d'aller l'attendre à dîner à trois lieues par delà,

delà ; ce qu'elle fit. Pour lui, il revint à Paris, livra tout à l'Orfevre, & au Fripier, mit son argent en sûreté, remonta en poste, & alla retrouver sa digne créature, qui l'attendoit. Il étoit cette fois-là en véritables bottes de fatigue, n'ayant pas dessein de rentrer dans Paris ; comme en effet, il n'y rentra pas. Il dina avec elle, & lui dit qu'il avoit changé de pensée ; qu'il feroit ses adieux à sa Sœur, aussi-bien par écrit, que de vive voix ; que même il s'exempteroit par là d'entendre mille pauvretez qu'elle pouroit lui dire ; qu'ainsi, il étoit résolu de retourner à Paris. Elle trouva qu'il avoit raison, & consentit avec plaisir à tout. Ils revinrent donc. Janvier 1691.

Il la fit mettre pié à terre à un quart de lieue, sous prétexte de gagner de l'apetit pour souper, & envoya le carosse l'attendre à la tête du Fauxbourg. Deux chevaux de main parurent : il monta sur celui qui étoit à vuide ; & celui, qui montoit l'autre, piqua par un sentier détourné. Etant seul avec elle, & assez tard ; il lui reprocha la vie infame & débordée, qu'elle avoit menée avec lui, son sacrilége digne du feu, & finit par lui dire, qu'il la quittoit pour jamais,

Janvier 1691. bien certain qu'elle ne manqueroit de rien, si tous ses Amans favorisez avoient la charité de lui donner seulement chacun un sol par jour; qu'après tout, il étoit juste que les Cavaliers nourissent leur voiture; qu'il la recommandoit à elle-même, bien persuadé qu'elle auroit soin par sa mauvaise conduite de le vanger plus griévement. Après ce compliment, il la quitta à toutes jambes, & ne l'a point vûe depuis.

Il prit le chemin de la Rochelle, d'où il passa aux Isles de l'Amerique, où il porta beaucoup de Marchandises sous le même nom qu'il porte à Ponticheri. Etant repassé de la Martinique à la Rochelle sur un des Vaisseaux de la Compagnie des Indes, l'envie de voir ces Indes & l'Asie lui prit; &, ayant devant lui beaucoup de tems, il retourna incognitò à Paris, dans le dessein d'apprendre le sort de sa Messaline. Il s'y cacha à tout le monde, excepté à un seul Ami, sur la discretion & le secret duquel il avoit toûjours compté, & qui en effet ne l'a point trahi.

Il aprit de lui, que le desespoir de cette Infâme avoit été inexprimable à la vûe du déménagement de sa mai-

maiſon, où elle avoit paſſé la nuit ſur le carreau; que qui que ce ſoit d'honnêtes gens n'avoit voulu ni la recevoir ni entretenir commerce avec elle; qu'elle avoit nettement réfuſé d'entrer dans un Couvent, où ſes Parens à lui s'étoient offert de l'entretenir pour ſauver leur nom de l'infamie, où elle le précipitoit; qu'ils avoient voulu agir d'autorité, & par aſſemblée de Parens; mais, qu'ils n'avoient pas pû réüſſir, parceque le Mari ne s'étant pas plaint, ils n'avoient aucun droit de le faire, & qu'il leur en avoit coûté des dommages & interêts; que ſa beauté lui avoit ſuſcité des Protecteurs, & qu'elle étoit actuellement publiquement entretenue par un homme tellement élevé, qu'il doutoit qu'il oſât lui-même la redemander quand il ſeroit aſſez fou & aſſez ridicule pour vouloir la reprendre & lui pardonner, après l'éclat que ſon Affaire avoit fait dans tout Paris.

Janvier 1691.

Il me dit, qu'il comptoit de partir de Ponticheri avec le Gendre de Mr. Martin, qui devoit y venir peu de tems après que notre Eſcadre ſeroit repartie pour l'Europe; qu'il l'accompagneroit juſques à Ougly; que de là, il acheve-

roit

Janvier 1691.

roit de voir les Etats du Mogol, ayant dessein de voir Agra; qu'il en sortiroit par la Perse, qu'il traverseroit, voulant voir Hispahan, Tauris, Tiflis, & ce qu'il y avoit de plus curieux; qu'il sortiroit de Perse pour traverser le Pont Euxin, & se rendre à Constantinople; que de Constantinople il viendroit à Smirne; qu'après avoir vû la Palestine & la Judée, & visité tous les Lieux Saints, si Dieu lui donnoit assez de vie, il retourneroit à Smirne, où il s'embarqueroit pour Marseille ou pour Venise; d'où il écriroit à son Ami, sur la Réponse du quel il régleroit le reste de sa vie; que, cependant, il me prioit de me charger d'un Paquet de plusieurs Lettres, tant pour ses Parens que pour cet Ami. Je l'ai fait: j'ai ce Paquet; & si je retourne à Paris après le Voyage fini, comme je n'en doute point, si Dieu me conserve, je rendrai le tout en main propre, particuliérement à cet Ami, parceque c'est encore une de mes connoissances de Classes. Dans quelles cruelles extremitez une mauvaise Femme ne précipite-t-elle pas un Mari! Plus il est honnête-homme, plus il est à plaindre. J'en connois tant, qui ne sont malheu-

reux

reux qu'à cause de leurs Femmes, que si ce qu'en dit Martial n'étoit trop outré, je dirois comme lui : Janvier 1691.

Fœmina nulla bona est, vel si bona contigit ulla,
Nescio quo Fato, Res mala facta bona est.

Puisque je suis sur les Femmes, le moyen de s'en retirer si-tôt ? J'ai dit qu'il y a plusieurs François ici, qui ont épousé des Filles de Portugais. Il y en a de très jolies, & peu cruelles. Je n'en sçai rien, que par ouï dire : je sçai seulement que le Code dit, nulle Terre sans Seigneur, & que la Glose ajoûte, & sans Cocus. Je sçai encore, que ces échapées de Portugais, que leur Mariage a Francisées, sont de très dégoutantes Madames. L'Arrek & le Bethel, qu'elles ont toûjours dans la bouche, leur font une salive plus rouge que du sang, qui leur coule tout le long du menton & sur les levres. Tout cela n'offre ensemble dans leurs personnes, que des salopes qui se sont à coups de poing cassé la gueule l'une à l'autre.

Autre incident, encore sur les Femmes. J'avois apporté de France deux Chardonnerets : *Régal d'un Banian.*

Janvier 1691. nerets: c'eſt à mon goût le plus beau de tous les petits Oiſeaux, & dont le ramage eſt fort agréable. Je les avois laiſſés à la garde d'un François & d'une Portugaiſe ſa Femme, pour ne les pas expoſer dans le climat du Pegu, d'où nous ſortons, & où ils ſeroient infailliblement morts: on me l'avoit fait craindre, & je n'en doute pas. La Guerre du Mogol & de Remraja, a, comme je l'ai dit, attiré proche & dedans Ponticheri une infinité de gens qui s'y ſont retirez, entr'autres un Banian, qui vit ces Chardonnerets, & entendit leur ramage. Il réſolut de les avoir, à quelque prix que ce fût; ſi-bien, qu'à notre retour de Balaçor, il vint me joindre, & me demanda ſi mes deux petits Oiſeaux étoient à vendre. Le Pariſien vulcaniſé, dont je viens de parler, étoit avec lui, & nous ſervoit d'Interprête: il me parla Latin, & me dit en deux mots ce que je devois faire. Il lui répondit de concert avec moi, que mes Chardonnerets n'étoient point à vendre; que je les deſtinois à un parfaitement honnête-homme, que j'eſtimois infiniment, & dont l'amitié m'étoit plus précieuſe que tout l'or du monde; & que j'étois certain que lui-

mê-

même en conviendroit, lorſqu'il ſçau- Janvier roit qui étoit cet homme. Il me parut 1691. mortifié de ma réponſe, qui ſentoit ſon refus; mais, à ſon retour chez lui, il fut très agréablement ſurpris de les trouver dans ſa maiſon, où je les avois envoyés par Landais. Il m'envoya dès le lendemain un preſent qui valoit tous les Chardonnerets de France, quand on y comprendroit ceux de Picardie, qui ſont les plus beaux & les meilleurs.

Le Cocu étoit inceſſamment avec ce Banian, & m'avertit d'un Régal qui devoit ſe faire chez lui avec le Commiſſaire & l'Ecrivain du Roi du Floriſſant. Il me dit, que lui & moi y étions conviez, & me demanda ma parole pour le lendemain midi, qui étoit l'heure priſe. Je la lui donnai avec plaiſir: il m'inſtruiſit de ce que c'étoit que ces Régals, & je réſolus de profiter de ſes avis. Meſſieurs Blondel, & le Mercier, avoient pourvû à tout; c'eſt-à-dire, qu'ils y avoient envoyé un Cuiſinier, & du vin. La Viande, le Gibier, le Poiſſon, & leur accommodage, tout cela fut aux dépens du Banian, qui avoit eu la précaution d'envoyer des François à la chaſſe, & des Noirs à la pêche. Nous

fimes

fimes le repas le plus propre que j'aye fait
Janvier 1691. de ma vie. A tout moment, des plats & des affiétes neuves, d'une très belle Porcelaine, & des serviettes d'une si belle & si fine toile de coton, que quoi qu'elles ayent plus de cinq quartiers de large, elles passent avec facilité à travers une bague à mettre au petit doigt.

Le Banian ne se mit point à Table; car, outre que ces Gens ne mangent rien qui ait eu vie, c'est la coûtume par tout l'Orient, que celui qui régale n'ait point de part au Festin, & ait seulement le soin de faire servir ses Hôtes. Après chair & poisson, parut le dessert, d'une propreté toute appetissante, & d'un goût si exquis, à ce que disent les autres, que nos plus habiles Confiseurs devroient aller apprendre leur métier dans la Peninsule.

Au milieu de ce dessert parurent huit Filles fort blanches, belles & bienfaites, couvertes de pagnes fort legeres, ayant le col, les bras, & les jambes chargez de carcans, brasselets, & chaines d'or, & aux oreilles & aux doigts des bagues fort larges, enrichies de pierreries. Pour faire honneur au Maitre du Logis, chacun de nous en devoit prendre une à son choix,

choix, & en faire ce qu'Adam fit d'E-ve, lorſqu'il planta le Genre humain. Janvier
Juſques à ce qu'on ſe ſoit déterminé, ces 1691.
Filles danſent d'une maniere à n'inſpirer que..., ayant à leurs mains de petits tambours de baſque & des caſtagnettes, dont elles joüent fort agréablement. Le Commiſſaire ſauta le foſſé le premier: l'honneur lui étoit dû; c'étoit à lui à montrer l'exemple de bien ou mal faire. Il ſe détermina en faveur d'une blonde, fort bien faite, & fort aimable. Elle le conduiſit dans un ſalon, à côté de la ſalle où nous mangions. Ils reſtérent enſemble ſeuls près d'une demi-heure : il n'eſt pas difficile de deviner à quoi ils employerent leur tems.

Mercier ſuivit ſon exemple, & s'empara d'une brune très aimable ; & moi je reſtai ſage, malgré les tentations. Je n'en ai jamais guere ſenti de plus fortes: & de vérité je n'avois jamais tant vû à la fois de ſi belles & de ſi jeunes perſonnes à ma diſcretion; car, la plus âgée ne pouvoit avoir au plus que ſeize à dix-ſept ans. Le Commiſſaire & Mercier me pouſſoient à les imiter; mais, j'avois pris ma réſolution, fondé ſur ce que mon Cocu m'avoit aſſûré, que lui & moi

Janvier 1691.

moi y reviendrions ſeuls, quand je voudrois; & ſur le cônſeil qu'il m'avoit donné d'être ſage en préſence des autres, quand ce ne ſeroit que pour ma réputation: ne devant point douter que ceci ne fût ſçu, y ayant trop de témoins, pour n'y avoir point d'indiſcret. Je reſiſtai donc à leurs beaux diſcours, & à la nature, qui certainement n'avoit jamais été miſe à une épreuve ſi forte.

Il ne me parut pas que le Banian fût content de mon indifférence; mais, je le payai d'une maladie de commande, dont il parut ſe contenter, puis qu'il me regarda en ſouriant, après que le Cocu lui eut expliqué les cauſes de ma froideur. Les belles ſe retirérent: j'achevai la bouteille, que je m'étois retenue pour mon deſſert; & mon Cocu, & moi, en ſortimes auſſi ſages que nous y étions entrez, dont par la ſuite je me ſuis fort bien trouvé: non, par rapport au corps; car ces Filles, toutes Perſannes de naiſſance, ſont ſaines & nettes; mais, par raport à la réputation. Le Lecteur n'admire-t-il pas, par où ſe terminent ici les Régals? M. Martin m'a dit lui-même, que cette coutume étoit repandue parmi tout ce qu'il y a de gens aiſez dans l'Orient

rient, qui tous ont comme des Sérails pour les Etrangers; &, que c'étoit faire insulte à un homme, que de ne s'y pas conformer, & de ne faire aucun usage des belles qu'il offre. Le Lecteur n'admire-t-il pas encore, de qu'elle maniére Mahomet s'est subtilement servi de ce génie universel des Orientaux, pour y faire recevoir les Impostures de son Alcoran? Janvier 1691.

Dès le lendemain, mon Cocu & moi retournâmes chez ce Banian, où nous fûmes fort bien reçûs, & où nous ne fûmes pas si sages que la veille. Il me tomba une petite brunette toute jeune, dont je fus tellement content, que pendant que nous sommes restez à Pontichéri, il ne s'est passé aucun jour, que je n'aye été la voir; &, si je suis content d'elle, je ne croi pas qu'elle se plaigne de moi: en tout cas, je croi que mon départ lui coute quelques larmes à présent; car, elle en versa, qui me parurent sincéres, lors qu'elle apprit que j'allois partir. Celle-ci, qui est Mahométane, mangeoit de la viande avec moi, & buvoit aussi de mon vin, & de mon eau de vie.

Après le dessert, & quand nous fû-

mes

Janvier 1691.

mes prêts de nous retirer de chez le Banian, il nous dit de prendre tout ce qui nous avoit ſervi à dîné. Ces gens croiroient être impurs, s'ils ſe ſervoient de ce qui nous a ſervi. Sachant celui-là, je ne héſitai point d'être du partage. Nous avons eu chacun huit aſſiettes de Porcelaine, douze napes ou ſerviétes, & ſix taſſes à thé : le Cocu m'a fait préſent de ſa part. Les Valets, que nous avions mené, ont eu tout le reſte, pots à cuire, plats, thetiere, bouilli, grande nape, & le ſurplus du ſervice. Quoi qu'on leur eût ordonné de garder le ſecret, tant à eux, qu'au Cuiſinier, l'un des quatre a jaſé, & tout a été ſçu ; ce qui a attiré au Commiſſaire & à Mercier une petite exultation à la Turquoiſe, comme dit Garteau, qui ne m'auroit nullement plu, de la part de Meſſieurs du Queſne, & Martin ; & à moi des complimens, que je prens pour des railleries, d'une pudeur, & d'une continence de Joſeph : vertus, dont je ne me ſuis jamais piqué, & dont certainement je ne me pique point encore.

J'aurois bien pu les déſabuſer, ſi j'avois voulu ; mais, je n'ai pas jugé à propos de le faire : au contraire, je les ai con-

confirmé dans leur bonne opinion de ma sagesse autant que je l'ai pû, bien persuadé que mes actions ne seront seulement pas soupçonnées aux Isles de l'Amérique, où j'ai quantité de petites connoissances libidineuses. Si ce n'est pas là faire le Tartufe, je n'y entens goute. C'est lui qui dit que, Janvier 1691.

Le scandale du Monde est ce qui fait l'offence:
Que ce n'est pas pêcher, que pécher en silence.

Belle & Chrêtienne Morale! Au reste, pour ne plus parler de ces Filles, ce sont des Enfans qui sont arrachés des bras de leurs Peres & Meres, pendant la Guerre, ou par les Arabes: les Juifs les achettent, & les revendent, soit en Turquie, soit ailleurs; & il n'y a que cette maudite race qui fasse cet infame commerce de chair humaine. Il y a des Banians à Suratte, qui en ont quantité, dont ils ne se servent point, à cause de la difference de Religion; car, elles sont infiniment plus belles que les Mogoloises, & d'un sang plus pur & plus beau. La moins belle passeroit dans notre Europe pour une beauté parfaite, tant *Ce que c'est que ces Filles.*

pour le visage que pour la taille. Nos
Janvier 1691. Languedociennes tiennent un peu de leur maniere de porter leur corps droit; mais, n'approchent point de leur agilité, ni de leur beauté. Le plus beau teint d'Angleterre, & de Hollande, paroitroit fade auprès du leur.

Les habillemens des Banians sont uniformes pour la façon: il n'y a que la couleur qui differe. Je ne puis mieux les peindre, qu'ils le sont dans les Tableaux qui sont à Nôtre-Dame & ailleurs, & dans les Tapisseries où les Apôtres sont représentez. Deux grandes simares l'une sur l'autre, qui leur tombent depuis le col jusques aux piez, & qui relevent la hauteur de leur corps, font leur habillement. Un turban fort gros & fort beau, de mousseline très fine & très blanche, avec une barbe bien longue, mais bien coupée & bien parfumée, font l'ornement de leur tête. Un sabre large & court, dont le foureau est couvert de plaques d'or, & la poignée enrichie de diamans, pare leur côté, où il est soûtenu par une grosse chaine d'or à deux endroits, à peu près comme les Housarts. Leurs souliers sont plats, pleins de couroies au talon & sur le

coup

coup du pié, & ſur le devant un bouton d'or, qui paſſe entre le gros & le ſecond doigt les tient ferme. Tout cela eſt encore repréſenté dans les Tapiſſeries. Cette maniere de vêtement paroît d'abord étrange; mais, plus on s'y accoûtume, plus elle paroît majeſtueuſe. Janvier 1691.

Bazars ou Marchez.

J'allai le Mardi ſeize du courant au Marché ou Bazard, qui ſe tient tous les Mardis derriere le Fort: j'y vis plus de dix mille Noirs tout d'un coup. On trouve abondamment dans ce Marché de tout ce que le Païs produit, & même de ce qui vient d'ailleurs; ils vendent & achettent les uns des autres, & l'Or & l'Argent courent comme dans nos Foires & nos Marchez. Ceux qui vendent à credit ſçavent écrire. Je ne parlerai point de leur Papier: ce ne ſont que des feuilles de cannes ſeiches, qu'ils attachent à une corde qui paſſe à travers, & les enfile toutes, comme ſi on enfiloit un jeu de cartes par une extremité ſeulement. Leur maniere d'écrire eſt pareille à celle des Inſulaires de Moäli de gauche à droite; mais, au lieu de plumes & d'encre, c'eſt un morceau de fer, gros comme une plume, qui ſe termine en pointe, & qui grave ſur ces

Papier & Ecriture.

Janvier 1691. feuilles plûtôt qu'il n'y écrit. Ce fer eſt long de demi pié : ils le manient de la main droite, & il eſt appuyé ſur l'ongle du pouce gauche, & les feuilles ſont élongées ſur le ſecond doit de la même main. Il n'y a point d'Européen, qui puiſſe les imiter : il faut y être élevé.

Brulement d'un Noir. Quand j'aurai raporté le Brulement d'un Noir, que j'ai vû à Ponticheri, le Lecteur ſçaura tout ce que je ſçai moi-même du Païs dont je ſors. Il étoit mort environ ſur les huit heures du ſoir précedent. Pendant toute la nuit ce n'avoit été que pleurs & heurlemens effroyables. J'y allai le Vendredi dix-neuf du courant ſur les dix heures du matin. Je vis dans une Cabanne un Corps couché ſur le dos tout de ſon long, ſur une nate aſſez fine, couvert à l'exception du viſage, d'une toile de coton fort fine & fort blanche; il me parut âgé de quelques cinquante-cinq ans. Sa Veuve étoit au chevet, ſes Enfans à ſes piez, & ſes Parens à ſes côtez, ſans proférer une ſeule parole, & dans un triſte & lugubre ſilence, qu'ils obſervoient depuis le lever du Soleil. Un bon quart d'heure après que je fus arrivé, la Femme ſe leva la premiere, les Enfans enſuite,

ſuite, & les Parens après; car, ils étoient tous aſſis ſur leurs talons, comme nos vieilles dans les Egliſes en marmotant leurs Patenôtres. Ils firent tous leurs harangues l'un après l'autre: voici comme on me les a expliquées. Celle de la Femme étoit telle en ſubſtance: Janvier 1691.

Pourquoi m'as-tu quitté, mon cher Mari? Ai-je pas fait pour te plaire tout ce qui m'a été poſſible? Te plains-tu de ma complaiſance? Qu'eſt-ce qui te manquoit? Ton négoce n'alloit-il pas bien? Avois-tu pas aſſez de ris pour vivre? Et une infinité d'autres queſtions de pareille nature, après quoi elle ſortit. Le Fils ainé lui fit ſa harangue à ſon tour; &, après preſque les mêmes demandes, il le pria de lui dire dans quel Corps ſon Ame étoit paſſée, & ſi elle avoit quitté ſa Famille ou ſa Caſte. Ceci eſt une preuve convaincante & certaine, que ces Peuples croyent la Metempſicoſe de Pitagore. Après quantité de ridicules demandes, ce Fils ſe laiſſa tomber, & reſta avec les Parens, qui étoient débout dans un ſilence & un repos ſi profond, que je les aurois plûtôt pris pour des mumies en différentes attitudes, ou pour des figures de

Janvier 1691.

Mores répresentez en sculpture sur une Epitaphe, que pour des hommes vivans, si je n'avois pas été bien sûr qu ils n'étoient pas morts. Ils resterent dans cet état lugubre, qui m'inspiroit une espece d'horreur, environ un gros quart d'heure. Après cet espace de tems, un des vieux Parens, portant la parole au Fils, lui dit, Ton Pere ne répond point ni à toi, ni à ta Mere, ni à nous, c'est qu'il est fâché que ce reste impur de lui-même n'est pas réduit en matiére plus subtile & plus épurée, pour aller réjoindre son Ame. Brûlons ce reste impur, afin qu'il ne soit plus fâché, & que tout joüisse dans lui du même bonheur.

Ce conseil, très essenciel à la Cérémonie, fut aussi-tot suivi; & voici comme ils l'executerent: mais, un moment de Reflexion. Le Lecteur ne découvre-t-il pas là dedans une infinité d'absurditez, & des contrarietez, qui se détruisent l'une l'autre? Si l'Ame est passée dans un nouveau Corps, qu'a-t-elle besoin des restes subtils de celui qu'elle a laissé? Ces restes subtils, sortant de la matiere, sont de la matiere aussi: comment donc s'incorporent-ils à l'Ame, qui, selon eux aussi-bien que selon nous, n'est

n'eſt qu'un eſprit & un ſoufle ? J'ai dit dès notre premiere arrivée ici, pag. 189 du II Tome, que le Capucin qui eſt ici Curé a découvert juſques à ſoixante-quinze Opinions, que ces Aſiatiques ont ſur l'Ame. Cela ne mériteroit-il pas bien l'attention des Miſſionnaires, & des Jéſuites, ſi le ſeul zêle du ſalut des Ames les amenoit dans ces Regions éloignées ? Que le Lecteur ſe reſſouvienne de ce qu'il vient de lire dans les pages 36 & ſuivantes de ce Volume. Si j'avois obmis ce qui y eſt, je le mettrois ici. Je retourne au Brulement du Noir.

Janvier 1691.

Pendant les pleurs & les heurlemens de la nuit & du matin, les Femmes préparent une maniére de brancart, qui eſt apporté à la porte de la Cabane du Mort, par huit hommes, deux devant, deux derriére, & deux à chaque côté. Il y a au milieu de ce brancard une niche, qui reſſemble parfaitement, je ne veux pas dire aux repoſoirs des Saints de Villages ; mais, à ce qu'on appele à Paris un ſouflet, ou à une broüette qu'un homme tire, ou aux chaiſes à porteurs, excepté que cette niche eſt beaucoup moins profonde. Elle eſt couverte en dehors, & revetue en dedans, de fort belle toile

Janvier 1691. de coton, de pagnes de toutes couleurs, & de ramaux verts, & finit en dôme, ou en arcade : la vûe n'en est point desagréable. Ils mettent le corps dedans, assis comme sont leurs Idôles, & nos Tailleurs en France. Les membres de ces corps sont fléxibles : les uns disent, que la chaleur du climat en est cause, parce qu'elle empêche que ces corps ou leurs nerfs se roidissent en froidissant : d'autres disent, que c'est la vérole, dont ils sont bien farcis, qui les a pouris avant leur mort. Quoi qu'il en soit, les jointures des membres de ces corps sont flexibles. Pendant qu'on mit ce corps dans cette niche, un Vieillard tout vêtu de blanc, & la tête nue, apparament un Braméne, me parut marmoter quelque chose tout bas, avec assez de receuillement, & de modestie. Cela dura environ un bon gros quart d'heure ; après quoi chacun se mit à son rang, & on marcha.

Premiérement, deux hommes portant des clairons, ou espéces de trompettes droites, & longues de quatorze piés, dont ils firent un très grand bruit, non continuel, mais de tems en tems. J'ignore de quoi sont ces clairons : je sçai seu-

seulement, qu'ils sont fort legers, & qu'ils ressemblent parfaitement aux trompettes que Michel-Ange représente dans son Jugement, & qu'il met à la bouche des Anges, qui en sonnent le *Venite ad Judicium*. Après ces deux-ci, en vinrent six autres, qui faisoient un charivari de Diable, avec des tambours de basque, & d'autres instrumens. Les Parens suivirent, & ensuite vint le corps, porté, comme j'ai dit, par huit hommes, & suivi du Vieillard, qui préside à la Cérémonie; &, après le Vieillard un Braméne, une troupe de Femmes & d'Enfans, qui marchent sans garder d'ordre. Janvier 1691.

Tout le Convoi marcha ainsi jusques à quelques trente pas du bucher, le corps ayant le visage vers le chemin. Après quelque tems de pose, qui donne au Braméne celui de reciter quelques Priéres, & de jetter du ris autour du corps, à terre, & sur le chemin, on fait faire volte-face, ou demi-tour à gauche, au brancard; & pour lors le corps marche à reculons, & est précédé par le Braméne, au lieu qu'il en étoit suivi. Lors qu'ils furent arrivez au bucher, ils posérent le corps à terre, & le couvrirent des mêmes toiles de coton, & des pagnes, qui avoient orné le brancard. Pen-

Janvier 1691. dant le tems qui y fut employé, le Braméne continua ses Imprécations, ou ses Priéres, toûjours à voix basse. Après cela, il fit fort posément trois tours autour du corps couché à terre ; &, à chaque tour il jetta un peu de Ris dessus, & recommença ses Priéres, étant aux piés du corps, & tourné vers lui : cela dura environ deux *Miserere*. Après cela, on releva le corps de terre, on le posa sur le bucher, étendu sur le dos, tout de son long : on l'y couvrit de toile blanche sans couleur. Le Braméne fait encore trois autres tours, en continuant toûjours sa Priére.

On apporte deux pots de terre, sans pieds, du reste faits comme nos marmites, l'un plein de ris crud, & l'autre d'eau, ces deux pots sont posez à terre; & un Noir qui sert tout le monde prend avec ses deux mains à trois reprises de l'eau, qu'il fait où laisse tomber à trois fois aussi sur celles du Braméne. Ce Vieillard, ayant les mains lavées, prend sans les essuyer avec les trois premiers doits de chaque main, du ris, à trois reprises, qu'il jette à trois reprises aussi sur le mort, justement sur la bouche, un linge bien blanc entre deux, en sorte

sorte que le ris reste sur le linge.

Tous les assistans, jusques aux Enfans, font la même cérémonie, & sont tous servis par le même Noir, qui a servi le Bramêne; & le dernier, qui vient jetter le ris, sert à son tour le Noir, qui a servi tous les autres. Lors que cela est fini, ils ôtent de dessus le corps le linge qui lui couvroit la tête & la bouche, & qui a retenu le ris, qui a été jetté dessus. Ce ris est porté à la Veuve du défunt, où à sa plus proche parente, qui le fait cuire, & le renvoye, où l'aporte après Soleil couché, avec un autre pot plein d'eau, qui sont mis tous deux proche du bucher, après que le corps est consommé; & cela se continue pendant quarante jours, afin que l'Ame du défunt y vienne prendre sa réfection. J'ai dit que j'en avois cassé, & j'y ajoute une Remarque, que je prie le Lecteur de relire: elle est à la page 180 du II Tome. Janvier 1691.

Je le prie de me permettre d'en faire encore deux ici. La premiére, c'est que cette nouriture, portée proche d'un cadavre mort, ne convient point chez des gens qui croyent la Métempsicose, parce qu'il faut qu'ils croyent que l'Ame soit matériele, & qu'il lui faille des ali-

Janvier 1691.

mens pendant quarante jours, le corps où elle a passé ne lui en fournissant pas assez. N'est-ce point de là, que nos ridicules Médecins d'aujourd'hui ont pris des premiers qui ont écrit de la Médecine, & qui peut-être étoient imbus ou du moins avoient notion du Pitagorisme, que l'embrion n'est animé que le quarantiéme jour de sa formation ; & que l'Ame, qui devoit l'animer, étoit pendant cet espace de tems vagabonde, & pourtant vivant toûjours aux dépens des parens du dernier corps, dont elle étoit sortie ? L'un me paroît tout aussi absurde que l'autre.

Après que ce linge & ce ris sont emportez de dessus le corps, ils le retournent sur le ventre, ils lui élongent les deux bras le long du corps, & lui accommodent les cuisses, & les jambes, tout de même que nos Patissiers accommodent celles d'un Liévre qu'ils mettent en pâte. Ils couvrent le corps de toiles & de pagnes ; ils y jettent des bois aromatiques : quelques uns même y jettent de l'or, & de l'argent. Ils couvrent le tout de bouzées seches de vaches, & font sur le tout un lit de terre glaise, toute mouillée qu'ils unissent avec la main, qu'ils

qu'ils trempent dans l'eau de tems en tems, afin que cette terre obéïsse mieux, & ne s'attache pas à leurs mains. Ainsi, on peut dire, qne le corps est véritablement comme un pâté. Janvier 1691.

Pendant tout ce tems là, qui est assez long, le Braméne continue toûjours ses Imprécations, & ses Priéres. Enfin, on lui apporte du feu: ce sont trois bâtons alumez, qui brûlent comme des chandeles; mais, dont la flâme est bien plus vive, & bien plus étincelante. Sitôt qu'il les a en main, le plus proche parent prend le pot, dans lequel l'eau avoit été apportée: il y fait trois trous, avec un caillou fort pointu, en versant cette eau comme par trois robinets, ou trois fontaines. Il fait à grands pas trois fois le tour du bucher: après quoi, il éleve au dessus de sa tête les deux pots de ris, & d'eau, & les jette à terre de toute sa force, où ils se brisent; & lui, & les autres du Convoi, achevent de les écraser, en marchant dessus, & en les trépignant & broyant à coups de piés. Ils les ont nuds; &, par conséquent, il faut qu'ils les ayent bien durs, ou qu'ils soient insensibles. Je n'en ai vû aucun dont le pied saignât: ces morceaux de

Janvier 1691. pots étoient pourtant bien pointus ; & me paroiſſoient forts coupans. Pendant que cela ſe fait, pluſieurs aſſiſtans fourent dans le bois du bucher des morceaux de bois de ſenteur, tels qu'ils les ont.

Après cela, le Braméne, tenant de la main gauche ſes trois petits bâtons alumez, en met un de la main droite au milieu du bucher, du côté des piés, & les deux autres aux deux coins. Dès que le feu eſt pris, ce qui eſt en moins d'un *Avé*, chacun tâche de l'augmenter, en y jettant du bois ſec ; &, quand le feu a gagné juſques aux genoux, c'eſt-à-dire, un moment après qu'il eſt pris, ils ſe jettent tous dans les bras les uns des autres, les larmes aux yeux, comme gens accablez de la derniere douleur ; &, après un bon gros quart d'heure de lamentations, chacun retourne chez ſoi, où à ſes affaires ; mais, tous diſparoiſſent par différens chemins. Il y avoit quelques Femmes ; mais, je ne me ſuis point apperçu qu'elles ſe ſoient mêlées de quoi que ce ſoit, que de regarder.

Si ces gens ſont ſi ſenſibles pour les morts, ils le ſont bien peu pour les vivans ; & pas plus pour leur propre ſang, que pour celui d'autrui : ils vendent ſans diffi-

difficulté leurs Enfans, sans espérance de les revoir jamais. M. de Porrieres a achetté une petite Fille de sept ans. Il l'a fait batiser : elle a été nommée Seraphine. Elle a de l'esprit, & est active. Le Pere & la Mere de cet Enfant la lui ont vendue. Il l'a eue pour quatre piastres. Dieu permet sans doute cette insensibilité pour leurs Enfans, afin que ces innocens, passant au Christianisme, puissent n'être pas la proye du Démon après leur mort, ni les tristes victimes de l'Impureté pendant leur vie. Ce sont là les secrets de la Providence, qui d'un même limon forme des vases d'honneur, & d'autres d'opprobre. Janvier 1691.

J'ai dit qu'il venoit avec nous un Bot, qui apportoit de Balaçor du canon à Ponticheri. M. Martin en a fait faire une Batterie de dixhuit piéces, qui battent la Mer. Je ne l'ai point approuvée : j'en ai naturellement dit ma pensée à M. Martin, qui ne m'en a point sçû mauvais gré. J'ignore quel est celui qui se dit Ingénieur dans le Fort ; mais, je sçai bien, qu'il n'y entendoit quoi que ce soit. J'écrirai demain là dessus : cela fait partie de notre Conversation. *Batterie de Canon sur le bord de la Mer.*

Il m'a fait présent de douze Gargoulettes *Gargoulettes.*

Janvier 1691. lettes : c'eſt un préſent de ſix liards piéce ; on ne les paye pas plus au Bazar. Ce ſont des pots d'une terre ſigillée & graſſe, extrémement fine & rouge. Ils ſont de différentes capacité : les miens ne tiennent qu'un peu plus de pinte, meſure de Paris. Cette terre tranſpire, & par ſon ferment, & ſon nitre, attire toute la mauvaiſe odeur de la liqueur qu'on lui confie, & en même tems la purifie, & l'éclaircit. Ainſi, cela eſt bon pour mettre rafraichir de l'eau. Les autres ne ſont pas plus chéres ; mais, je leur préfere celles-ci, parce que les Noirs, qui les achettent pour M. Martin, s'y connoiſſent mieux que les Européens. Elles m'ont pourtant couté plus cher qu'au Marché ; mais, j'ai eu un autre préſent, qui m'a dédommagé, tant du prix de ces gargoulettes, que d'un préſent que je voulois faire de mon dédommagement : je dirai dans ſon tems ce que c'eſt.

Le Lecteur va me blâmer : je mérite de l'être. Je n'écris point ceci, pour m'attirer des louanges ; mais, pour faire voir juſques où peut aller la force d'un homme, quand la colere l'anime. M. de Chalonge, ou Chalendra, Garde-Magaſin, vint hier matin à bord, pour me

me faire figner la Facture des Marchan- Janvier
difes que nous portons en France. Nous 1691.
avons chacun fur fon état noté les Balots, lui ceux qu'il a envoyés, moi ceux que j'ai reçus, tous fuivant leur numero. Nous nous fommes trouvez juftes à un Balot près, qu'il dit m'avoir envoyé, & que je n'ai certainement point reçû. Il vouloit pourtant m'en faire figner la Facture telle qu'il l'avoit dreffée: je n'ai pas crû devoir étendre ma complaifance pour lui jufques-là. J'étois certain de ne m'être point trompé: je recevois les Balots qui venoient du Magafin, je les voyois embarquer dans les Chelingues, & j'envoyois dans chaque Chelingue l'état par numero des Balots dont elle étoit chargée. Mr. de Bouchetiere, ou Mr. de la Chaffée, & toûjours Landais qui écrit mieux que moi, les recevoient à Bord fur ces états; & Mr. de Porrieres en prenoit, ou en faifoit prendre, le nota du nombre des Balots, fans entrer dans le détail du numeró: ainfi, c'étoit trois Receveurs pour un; & nous nous trouvions conformes.

Mr. de Porrieres étoit préfent à notre Difpute. Comptez, Meffieurs, a-t-il dit, combien il y a ici de Balots; je fuis

Janvier 1691.

ſuis ſûr qu'il y en eſt entré ſix cens treize, & pas plus. Landais & moi avons trouvé le même nombre de ſix cens treize; & le Garde-Magaſin ſoûtenoit & vouloit que nous en euſſions ſix cent quatorze. Il fut lâché quelques paroles qui ne faiſoient pas plaiſir : nature patiſſoit chez Chalonge & chez moi; & ſi nous avions été à terre, la Diſpute auroit été écrite en rouge. Mr. de Porrieres n'étoit pas content, Mr. de la Chaſſée encore moins, Landais rageoit, & je n'étois pas mieux. Le Commandeur dit au Garde-Magaſin de ſe retirer ſans ſe le faire redire; que lui & moi allions trouver Mr. Martin; & qu'il feroit plutôt décharger le Vaiſſeau, que d'en avoir le démenti.

Cet Officier en ſe retirant avoit laiſſé ſon Porte-feuille ſur la table de la dunette. Un marault de Laſcaris qu'il avoit amené venoit le prendre, & un mot de *Gavadcho* qu'il lâcha ne me plût pas. Je le pris par ſon brayer, & le jettai à la Mer par deſſus la liſſe, avec autant de facilité que j'aurois jetté un bâton de cotteret. Ce ſeul coup de force me fait regarder comme l'homme du Monde le plus robûſte. Il eſt vrai

que

que je ſuis dans toute ma force : mais, ſi la colere ne m'avoit point animé, le maraut ſe ſeroit briſé le corps ſur un canon, ou ſur le Vaiſſeau; mais, je l'avois jetté plus loin, & il en a été quite pour nager. Au ſurplus, l'Affaire a été décidée en ma faveur. Janvier 1691.

Nous ſommes, comme j'ai dit, à la voile dès ce matin. Il ne fait que peu ou point de vent: il n'importe, le plus fort eſt fait, & nous ne reſpirons plus que la France. Nous n'avons aucun beſoin de trouver les Ennemis, n'étant point en état de nous battre, chargez de Marchandiſes comme des Coches, & toute notre Batterie de bas hors de ſervice, par la quantité de Balots qui ſont dans l'entre-deux-ponts & la ſainte-barbe.



Du

Janvier 1691.

Du Jeudi 25 Janvier 1691.

CONFERENCE
AVEC
Mr. MARTIN.

MOnſieur Martin m'a paru content de mon Journal, & encore plus de s'être apperçû que j'ai quelque accès auprès de Mr. de Seignelai; & moi je me ſuis apperçu que c'eſt à ce ſeul accès que je dois l'empreſſement qu'il a eu d'avoir avec moi une Conference.

Politique des Hollandois dans les Indes.

Il l'a commencée par me dire, qu'il étoit ravi de voir qu'il ſe trouvoit parmi les Navigateurs des Gens aſſez appliquez pour penetrer, & même déveloper, dès leur premier Voyage aux Indes, la Politique que les Hollandois y obſervent; qu'il étoit vrai, que cette Politique frapoit, & qu'il ne falloit pas être fort penetrant pour le connoître; mais, qu'il étoit étonnant que les Puiſſances de l'Europe les laiſſaſſent joüir avec tant de tranquilité du fruit de cette Politique ſi

si generalement connue. Que les Hollandois ne prenoient aucun soin de la cacher, pas même celui de la déguiser, aux Européens; depuis que, par la supériorité de leurs forces & de leurs richesses dans les Indes, ils s'étoient mis à couvert des obstacles que toute l'Europe y pouroit former, à moins que tous les Souverains ne joignissent ensemble leurs forces maritimes pour abaisser dans les Indes celles de cette République, & l obliger de rendre aux Souverains dans l'Asie les Etats qu'elle leur a enlevez: tels que le Royaumes de Ceylon, de Java, de Sumatra, & une infinité d'autres, dont elle s'est emparée, & dont elle s'empare encore tous les jours. Janvier 1691.

Que cette Idée avoit cela de commun avec la République de Platon, que c'étoit un très beau Projet dans la spéculation, mais absolument impossible de réduire en pratique: non seulement, parcequ'une Union si grande des Souverains étoit impossible; mais aussi, parceque ce qui se passe dans les Indes est trop éloigné d'eux pour les fraper aussi vivement que les objets presens, & parceque l'Argent des Hollandois leur fera toûjours trouver des Souverains dans l'Eu- *Soutenue en Europe.*

Janvier 1691.

l'Europe, auxquels leurs Etabliſſemen dans les Indes étoient tout à fait indifferens : par raport à leurs Etats ; tels que ſont l'Empereur, les Ducs de Savoye, de Brandembourg, de Lorraine, & d'autres, toûjours prêts à ſe vendre, & qui tirant des Hollandois les ſommes immenſes que cette République ſeule étoit en état de leur fournir, ſeroient toûjours prêts, moyennant cet argent, de faire en ſa faveur des diverſions en Europe, comme ils l'avoient déjà fait; non ſeulement, pour empêcher ſa ruine en Europe, mais pour empêcher auſſi que ſes Etabliſſemens & ſon Commerce dans les Indes ſoient troublez, bien loin de contribuer à leur anéantiſſement : & qu'ainſi, les Hollandois n'avoient rien à craindre, parce qu'à cet égard, ils ſeroient toûjours en état de dire,

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

Conforme a celle de l'ancienne Republique Romaine.

Que j'avois eu raiſon de remarquer que la Hollande vouloit par ſon Commerce, & ſans effuſion de ſang, faire plus finement ce que Rome avoit fait ſous ſes Conſuls : que la Hollande avoit

déjà

déjà plusieurs Rois tributaires, qu'elle tenoit plus bas, & plus humiliés, que n'avoit fait l'ancienne République Romaine, ne leur laissant qu'un vain titre de Roi, qu'ils traînoient plûtôt qu'ils ne le portoient: que véritablement ils avoient droit de vie & de mort sur quelques-uns de leurs Sujets, mais n'en avoient aucun sur ceux qui appartenoient aux Hollandois, ni sur ceux qui leur étoient Alliés, pas même sur ceux qui se mettoient sous leur protection; ce qui faisoit que ces Princes étoient abandonnez de ceux de leurs Sujets, qu'ils croyoient les plus fideles & les plus attachez à leurs personnes, & qui relevoit si hautement l'Autorité de cette République, que ces Princes ne pouvoient faire aucun Traité de Paix, ni aucune Déclaration de Guerre, qu'autant qu'il plaisoit aux Hollandois, qui, comme Médiateurs, en régloient toûjours les Articles conformement à leurs interêts, sans égard à celui de ces Princes.

Janvier 1691.

Que ces Princes connoissent fort bien, qu'ils sont veritablement Esclaves, que plusieurs avoient voulu secouër le joug, & que tous voudroient bien pouvoir le secouër; mais, qu'il leur étoit impossible d'en venir à bout par eux-mêmes, &

Janvier 1691. & qu'ils avoient perdu toute eſpérance de ſecours, depuis que les Portugais avoient été honteuſement chaſſé de Ceylon. Il eſt vrai, que leur orgueil, leur dureté inſuportable, & leurs débordemens impurs & beſtiaux, ont obligé le Roi de Ceylon d'appeller les Hollandois à ſon ſecours, pour chaſſer une Nation ſi perverſe, & ſi corrompue; mais, il en eſt devenu plus eſclave: &, par raport au Commerce, qui ne ſe reſſent en rien des crimes de ceux qui l'éxercent, il ſeroit à ſouhaiter que les Portugais fuſſent encore à Trinquemalle, & que les Hollandois ne fuſſent jamais venus à Ceylon.

Revoyez les pages 393 & *ſuivantes du Tome I.*

Que les Hollandois ôtoient à ces Princes la volonté de ſecouër le joug qu'ils leurs impoſoient, en les plongeant dans des Guerres inteſtines les uns contre les autres, & en ſuſcitant des Révoltes dans les Etats, les mieux affermis, afin de les affoiblir & de s'établir ſur leurs débris, & leurs ruines. Qu'on croyoit avec beaucoup de vraiſemblance, qu'ils avoient fomenté & nouri la Révolte de Sévagi. Que du moins les Banians, ou Marchands, croyoient que c'étoit eux qui l'avertiſſoient du tems propre à ve-

nir piller Suratte ; que c'étoit par leur moyen qu'il sçavoit quelles Marchandises les Banians avoient achettées ou vendues, à qui, combien, en quelles espéces ils avoient été payez, & ce qui leur en restoit : & qu'enfin c'étoit eux, qui avoient plus des trois quarts des Marchandises, que Sévagi avoit prises au Sujets du Mogol; que c'étoit eux encore, qui soutenoient Remraja son Fils, contre toutes les forces du Mogol, en lui envoyant en cachette de bons Canoniers déguisez, qu'ils disoient au Mogol être des deserteurs, qui s'étoient fuis d'entre eux, pour échapper au chatiment de leurs crimes ; que ces Canoniers Hollandois, infiniment plus habiles, plus adroits, & plus braves que les Asiatiques du Mogol, ruinoient toutes leurs batteries, & les empêchoient de les approcher assez pour faire aucun effet; & que c'étoit ce qui donnoit lieu de croire que le Mogol ne ruineroit jamais Remraja. Janvier 1691.

Que les Hollandois trouvoient doublement leur interêt à soutenir cette Révolte, en ce qu'elle mettoit le Mogol hors d'état d'empêcher les Fortifications qu'ils faisoient dans son Empire sur les bords de la Mer de la Presqu'Isle, tant

Janvier 1691. dans l'Eſt, que dans l'Oueſt : Fortifications, qu'ils ſçauront bien défendre contre lui, ſi Remraja ſuccombe, & qui ſerviront auſſi à tenir Remraja en bride, & dans leur dépendance, & l'empêcheroient de rien entreprendre contre eux, ſuppoſé que le Mogol fût enfin obligé de lui céder en propre la Peninſule: Fortifications, qu'ils pouſſoient à leur perfection avec tant d'ardeur & d'aſſiduité, qu'il y avoit actuellement huit places en état de ſe défendre, & de ſe ſoutenir, contre une Armée Royale, venant d'Europe: & Fortifications enfin, ſi utiles à la République, que non ſeulement elles mettoient ſon Commerce en ſûreté dans les Indes, mais auſſi mettroient un jour également le Mogol, & Remraja, dans leur abſolue dépendance, dans toute la grande Peninſule des Indes, depuis Suratte dans l'Oueſt, & Bengale dans l'Eſt, juſques à la pointe la plus Meridionale de l'Iſle de Ceylon.

Que ſur ce fondement, & l'apparence, il ne doutoit point, qu'avant peu de tems, les François, les Anglois, les Danois, peut-être même les Portugais, & les autres Nations Européennes ne ſoient forcées d'abandonner leurs Etabliſ-

ſemens,

ſemens. Qu'il ne ſçavoit aucun moyen de prevenir ce rude coup, qu'en prenant les interêts du Mogol, & en les chaſſant les premiers ; ce qu'il ne prévoyoit pas devoir jamais arriver, pour pluſieurs raiſons, telles que les Forces Maritimes, la quantité de Soldats à terre, les différences des Mœurs, des Vivres, des Climats, de la Religion, & ſur tout l'impatience des François, trop grande pour achever une Entrepriſe de longue haleine: que cependant, ſi on l'entreprenoit, on pourroit faire fond ſur tous les Princes de l'Orient, n'y en ayant aucun qui ne gémiſſe dans les fers de cette avare & avide République, ou qui du moins ne craigne d'y être un jour aſſujeti.

Janvier 1691.

Que la Protection, que le Mogol leur a accordée pour leurs Vaiſſeaux retirez dans ſes Ports, eſt un effet de deux cauſes: la premiére, de la crainte qu'il a qu'ils ne prennent hautement & ſans ménagement les intérêts de Remraja contre lui, ne l'ayant juſques ici ſervi qu'à plat couvert, & en cachette : & la ſeconde, des préſens, qu'eux & les Anglois ont fait aux gens du Conſeil du Mogol, & à ceux qui approchent de ſa

Janvier 1691. personne; n'y ayant rien de plus facile à corrompre que les Asiatiques, qui sont tellement avares & avides de presens, qu'ils les demandent, sans honte, ni pudeur: étant chez eux un compliment très-usité; *Quand j'irai te voir, que me donneras-tu? Et quand tu viendras me voir, que m'apporteras-tu?*

Que les Princes Orientaux, aussi-bien que leurs Sujets, étoient tous sans exception frapez de cet esprit d'interêt sordide; & qu'il n'y avoit rien qui leur parût infame, pourvû qu'ils y trouvassent leur profit. Que j'avois bien pu le voir, par l'endroit que j'avois raporté moi-même du Roi de Golconde, & des sept mille écus qu'il avoit tiré d'un Hollandois, pour un pucelage peut-être déjà vendu & revendu. Cette Histoire est raportée à la page 216 du II Tome. Et qu'à l'égard de leurs Sujets, j'avois bien pu reconnoître leur genie dans le pillage d'un Navire Anglois, peu après notre Combat de Madras. Ceci est mis au premier Septembre, page 238 du II Tome.

Que ma Remarque étoit juste sur le Fort de Ponticheri, qu'il en avoit plusieurs fois écrit au Ministre & à la Compagnie*, qu'il me prioit de les en faire

**Les Papiers de la Compagnie ne se perdant point, c'est à elle à voir si cela est vrai.*

faire ſouvenir; qu'il leur avoit toûjours réprêſenté, que ce Fort n'étoit point du tout en état de défenſe; que tous les Officiers s'étoient joints à lui, & avoient tous écrit la même choſe, tant en commun, qu'en particulier, & avoient détaillé les défauts qui ſont à ce Fort. Qu'ils avoient envoyé un nouveau plan du terrain, & un modele de Fort qu'ils avoient dreſſé le mieux qu'ils avoient pû; qu'ils avoient inſtament, & pluſieurs fois, demandé un Ingénieur entendu, & verſé dans les Fortifications, pour dreſſer ſur les lieux le plan d'un nouveau Fort régulier, qui fût de défenſe, tant du côté de Terre, que de Mer, & qu'il amenât avec lui des gens entendus, pour conduire l'Ouvrage ſous lui, ſe trouvant ſur les lieux tous les Ouvriers dont on auroit beſoin, & les matériaux néceſſaires. Qu'il ne ſçavoit pas pourquoi, ni le Miniſtre, ni la Compagnie, n'avoient eu aucun égard à tant de rémontrances, ni à tant d'inſtances; qu'il ſçavoit ſeulement, qu'on ne leur avoit répondu, que par des remiſes ſans effet, avec ordre de continuer le Fort commencé; qu'il avoit été obligé d'obéir bien malgré lui; & que ce Fort ne pouvoit pas être bien

Janvier 1691.

Janvier 1691. puis que celui qui en avoit fait le plan & la construction n'avoit point d'autre notion des Fortifications, que celle qu'il avoit pu tirer de Manesson Mallet, qui a long-tems servi en Espagne pour le Portugal, & qui a donné au Public son Art Militaire en trois Tomes: ce qui ne pouvoit fournir qu'une idée imparfaite de ce dont on avoit besoin; parce que cet Ingénieur, habile pour son tems, ne donne que quelques Plans de lieux irréguliers, qu'il a mis en état de quelque défense: ce qui est ce dont il ne s'agissoit pas, puis que c'étoit ici un terrein vuide, vague, & inculte, sur lequel on pouvoit élever telle Fortification qu'on eut voulu, & dans tel endroit qu'on eut choisi, pour avoir une bonne Place, tant du côté de la Terre, que de la Mer.

Qu'il n'esperoit pas non plus un grand secours des dix-huit Canons, que nous avions amené de Balaçor, & dont il avoit fait une batterie sur le bord de la Mer, plûtôt par ostentation, que pour aucune utilité qu'il en prévît; que j'avois moi-même bien remarqué, que cette batterie étoit inutile, & même plus capable de faire du mal que du bien, &

& que je lui en avois dit les raisons ; que je n'en avois pourtant pas les gans, puis qu'il y avoit deux ans qu'il les avoit écrites à M. de Segnelai, & à la Compagnie, & qu'il me prioit de les en faire souvenir. Janvier 1691.

Que cette batterie sur le bord de la Mer seroit plus dommageable au Fort, qu'avantageuse; en ce que, pour la servir, il faudroit dégarnir le Fort d'autant d'hommes qu'il en faudroit pour la mettre en action, & la défendre; que ces hommes pouroient être utiles dans le Fort, & ne serviroient de rien sur la Rive, dont l'abordage étoit naturellement défendu par les brisans de la Mer, seuls capables d'abîmer, & de faire noïer, ceux des Ennemis, qui seroient assez téméraires pour s'exposer à gagner la Terre.

Que s'ils l'entreprenoient, quatre embuscades de douze hommes chacune, le ventre à terre, ou cachez derriere un rideau, ou une simple petite muraille, avec deux pierriers à mittraille, les obligeroit de se rembarquer plus vîte qu'ils ne seroient descendus, ou les empêcheroit de descendre. Qu'il ne falloit pour cela que de bons fusiliers, dont on ne manquoit point dans le Fort, pour les mi-

rer & les choisir, à leur descente.

Janvier 1691.

Que si les Ennemis se contentoient de faire feu de leurs Vaisseaux au large, ils ne feroient pas grand mal; puis que le Fort étant caché, ils ne pourroient tirer qu'à coup perdu; qu'on pourroit même leur répondre avec utilité, & qu'une simple batterie élevée sur une Platteforme, en dedans du Fort, les forceroit à se retirer.

Que tout cela étoit si palpable, & si visible, qu'il ôsoit répondre sur sa vie, que le Fort ne couroit aucun risque du côté de la Mer: que par conséquent cette batterie de dixhuit piéces de canon qu'il avoit fait élever, étoit tout à fait inutile où elle étoit placée, & que c'étoit un ouvrage qu'il avoit fait faire à contrecœur, & un pur effet de son obéïssance.

Qu'il leur avoit encore réprésenté, que ce n'étoit que du côté de Terre, qu'il appréhendoit les Ennemis, auquel cas il étoit certain, que quelque vigoureuse défense qu'on pût faire, le Fort ne pourroit pas resister long-tems. Que les Hollandois venant par terre, le long de la Côte, se joindroient aux Anglois, qui ne respiroient que vengeance. Que ces

ces deux Nations jointes ensemble pourroient conduire du canon, ou surprendre si bien les François, que ceux, qui seroient à la garde de cette batterie de dix-huit pieces, n'auroient pas le tems de se retirer dans le Fort; & qu'ainsi les Ennemis trouveroient une batterie toute dressée, dont ils se serviroient utilement pour foudroyer le Fort, qui, n'étant ni flanqué ni couvert, en un mot hors d'état de deffence, seroit réduit & forcé à succomber sous les armes, que lui-même auroit préparées pour sa perte. Qu'à l'égard de cette surprise, il ne voyoit pas comment la parer, dans un Païs dont presque tous les Peuples n'avoient pour principale Divinité que l'Argent; & que j'avois moi-même reconnu ce génie sordide, dans ce que je disois de leurs Prostitutions de leurs Filles, de leurs Femmes, & de leurs Sœurs, & dans la vente de leurs Enfans: Monsieur de Porrieres en ayant achetté une, il n'y avoit que quatre jours; & qu'ils vendroient tous les autres s'ils pouvoient. Janvier 1691.

Qu'il sembloit que la Compagnie se reposoit sur la foi des promesses du Mogol, & sur l'Alliance que les François

Janvier 1691. avoient contractée avec Remraja, dont ils avoient pris le parti. Que si la Compagnie dormoit en repos sur cette confiance, elle pouroit bien être la dupe de sa bonne foi; qu'elle connoissoit bien peu le genie & le caractere des Princes Orientaux, qui ne respectent jamais leurs sermens, qu'autant qu'ils sont conformes à leurs interêts presens ou futurs; mais que dans leur esprit le présent prevalloit toûjours sur l'avenir, & que pour n'être point trompé par leurs sermens, c'est qu'il ne faut jamais s'y fier.

Les Anglois & les Hollandois, a poursuivi Mr. Martin, feront comprendre au Mogol, que les Vaisseaux François lui ont manqué de respect, en allant attaquer Madras, qui est un Port de sa dépendence: ils offriront de le venger, en nous attaquant à leur tour: ils lui feront entendre, qu'il ne doit rien craindre du ressentiment de la France, si foible & si abbatue, que pour se deffendre en Europe l'année derniere, c'est-à-dire en 1689, elle a été obligée d'abandonner l'Asie, & de joindre à ses forces de Mer celles de la Compagnie; que ce que nous avons fait n'est qu'un feu de paille sans suite, & un témoin des forces mou-

ran-

vantes de la France, qui a voulu joüer de son reste sans rien risquer, en surpre- Janvier nant ses Ennemis; ce qui est si vrai, que 1691. les six Navires, qui sont venus comme de simples avanturiers, s'en sont fuis comme des poules, au simple bruit d'un Armement qu'on faisoit contre eux à Suratte. Voilà, m'a dit Mr. Martin, de quelle maniere ils feront entendre votre course dans ces Mers, & votre départ; & leurs présens, dont ils ne sont point avares dans les occasions acheveront de les faire croire, & persuaderont: ils auront un désistement de protection, & la Compagnie, & les François qui restent ici, seront les tristes victimes de sa confiance en elle, & de la vengeance des Ennemis. C'est ainsi, que je prévoi que les choses tourneront du côté du Mogol: à l'égard de Remraja, ils lui feront entendre les mêmes choses; & l'offre qu'ils lui feront de partager avec lui nos dépouilles, & ce qu'ils prendront dans le Fort, le persuadera mieux que tous les plus beaux discours du monde.

Vous voyez bien par là, qu'il vaudroit mieux que vous ne fussiez point venu ici, que de n'y pas rester. Vous l'avez fort bien remarqué vous même, quand

Janvier 1691. vous avez dit qu'il étoit facile de ruiner le Commerce des Hollandois. Oui, sans doute, il est facile, & je pose en fait, (c'est toûjours Mr. Martin qui parle) la vérité de ce que j'en ai plusieurs fois écrit à feu Mr. Colbert, à Mr. de Seignelai, & à la Compagnie; que dans un tems de Guerre six Vaisseaux armez, & rodans en Armateurs & en Corsaires dans ces Mers des Indes, rétabliront en même-tems la réputation de la France, la feront craindre & respecter de toutes les Nations Orientales, & feront plus de tort aux Hollandois & aux Anglois dans leur Commerce en moins de quatre ans, que trente années de Guerre en Europe, & soixante Vaisseaux dans les Mers de l'Europe ne sçauroient faire. J'ai encore envoyé un Mémoire exact & étendu sur ce sujet. J'y marque les endroits de rafraichissement & d'hivernement, où on pouroit faire des Entrepos & des Magasins utiles & nécessaires, & en empêcher l'accès aux Hollandois, comme ils nous bouchent celui du Cap de Bonne-Esperance.

Je pose en fait certain, que ces endroits étant fortifiez, & les Armateurs pouvant s'y retirer en tout tems, les pri-

prises qu'ils feroient sur les Ennemis les enrichiroient, par la part qu'ils y auroient, & qu'il faudroit leur donner, s'ils étoient équipez par la Compagnie: & si la Compagnie n'étoit pas assez puissante, pour faire des Armemens si considérables, il faudroit permettre à tous les Corsaires François de venir en course dans les Indes; auquel cas la Compagnie pouroit prendre des arrangemens avec eux pour ses interêts: mais du moins les prises, que ces Corsaires feroient des Vaisseaux Anglois & Hollandois, empêcheroient la France d'être obligée d'avoir recours à ces Nations, pour en tirer les Epiceries & les autres Marchandises des Indes, dont elle ne peut se passer, & qui font sortir du Royaume un nombre infini d'especes.

Janvier 1691.

Car, Monsieur, il faut que je vous fasse une Observation qui me paroit assez juste. Que la France batte les Hollandois dans les Mers d'Europe, qu'elle leur coule à fond tant de Vaisseaux qu'elle voudra: je supose qu'elle le puisse, qu'y gagnera-t-elle? & les Hollandois qu'y perdront-ils? La France y gagnera de l'honneur sans profit, & c'est tout. Et les Hollandois n'y perdront pas grand' chose;

Janvier 1691.

parce qu'outre que cette République a un nombre infini de Vaiſſeaux, les richeſſes qu'elle tire des Indes lui donneront toûjours le moyen de remettre de nouvelles Flotes à la Mer. Annibal diſoit, qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome; la ſuite des tems a montré la vérité de cette Prédiction: & moi j'ôſe dire, qu'on ne vaincra jamais la Hollande qu'à Batavia, c'eſt-à-dire dans les Indes, en y ruinant ſon Commerce, à quoi les Armateurs réüſſiront mieux que des Armées reglées; &, ſur ce fondement, qui eſt vrai & indubitable, j'ôſe aſſûrer, qu'en quatre ans de pareille Guerre, cette République ne ſeroit plus en état d'achetter des Protecteurs, ni de ſe vouloir égaler aux Souverains.

Je voudrois de bien bon cœur avoir les brouillons des Mémoires que j'ai envoyez, qui contiennent tout au long ce que je viens de vous dire. Je vous en donnerois Copie, pour l'emporter avec vous; mais, je les ai confiés à mon Gendre, qui ne doit me les raporter qu'à ſon retour ici. Quoi qu'il en ſoit, vous me faites un ſenſible plaiſir de prendre ſur vos tablettes les notes de ce que je

vous

vous confie. Je vous ſçai bon gré de votre application, qui m'eſt un garent certain, que vous êtes aſſez inſtruit pour entretenir Monſieur de Seignelai, de tout ce que je viens de vous dire. Donnez lui en même un Mémoire, & l'appuyez de vive voix: je m'en repoſe ſur vos ſoins; mais, je vous prie, avant que de le preſenter, de le communiquer à Meſſieurs de Lagny, Soullet, & Gouault. Je n'attens pas beaucoup de ſecours du premier: non, qu'il ne ſoit très honnête-homme, & parfaitement bien intentionné; mais, c'eſt qu'il eſt Intendant du Commerce, & qu'étant intereſſé dans la Compagnie, s'il parloit avec feu en ſa faveur, il pouroit être ſoupçonné d'agir pour ſes interêts particuliers. A l'égard de Meſſieurs Soullet & Gouault, ce ſont ceux qui me paroiſſent prendre le plus à cœur les interêts de la Compagnie & du Royaume, qui certainement ſont ici coufondus enſemble. Janvier 1691.

Je repete tout cela dans les Dépêches que Mr. du Queſne emporte: j'écris auſſi à Mr. de Seignelai; & je vous prie de ne pas oublier de lui faire connoître la néceſſité qu'il y a de ſoûtenir, par un nou-

Janvier 1691.

nouvel Armement, ce que celui de cette Campagne a fait. Faute de quoi, il peut compter, aussi-bien que la Compagnie, que les Anglois & les Hollandois se vangeront & se payeront, aux dépens des François, du tort que vous avez fait aux premiers, & de la prise que vous avez faite sur ceux-ci. Je suis certain, que Mr. de Seignelai vous donnera une Audience favorable : non seulement, par la confiance qu'il a en vous; mais aussi, parce que la matiere le merite, & qu'il aime le Commerce : persuadé, aussi-bien que feu Mr. Colbert son Pere, que l'argent ne vient en France que par cette porte, & qu'il n'y a que ce seul canal qui y fasse entrer les richesses.

Vous pouvez receuillir de notre Conference, qu'il est également de l'interêt de la France, de rétablir sa réputation dans les Indes; & de celui des Hollandois, d'achever de perdre ce qui lui en reste : sur tout, auprès des Souverains d'ici, qui, mal informez de l'état véritable de la supériorité de la France en Europe, n'en jugent ici que sur ce que leur montre l'apparence : &, comme ils voyent que les Hollandois priment sur

nous

nous par leur faste, qui même surpasse celui de ces Princes, presque par tout, par la beauté, la richesse, & les ornemens de leurs Loges ou Comptoirs; par la somptuosité du Palais de leur Général à Batavia, où vont leurs Ambassadeurs; par leur dépense; par le nombre de leurs Valets; par celui de leurs Soldats, tous toûjours bien vêtus; par la magnificence de leurs Forts; par la quantité de leurs Etablissemens; tous bien munitionnez, & deffendus par des Soldats & des Officiers braves & experimentez, réglez dans leurs mœurs, & d'une discipline uniforme; par la quantité de leurs Vaisseaux, & de leurs Magasins, toûjours remplis; en un mot, qu'ils l'emportent sur nous en tout & par tout dans ces climats: ils croyent avec facilité, que les Hollandois sont en effet aussi puissans en Europe à notre égard qu'ils le sont en Asie, & qu'ainsi nous sommes obligez de leur ceder par tout. Janvier 1691.

Je n'ai jamais écrit qu'une foible partie de ce que je vas vous dire, me dit-il en poursuivant; mais, ce que vous dites sur la brusquerie d'un Jésuite à Moëli fait que je vas vous confier quelques secrets dont je n'ai parlé qu'à peu de gens,

Janvier 1691. gens, & écrit fort sobrement à peu d'autres: mais, je me fie sur votre discretion, pour l'usage que vous en pourez faire, sans vous commettre ni vous ni moi; parce que la vengeance des gens dont je vas vous parler est implacable, que leur colere est terrible, & qu'ils ne sçavent ce que c'est que de pardonner, ni aux vivants, ni aux morts. Je ne pus m'empêcher de sourire à ce prélude. Vous riez me dit-il, en s'en apperçevant: quel en est le sujet? Poursuivez, Monsieur, lui répondis-je: votre pinceau me fait reconnoître les Jésuites; & je suis fort trompé, si ce ne sont pas eux, que vous avez voulu peindre, & dont vous voulez parler: vous les caracterisez trop bien, pour les méconnoître. Il est vrai, me repliqua-t-il; mais, puis-je achever sans crainte? Non seulement vous le pouvez, lui repartis-je; mais même je vous en conjure, & vous assure de tout le secret d'un homme de probité & d'honneur, qui n'a jamais trahi la confiance de qui que ce soit; & qui, peut-être, vous rendra secret pour secret. Cela étant, dit-il, je poursuis.

Jésuites.

Je ne sçai, dit-il, par quel charme ils ont surpris & surprennent encore tant

de

de monde, ſous le faux prétexte d'une dévotion & d'un zêle, dont ils ne ſont nullement animez, & qui ne leur ſert que de manteau, & non pas d'objet. Ils ſont ſeuls autant de tort pour le moins au Commerce de la Compagnie des Indes, que toutes les Nations Européennes enſemble. Joignez-y les Miſſionnaires; & vous trouverez, dans ces deux eſpeces d'hommes, la vraye ſource & l'origine de la haine & du mepris des Aſiatiques pour les François. Parlons des deux ſéparement : je les ramenerai enſuite enſemble; &, comme je les ai étudiés avec attention, je ne croi pas m'y être trompé. Janvier 1691.

Commerce des Jéſuites.

Il eſt conſtant, qu'après les Hollandois, je ne connois que les Jéſuites qui faſſent le plus fort Commerce des Indes, & le plus riche : il ſurpaſſe celui des Anglois, des Danois, & des autres Nations; & je ne ſçai s'ils ne l'emporte point auſſi ſur celui des Portugais, qui les y ont les premiers amenez. J'avoue qu'il y en peut avoir quelques-uns parmi eux qui viennent dans l'Orient, uniquement guidez par l'Eſprit & l'Etoile de l'Evangile : c'eſt à ceux-là, que la Societé laiſſe le ſoin des Converſions; mais le nombre en eſt très rare, & ce ne

Jéſuites déguiſés ſous l'habit ſeculier.

Janvier 1691.

ne sont pas ceux qui connoissent le secret de la Societé : ce sont ceux, qui sont véritablement Jésuites séculiers, & qui ne paroissent pas l'être, parce qu'ils n'en portent pas l'habit ; & qui sont pris à Suratte, à Goa, à Agra, & par tout ailleurs où ils sont établis, pour ce que l'apparence montre, c'est-à-dire, pour Marchands de la Nation, dont ils sont : car il est de fait, qu'il y en a de toutes sortes de Nations, même des Armeniens & des Turcs, & de toute autre qui peut être nécessaire à l'interêt de la Societé.

Ces Jésuites déguisés s'intriguent par tout, & sçavent chez quel Marchand & Banian il y a le plus de telle ou telle Marchandise. La secrette correspondance & la Relation qu'ils entretiennent entr'eux, & qui n'est point interrompue, parce que le secret y est étroitement gardé, les instruit mutuellement des Marchandises qu'ils doivent acheter ou vendre, & à quelle Nation, pour y faire un plus gros gain ; en sorte que, ces Jésuites cachés font un profit immense à la Societé, & ne sont responsables qu'à elle, dans la personne des autres véritables Jésuites, qui courent le Monde sous un venerable habit de St.

Ignace :

Ignace, qui ont la confidence, le secret, & l'ordre des Supérieurs d'Europe, Révérens Péres des trois Vœux, qui leur prescrivent ce qu'ils doivent faire, & leur ordre est exécuté sans aucune contrariété, parce que ces Jésuites déguisés, outre leur vœu d'obéïssance aveugle ont encore Serment de garder le secret, & de contribuer en tout & par tout à l'avancement & à l'interêt temporel de la Société.

Janvier 1691.

Ces Jesuites déguisés, & dispersés par toute la Terre, & qui se connoissent tous par des marques, & des signaux circulaires, agissent tous sur le même plan. Ainsi, c'est chez eux, que n'a point lieu le Proverbe qui dit, Autant d'Hommes autant de Sentimens: car, l'esprit des Jésuites est toûjours le même, & ne change point, sur tout pour le Commerce.

Outre le gain qu'ils font dans les Indes, ils en font encore un autre sur les Marchandises qu'ils en font passer en Europe, toûjours sous le faux prétexte de leurs Missions, dans lesquelles ils sont soutenus par les Princes, & les Compagnies de la Communion Romaine; ou desquelles ils payent les fraix dans les Etats

Janvier 1691.

tats Lutheriens & Calvinistes; &, qu'ils envoyent en droiture à d'autres Jésuites déguisés, qui y font un gros profit pour la Société, les ayant de la premiere main. Que cependant ce Commerce tout considérable qu'il étoit, étoit tellement caché, ou paroissoit si peu de chose par l'adresse des Jésuites, que personne ne s'en étoit encore publiquement plaint en Europe; parce que personne ne s'étoit vû en état de le prouver en France, à qui seul ce Commerce faisoit tort. Les autres Nations, qui en tiroient du profit par le fret, se souciant fort peu du dommage qu'il causoit à la Compagnie Françoise.

Qu'il avoit plusieurs fois écrit & prouvé ce qu'il venoit de me dire*. Que les Mémoires qu'il en avoit envoyez, étoient également sincéres & circonstanciés: que c'étoit tout ce qu'il avoit pu faire là dessus; mais, que bien loin, que la Compagnie se fût mise en devoir d'empêcher des abus qui lui étoient si préjudiciables, il avoit reçu d'elle des ordres très precis, & souvent réitérez, d'accorder, & d'avancer à ces Peres tout ce qu'ils lui demanderoient. Ce qu'ils avoient porté à un tel excès, que le seul Pere Tachard,

**C'est encore à la Compagnie a voir si tout ceci est une Imposture. Le fait est grave, mérite l'attention du Lecteur, & d'être approfondi.*

qui est venu de France avec nous, & qui reste à Ponticheri, doit actuellement à la Compagnie plus de cent cinquante mille piastres, qui, à trois livres chacune, monnoye de France, vallent quatre cens cinquante mille livres, sans autre assûrance de payement, que des Comptes arrêtez. Janvier 1691.

Que j'avois bien pu voir par mes yeux à mon embarquement en Europe, & à notre débarquement ici, que les cinquante-huit Ballots, dont le moindre étoit plus gros qu'aucun de ceux de la Compagnie, & qui avoient été distribuez sur toute l'Escadre, n'étoient pas remplis de *Reliquaires*, de *Chapelets*, d'*Agnus Dei*, ni d'autres Armes de Mission Apostolique. Que c'étoit belles & bonnes Marchandises d'Europe, qu'il m'en assûroit, & qu'il en étoit de même a tous les Armemens, à proportion du nombre des Navires. Qu'il en avoit pris droit, pour prouver le Commerce indû que ces Peres faisoient dans les Indes, & l'abus qu'ils faisoient de la condescendance & de la bonté de la Compagnie, qui ne voyoit jamais, ou trés rarement, & bien peu, le retour de la valleur de tant de Marchandises, parce

Janvier 1691.

ce qu'ils se servoient d'autres canaux, pour les faire passer en Europe. Qu'après tant de Mémoires, & de Remontrances inutilement envoyées, il s'étoit trouvé réduit à laisser les choses aller leur courant, ne pouvant les faire remonter à leur source.

Ceux des Jésuites qui courent au Diable de Vauvert (ce sont les propres mots de M. Martin) c'est-à-dire, ceux qui vont avec les Banians, & d'autres à la recherche des Diamans, & des Perles, ne sont pas ceux qui font le moins de tort à la Compagnie Françoise, & sont ceux qui ternissent le plus le nom Chrétien, quoi que pourtant ils ne fassent pas sur le théatre du Monde une figure si éclatante que les autres. Ils s'habillent comme les Banians, parlent leur Idiome aussi-bien qu'eux, vivent & mangent avec eux & comme eux, font leurs mêmes cérémonies : en un mot, ceux, qui ne les connoissent pas, les prennent pour de vrais Banians; & toûjours sous le faux mais specieux pretexte, de convertir ces Banians, ils les suivent partout, & font avec eux un Commerce d'autant plus riche, qu'il est sourd : & preuve, que ce n'est nullement

le

le zêle de la Foi qui les conduit, c'est qu'on n'en a jamais vû aucun converti par leurs soins; & que le Banian, qui vous a donné à dîner, m'a personnellement assûré que la Religion étoit ce dont ils avoient parlé le moins, dans trois courses qu'ils avoient faites ensemble. Les Jésuites, dont j'entens vous parler, sont venus ici de Porte-Nove, & en ont emporté avec eux trente Balots de cinquante-huit que l'Escadre a apportez de France; &, après plusieurs entretiens particuliers avec le Pere Tachard, sont partis avec les Balots, pour aller à Madras, où ils sont encore. Cela seul ne prouve-t-il pas leur Commerce, & en même tems leur criminelle intelligence avec les Ennemis de la France? J'avoue pourtant, que ces deux Jésuites sont Portugais; mais, pourquoi le Pere Tachard leur a-t-il donné ces Ballots? & eux, pourquoi les portent-ils dans une Forteresse Angloise? Tout cela ne creve-t-il pas les yeux? Janvier 1691.

Ce sont ceux-ci, qui vont à la recherche des Diamans, & d'autres Joyaux de grande valeur, & de peu de volume, ou ceux qui ordonnent les achats des Marchandises indiquées & demandées par les Jésuites déguisés, qui disposent

sent des Marchandises qui viennent d'Eu-
Janvier rope, & qui les retirent des mains des
1691. autres, qui leurs servent de Facteurs, & qui sont répandus par toutes les Indes, afin de payer les raretez qu'ils ont achetées, soit en marchandises, soit en argent, aux choix des vendeurs: & ceux, qui comme le Pere Tachard vont & viennent d'Europe, sont comme les Directeurs, & les Receveurs Généraux ambulans de la Banque & du Trafic. Cependant, ils cachent ce Trafic le plus qu'ils peuvent, parce qu'il est directement contraire aux Préceptes de Jesus Christ; sur les Missions qu'il est encore expressément opposé à l'esprit de leur Institut; & qu'outre cela, qui ne seroit rien pour eux, l'Honneur de leur Société en seroit terni, qui est tout ce qu'ils craignent, préférant leur Réputation temporelle au salut de l'Ame.

Ils ont trouvé, pour dérober à tout le monde la connoissance de ce Commerce de Diamans, un secret, sur lequel je croi que le Diable lui même, tout subtil qu'il est, auroit été pris pour dupe, ou auroit pris le change. Si ce secret n'avoit pas été mal à propos découvert par un de leurs Prosélites, très dévôt

Servi-

Serviteur de la Société en général, & très humble Admirateur de chacun de ses Membres en particulier, qui certainement n'y entendoit, ni finesse, ni malice, je ne vous le révélerois peut-être pas, quoi que l'Histoire en soit toute risible. J'étois à Suratte, lors qu'elle arriva. Janvier 1691.

Vous avez à vos piés des souliers du País. Nos Négres de Ponticheri travaillent aussi bien, & aussi délicatement que les Cordonniers de l'Europe, & de Paris même, qui est le centre du bon goût. Les talons en sont de bois, & ce bois est recouvert de cuir noir, ou d'autre couleur, au choix de celui qui se fait chausser. Les talons sont aussi de telle hauteur, grosseur, & largeur qu'on les demande à l'ouvrier. Cette sorte de chaussure est commune par toutes les Indes : ce sont les Portugais, qui en ont apporté la mode de leurs País ; & c'est pour cela, qu'on les nomme souliers à la Portugaise. (Par parentese, moi, qui écris, en ai vû & porté de semblables à Paris & , n'y ayant pas long tems, ils n'y sont pas encore oubliez.) *Secret admirable pour cacher des Diamans, inventé par les Peres Jésuites.*

C'est sur ces talons, a poursuivi M. Martin, que ces bons & inventifs Pe-

Janvier 1691. res ont tablé. Ils ont ôté de ces souliers les talons de bois hauts & larges, qu'ils y avoient fait mettre, & ont substitué à leur place des talons ou petits coffrets de fer, qu'ils avoient fait faire en Europe, sur des modéles qu'ils avoient donné apparemment à quelque Serrurier; & c'étoit dans ces coffres ou talons de fer, bien recouverts du même cuir noir qui avoit été mis sur le bois, qu'ils renfermoient les Diamans, & autres Joyaux riches, qu'ils avoient acheté. Hé bien! ai-je tort de dire que le Diable auroit pris le change? Se seroit-il imaginé, que les Jésuites eussent été Savetiers dans les Indes, & qu'ils se fussent humiliés, jusques à racommoder des souliers? Si c'est ainsi qu'ils l'entendent, lors qu'ils affirment avec tant de confiance aux Chrétiens d'Europe, & à leurs crédules Dévots, qu'ils foulent aux piés les Richesses des Indes, ils ont certainement raison; & on ne peut pas mieux pratiquer leur Morale Pratique. O Sainte Restriction Mentale! ien heureux est le Jésuite Escobar, qui vous a inventée! C'est par votre moyen, que les plus grands Imposteurs ont le droit de se donner pour Saints, & de tromper les Chrétiens, sans faire que ce qui

qui leur vient en tête ; & qui plus est, sans commettre aucun péché. Janvier

Je ne sçai s'ils se servent encore de ce secret : je sçai seulement qu'il fût découvert, lors qu'eux mêmes y songeoient le moins. Un de leurs nouveaux Convertis, qui les regardoit comme des Saints, s'humilia à Suratte, jusqu'à vouloir décrotter leurs souliers. La peine n'étoit pas grande ; on s'y crotte peu : n'importe, c'est toûjours une humiliation pour un superstitieux. Celui-ci craignit que ces bons Péres lui refusassent cette grace. Il prit subtilement dans leur chambre deux paires de souliers, & s'éloigna, crainte d'être pris sur le fait. Il commença son ouvrage, & sentit remuer quelque chose dans le talon du soulier qu'il tenoit. 1691.

Vanos sollicitis incitat umbra metus.

La peur le prit : il crut avoir fait un grand crime, & que le Diable alloit le saisir au collet, pour le punir d'avoir mis ses mains profanes sur les hardes de ces saints Apôtres ; qu'il ne devoit regarder que comme des Reliques. Il se mit à crier à son secours, comme si le Diable

l'avoit en effet saisi. Par hazard, un Portugais passoit : je dis par hazard, parce que l'endroit ou cela se passoit, est peu fréquenté, étant fort éloigné. Il alla au cri, & demanda au More ce qu'il avoit à crier ? Celui-ci lui conta son Avanture, avec autant de gemissemens, que s'il y avoit eu matiére à Inquisition. Le Portugais, moins scrupuleux, ouvrit le tason, & y trouva six gros Diamans brutes : il ouvrit les autres ; &, y ayant trouvé la même chose, il emporta toutes ces Pierreries, & empêcha le More de les jetter comme il vouloit le faire, croyant que ce n'étoit que des cailloux, que le mauvais esprit y avoit mis.

Janvier 1691.

Il est impossible de s'imaginer à quel excès de fureur ces pacifiques Peres se portérent contre ce More, & son humilité mal placée. Ils restérent tout le reste du jour, & le lendemain, à se resoudre à perdre leurs Diamans, pour sauver leur Réputation, ou à perdre leur Réputation, pour sauver leurs Pierreries. Ils se déterminérent pourtant, & l'utile l'emporta sur l'honnête :

Gem-

Janvier 1691.

Gemmas impia gens Numinis instar habet.

Ils allérent trouver le Portugais ; & , lui offrant d'une part un présent & leur appui, & de l'autre le menaçant de toute leur colere, & de leur ressentiment, & même de l'Inquisition de Goa, aussi terrible que celle de Lisbonne, ils retirérent de ses mains les vingt-quatres Diamans brutes, avec promesse du secret. Il le leur a gardé, n'ayant jamais rien dit de l'Aventure ; mais le More, s'étant hautement plaint des mauvais traitemens des Révérens Peres, au sujet de vingt-quatre petits cailloux, qu'il avoit trouvé dans les talons de leurs souliers, qui étoient autrement faits que les autres, étant de fer creux, on s'est douté de ce que c'étoit; & leurs démarches envers le Portugais, jointes à un Ballot d'écarlatte, qui avoit été porté de chez eux chez lui, ont changé en certitude les soubçons qu'on avoit conçus.

Que ces Jésuites vagabonds meurent pendant leurs courses, ce sont toûjours pour la crédule Populace d'Europe, & les Dévots de leur Société, des Saints

Janvier 1691. auxquels les travaux Evangeliques ont couté la vie. Qu'ils soient assommez, ou qu'ils meurent d'un autre genre de mort violente, ce sont des Martirs. Mais, le malheur est pour tout le monde en général, que pour l'honneur de la Societé, il ne meurt dans ces Païs éloignez, que les Saints de la Compagnie; & que ceux qui en reviennent, sont tous, sans exception, gens capables de faire enrager, leur prochain,& ceux qui malheureusement ont à faire à eux, par leur avidité du gain temporel, & à deshonorer leur Société, si on ôsoit leur rendre justice. A l'égard de ceux qui viennent d'Europe ici, pour aller en Mission, à ce qu'ils disent, ils imposent à ceux qui ne les connoissent pas; car, si l'amour de Jesus Christ étoit véritablement gravé dans leur cœur, ils ne feroient pas damner les Chrêtiens pendant le Voyage, en se mêlant de tout, en suscitant des quérelles, pour se donner le mérite de la réconciliation, & en jettant le divorce & la confusion par tout; étant très vrai que la Paix, & un Jésuite, sont aussi peu compatibles ensemble, que le Diable & l'Eau-benite. Je ne veux pour témoin de ceci, que tous les Navigateurs

gateurs, sans exception, qui ont eu le malheur d'avoir un Jésuite dans leur Compagnie. Tous les Officiers de la Compagnie s'en sont plaints à moi, & ceux de votre Escadre ne s'en louent point. Aussi, s'il y avoit eu des Jésuites du tems de Juvenal, je croirois qu'il auroit voulu parler d'eux, dans ces deux Vers de différens endroits de ses Oeuvres: Janvier 1691.

Impiger extremos currit Mercator ad Indos.
Quis metus aut pudor est unquam properantis Avari?

Cela ne fait rien au Corps de la République des indignes Enfans de Saint Ignace. Ce Corps ne prend aucune part aux fautes des particuliers, qui sont peccadilles personnelles, & sujettes à desaveu. La Masse de la Société prise *in globo* se contente de s'approprier le fruit de ces fautes, & de s'enrichir; & il se trouve que ceux qu'elle charge du ménagement, & de la direction de ses intérêts, se livrent à tous les Diables avec plaisir, pour faire son utilité, & vérifient par leur vie, leur conduite, & leur mort, qu'une

Janvier 1691.

Communauté n'est jamais riche à moins que les Péres temporels, ou les Procureurs, n'en soient les Ames damnées.

Impiété des Jésuites.

On m'a dit là dessus à Goa une chose très particuliére. Je suis en état de prouver qu'on me l'a dite, & que ç'a été un très bon Religieux Dominicain, Officier de l'Inquisition, qui me l'a assûrée. C'est que ceux qui vont à la recherche des Pierreries, ceux qui sont déguisés en séculiers, & les autres, qui par leur travail, ou leur industrie, contribuent au profit de la Compagnie de Jésus, ne craignent ni Enfer, ni Diables, pas même le Purgatoire, parce que les Supérieurs les arment d'Indulgence & d'Absolutions bien signés & scéllés, par lésquelles tous leurs péchez généralement de quelque nature qu'ils soient, tant commis, qu'à commêtre, leur sont remis, & qu'au bas de ces Indulgences & Absolutions il y a un ordre de la glorieuse Vierge Mére de Dieu, adressé à Saint Pierre, de les recevoir en Paradis, sans aucune information de vie, ni de mœurs, attendu qu'ils sont morts au service, & pour l'utilité de la Sacro-Sainte Compagnie de Jésus.

Je

Je vous le repete encore, a poursuivi Mr. Martin, je ne vous donne pas celui-ci pour un fait véritablement certain, n'ayant jamais vû de ces sortes de Pancartes qui sentent la superstition Moscovite; mais, je puis vous assûrer, qu'un Dominicain, Officier de l'Inquisition de Goa, me l'a assûré à moi-même; que ce Religieux, parfaitement honnête-homme, n'avoit ni sujet ni raison de me faire croire une fausseté; & que je crois en mon particulier ce qu'il m'a dit, d'autant plûtôt, que la conduite de ces Peres paroît cadrer, & même se fonder, sur ces Indulgences & ces Absolutions. Mais, Monsieur, êtes vous pas saisi d'horreur de l'effroyable Impieté de la Societé; d'oser, si cela est, comme je n'en doute point, mêler dans ses horribles blasphêmes le nom auguste de la Sacrée Vierge? Peut-on accorder cela, & leur entrée dans le Japon, avec la moindre ombre de Christianisme? J'ignore lequel est le plus criminel. Janvier 1691.

Il n'y a rien que ces Péres ne soient prêts à faire & à entreprendre, lorsqu'il s'agit de l'interêt temporel de leur Compagnie. C'est un Capucin, qui remplit ici les fonctions Curiales, très bon Re- *Avidité des Jésuites réprimée par un Capucin.*

Janvier 1691.

ligieux: & très honnête homme; vous le connoissez, & je vous ai vû parler avec lui. Outre la Chapelle, qu'il a dans le Fort, il en a fait bâtir une autre sur un fond qu'un Banian lui a laissé, destiné à cet usage par ce Banian, &, pour la faire construire, il s'est servi de l'argent que ce même Banian lui avoit mis en main avant sa mort, & qu'il avoit aussi destiné à cette construction. Ce Banian avoit été converti par notre Capucin, & c'étoit une espece de reconnoissance qu'il faisoit à Nôtre-Dame de sa conversion. Cette Chapelle lui est en effet dédiée.

Le bon Pere Felix y a apporté tous ses soins; &, pour qu'elle ne soit point profanée par les Idolâtres, il l'a fait entourer d'une muraille: elle est située hors du Fort. Le Capucin y a fait transporter le corps du Banian Fondateur, qu'il avoit empêché qu'on brûlât à la maniere des Idolâtres, & il garde les clefs des deux portes de la muraille & de la Chapelle.

Cette Chapelle est petite, mais elle est fort proprement bâtie, & il y a derriere & à côté une belle & grande piece de terre qui en dépend, faisant partie de

de l'achat du fond sur lequel la Chapelle est construite. Les Jésuites ont crû que cette Chapelle pouvoit leur être utile, & pouvoit par la suite du tems leur procurer quelqu'Etablissement considérable. Ainsi, comme tout leur convient, jusques à un chapeau de paille, dont ils se servent à la Farce, s'ils ne peuvent s'en servir à la Tragédie; que le Bâtiment de la Chapelle étoit fait; que cette Chapelle est ornée & garnie; que la distance de cette Chapelle au mur qui l'enferme leur offroit assez de terrein pour y construire une Maison pour eux, & y faire deux Jardins, ils crurent pouvoir en chasser le Capucin & s'en emparer.

Janvier 1691.

Dans ce dessein, ils le flatterent sur sa dévotion à la Sainte Vierge, qui, disent-ils, est la prémiere Protectrice de leur Sainte Societé auprès de Jesus Christ son Fils; & enfin, lui demanderent les clefs de cette Chapelle pour y celebrer une Neuvaine. Le pauvre Pere Felix, qui n'y entendoit aucune finesse, les leur donna avec plaisir, & leur mit entre les mains, les Vases Sacrez, toute l'Argenterie, & les Ornemens d'Eglise, pour celebrer. La Neuvaine étant expi-

rée, il leur redemanda les clefs, qu'ils
Janvier ne voulurent pas rendre. Il fut plus de
1691. deux mois à ne se servir que des voix priantes; mais, voyant qu'il n'avançoit rien par la douceur, la patience lui échappa. Il prit un jour de Dimanche, que tous les François Officiers du Conseil, & autres Commis & Soldats, étions à sa Messe. Il se tourna devers nous avant que de dire le dernier Evangile, & nous pria de ne point sortir, ayant quelque chose de conséquence à nous dire. Tout le monde resta; &, si-tôt qu'il eut ôté sa chasuble & son étole, il se retourna vers nous, revêtu de son aube: &, après nous avoir fait une récapitulation de sa Chapelle de Nôtre Dame, que nous sçavions aussi bien que lui, il la termina par dire, qu'il avoit été assez simple pour en prêter les clefs aux Peres tel, & tel, qu'il nomma; mais que c'étoit assûrement des Fripons, puis qu'ils réfusoient de les lui rendre.

Vous riez, me dit-il en s'interrompant. Hé parbleu! oüi, je ris, lui dis-je. Eh! de quoi? me demanda-t-il. De ce que, répondis-je, les Peres Jésuites ne sont pas plus heureux ici en Capucins, qu'ils l'ont été en Europe il y a trente-cinq ans.

ainsi Votre bon Pere Felix les traite de Fripons en Asie ; & le bon Pere Valerien les a traités d'Imposteurs en Allemagne ; à ce que disent les Lettres au Provincial. Ne plaisantons point, dit-il, en m'interrompant. Nous lui pardonnâmes le terme, poursuivit-il ; bien persuadez, que c'étoit plûtôt un effet de son zéle, que de sa mauvaise volonté. Il nous pria tous, d'interposer nos offices pour les lui faire rendre par douceur ; si non, d'user de l'Autorité que le Roi & la Compagnie nous avoient donnée. Janvier 1691.

Nous nous concertames en Conseil. La demande avoit été faite devant trop de monde, & étoit trop juste, pour n'y point avoir d'égard. Nous en parlâmes aux quatre Jésuites, qui ne nous payerent que de défaites. On eut beau leur représenter le scandale que causoit une semblable invasion du bien d'autrui, il est constant que toutes nos raisons n'avançoient rien, & n'auroient peut être rien du tout operé, si les Soldats, qui prenoient le parti du Pere Felix, ne leur avoient pas fait mille insultes ; ce qui me faisant craindre une espece de soulevement ; je les envoyai querir tous quatre, & en presence des Officiers, qui

leur

Janvier 1691. leur faisoient une infinité de reproches ; je leur dis affirmativement, que je n'empêcherois point les effets du zéle des Soldats, & que les Officiers ne s'y opposeroient point non plus ; que le Pere Felix vouloit mettre ces Soldats en œuvre, pour répousser la force par la force ; qu'ils le regardoient tous comme leur Pasteur, & que qui que ce soit n'entreprendroit de les arrêter de le suivre, & de lui obeir. J'y ajoûtai, qu'outre que peut-être quelqu'un d'eux y feroit assommé, dont je ne répondois pas, cela faisoit croire, que ce qu'on disoit du Japon, de la Chine, & de Siam, étoit vrai, & qu'ils portoient par tout leur esprit de rapine.

Ils me remirent donc ces clefs. Je les rendis à notre Capucin, qui courut au plus vîte à sa Chapelle, pour voir si on n'en avoit rien emporté. Il trouva tout ce qu'il y avoit laissé, & avec cela les deux côtez de la Chapelle labourez ou béchez, & semez de feves ; signe, que les Jésuites ne vouloient pas déguerpir. Il a fait changer les gardes des serrures ; &, depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis cinq à six mois, il n'a point voulu du tout qu'aucun Jésuite y entrât, pas plus qu'un Idólâtre.

Après

Après vous avoir parlé des Jésuites en particulier, joignons-y les Missionnaires. Il est juste de vous instruire de tout, puisque vous faites un Journal éxact pour Mr. de Seignelai. Ces Missionnaires ne sont certainement point si scandaleux que les Jésuites. La Doctrine de ceux-ci s'accommode avec tout le monde : à peine ont-ils bâtisé un Idôlâtre, qu'ils l'admettent à la participation des Saints Mistéres, en un mot, à la Sainte Table; & c'est par cet endroit, que tous ces Idôlâtres imparfaitement convertis forment en Europe le nombre prodigieux des Ames qu'ils se vantent d'avoir gagnées à Dieu dans les Indes. Si ceci vient à leur connoissance, & qu'ils le trouvent mauvais, je leur donne le conseil de Monsieur Pascal : qu'ils n'écrivent plus que pour leurs Dévots, s'ils veulent être crus, ou bien qu'ils empêchent qu'on leur réponde. A l'égard de ceci, les bons & véritables Catholiques en sont scandalisez; parcequ'ils sont persuadez, que c'est profaner le Saint des Saints, que d'en faire participans des gens, qui certainement n'ont rempli, ni pû remplir les versets 27, 28, & 29 du Chap. XI de la première aux Corinthiens,

Janvier 1691.

Missionnaires & Jésuites.

Janvier 1691. thiens, comme cela va vous être prouvé tout à l'heure : 27 *Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit Calicem Domini indignè, Reus erit corporis & sanguinis Domini.*

28 *Probet autem seipsum homo, & sic de Pane illo edat, & de Calice bibat.*

29 *Qui enim manducat & bibit indignè, judicium sibi manducat & bibit, non dijudicans Corpus Domini.*

Les Missionnaires, bien moins faciles, & plus attachés à l'Evangile, ne font pas à beaucoup près tant de Proſélites, parceque leur Morale eſt véritablement Chrêtienne, & ainſi bien plus reſſerrée ; qu'ils prêchent un Dieu, mort en Croix avec ignominie ; & non un Jeſus Chriſt ſur le Tabor, rayonnant de gloire & de ſplendeur. Il ſemble que dans leurs Sermons & leurs Exhortations, ils bornent toute leur Science à prêcher avec Saint Paul un Jeſus Chriſt, & icelui crucifié. Leurs Proſélites ne ſont pas ſi nombreux ; mais en recompenſe, ils ſont bien plus conſtans dans la Foi : parce qu'ils ſont mieux & plus préciſement inſtruits. Cette difference s'eſt remarquée dans la Révolution de Siam, arrivée en 1688, il y a un peu plus de deux ans. Tous les Offi-

Officiers & Soldats, qui sont venus ici en sortant de ce Royaume, ont tous dit, que Mr. Poquet, Missionnaire, n'avoit été, non plus que les autres persécutez, abandonné d'aucun Siamois converti par leurs soins : que le Clergé avoit redoublé son zéle, à mesure que la persécution avoit augmenté : que le Clergé très nombreux, quoi que caché, avoit secouru par ses aumones & celles des fideles Siamois, non seulement Mr. Poquet, mais aussi tous les nouveaux Chrétiens persécutez : qu'ils avoient tous ensemble, tant Ecclésiastiques que Seculiers, & tous Siamois, puissamment assisté Madame Constance & sa Mere, auxquelles ils avoient donné tous les secours humains qu'il avoient pû, non seulement par raport à la vie presente, mais aussi par raport à l'éternité : qu'ils lui avoient abondamment fourni en especes de quoi appaiser la fureur des Boureaux, qui persécutoient sa Mere, & elle, & lui avoient même fourni de quoi les corrompre, jusques au point de souffrir son évasion de la prison où elle étoit retenue, d'emporter son Fils avec elle, & de se retirer à Bancoc.

Janvier 1691.

Vous sçavez comme elle y fut reçûe, &

Janvier 1691.

& avec quelle lâcheté, elle & son Fils furent rendus à l'Opra Pittachard. Il est certain, que le Clergé de Siam, presque tout Siamois, & les nouveaux Chrêtiens, y ont souffert avec une constance égale à celle des Saints Martyrs de la primitive Eglise, & sans se démentir, toute la fureur que peut inspirer dans des Ames barbares le zêle d'une Idôlâtrie inspirée par le Pere de l'Erreur, soûtenu & animé par la Révolte, la Rébellion, l'Ambition, & l'Avarice : le tout fomenté par les Talapoins, Prêtres de leurs Idôles, dont la Fureur n'a rien épargné ; car, Monsieur, il faut vous figurer à vous mêmes & vous convaincre, que les plus affreuses Cruautez n'ont rien d'horribles pour les gens qui se devoüent aux Autels, de quelque Culte que ce soit, pourvû qu'ils ne soient pas eux-mêmes les victimes de cette cruauté. Ils la condamnent dans les autres, lorsqu'ils y sont exposez, & qu'ils ne peuvent s'en sauver ; mais, ils l'exercent eux-mêmes lorsqu'ils ont la force à la main. Nos Histoires, tant anciennes que modernes, en sont des garens qu'on ne peut pas ni démentir ni récuser*. Je me suis écarté de Siam ; le genie des Talapoins m'a empor-

*Tout ceci regarde l'Histoire des Révolutions de Siam. J'en ai plusieurs Mémoires & Journaux, dont je ferai peut être un Corps assez curieux pour attirer l'attention du Public.

portée, retournons trouver les Missionnaires & les Jésuites. Janvier 1691.

Il est très vrai, que les Jésuites n'ont pris aucune part aux tourmens des autres Chrêtiens leurs Freres. Il est très vrai, qu'au lieu d'être persécutez ni maltraitez à Siam, le Paricide Usurpateur Pitrachard leur a fait des presens très considérables, tant à eux tous en général, qu'à chacun d'eux en particulier. Il est très vrai, que qui que ce soit ne s'est ressenti de ces liberalitez ; que les Officiers & Soldats François, réduits à la derniere misere, n'en ont tiré aucun secours ; quoi que tous en eussent besoin, puisque plus des deux tiers y sont morts, & qu'ils fussent tous à la portée des Jésuites qui pouvoient les secourir. Il est encore très vrai, que tous leurs nouveaux Convertis, sans en excepter un seul, ont abandonné la Religion de Jesus Christ, dès que la Persécution a commencé ; signe évident du peu d'instruction que ces indignes Enfans de Jesus leur avoient donné. Qu'ils en citent un seul qui ait resisté, qu'ils le prouvent, que les François qui ont été à Siam en conviennent ; & je conviendrai que tous les Officiers, Mr. des Farges,

ses

Janvier 1691.

ses Enfans, & les autres, qui leur ont soûtenu le contraire en ma presence & à ma table, sont des Imposteurs, & que j'en suis un moi-même, d'ajoûter foi à des témoignages unanimes qui ont confondu leur orgueil & leur hardiesse sans les faire rougir; quoi qu'on parlât à eux-mêmes, & qu'on leur ait lâché le mot d'Imposteurs & de Visionnaires. Tous les François, qui sont retournez en France sur l'Oriflâme, il y a environ un an, m'ont assûré ce que je viens de vous dire; & qu'il n'y a eu que les Siamois instruits par les Missionnaires, qui conservent & professent le Christianisme en cachette pour les Misteres, & publiquement pour la Foi, sans commerce avec les Idôles, c'est-à-dire, sans mettre le pié dans leurs Temples.

Voilà tout le bien qu'on peut dire des Missionnaires; ce qui n'est pas peu: & je le dis avec plaisir, parce qu'en effet c'est la pure vérité. Je rends justice à leur zêle, que je nommerois zêle vrayement Apostolique, si, comme les Apôtres, ils se contentoient, suivant l'ordre du Sauveur, de secoüer la poudre de leurs piez contre les Villes, qui ne les auroient pas bien reçûs, & de les abandon-

donner à la malediction que le même Janvier
Sauveur prononce contre elles dans le 1691.
dixieme Chapitre de St. Matthieu. Mais, ils s'y attachent trop ; & n'obéissant qu'à leur zêle, que dans plusieurs occasions on pouroit nommer indiscret, ce dont ils ne conviennent point & dont ils ne conviendront jamais, il semble qu'il leur suffit de trouver des obstacles, pour leur inspirer une envie & une obstination nécessaire de les surmonter.

Ces obstacles viennent toûjours, à ce qu'on dit, de la part des Peres Jésuites, qui les leur suscitent directement ou sourdement. Les Missionnaires s'y opposent de tout leur pouvoir, mais bien foible en comparaison du pouvoir des Jésuites : &, n'étant pas à beaucoup près si politiques que leurs Antagonistes, & ne possedant pas comme eux un accès libre auprès des Souverains, ils sont très souvent, ou bien plûtôt ils sont toûjours, obligés de céder & de quiter le Païs en entier, quelque Etablissemens qu'ils y ayent, & quelque saints fondemens qu'ils y ayent jetté du Christianisme & de la Foi ; & cela, parce qu'ils ne veulent point avoir les Jésuites pour Maitres, leur Morale étant trop corrom-

Janvier 1691. rompue, & que les Jésuites de leur part ne veulent point d'égaux.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que d'une cause qui certainement n'a eu que le point d'honneur, & peut-être quelque interêt temporel, pour objet dans son principe, ils en ont fait une cause de Religion, qui interesse tout le Monde Chrêtien. Les Missionnaires n'ont pas osé attaquer les Jésuites dans leur Trafic, ou dans leur Commerce: la Societé est trop puissante & trop riche pour apprehender leurs atteintes de ce côté-là; ils n'en ont pas même parlé ici, & il ne me paroît pas qu'ils s'en soient non plus ouvertement plaints en Europe. Deux Raisons les en ont empêchés: ils disent eux-mêmes la prémiere, & le bon sens dicte l'autre.

C'est, disent-ils, que ce seroit donner un vrai sujet de scandale aux Hérétiques, aussi bien qu'aux Chrétiens, si des Missionaires, qui se devouent à l'Apostolat, montroient & prouvoient à jeu découvert, l'Abus, que les Jésuites, qui paroissent comme eux devoüez à la Propagation de l'Evangile, font de leur sacré Ministere, & en même tems l'indigne sacrifice qu'ils en font à un vil in-

interêt sordide & temporel, que c'est ce qui les empêche de lever & decouvrir le manteau de la charité, dont ils ont toûjours couvert & caché la honte & la turpitude de la Société. Janvier 1691.

Je veux pieusement croire qu'ils agissent dans cette vûe, qui est certainement toute loüable & toute Chrêtienne; mais, leur silence ne seroit-il par fondé sur une autre cause, qui est la seconde Raison, que j'ai dit que le bon sens dictoit? Le Commerce des Jésuites est certain: on en connoît une bonne partie; les Missionaires sont les seuls, qui connoissent, & puissent faire connoître le reste. Ne craignent-ils point, que s'ils instruisoient le public de cette découverte, & de l'usage qu'ils font si utilement dans les Indes du Contract Mohatra, & sur tout à Siam; les Jésuites, pour se vanger, ne decouvrissent le leur, & ne leur rendissent la pareille? Pour moi, je croi que c'est l'unique cause de leur silence sur ce Chapitre, tant cette vindicative Société a trouvé le secret de se faire craindre?

Le Commerce des Missionaires est très caché, supposé qu'ils en fassent: c'est ce que je n'assûrerai point, n'en étant, ni
 ins-

Janvier 1691. instruit, ni informé; mais, je ne puis me persuader qu'ils n'en fassent point. Les Fiacres ou Carosses de louage à Paris, sur lesquels on m'a dit qu'ils ont un droit fixé, ne sont point assez nombreux, pour leur faire un revenu assez considérable, & si fort qu'il puisse seul nourrir & entretenir tant de bouches, & subvenir aux dépenses qu'ils sont indispensablement obligez de faire pour l'intérêt spirituel de tant de Missions, pour achetter des Protections auprès des Souverains d'Asie, & pour soutenir les Accusations qu'ils intentent journellement contre les Jésuites, devant les Tribunaux de Rome, principalement à celui nommé la *Congrégation de Propaganda Fide*: Tribunaux, où l'on ne fait rien pour rien, & où, à ce que disent presque tous ceux qui y ont eu à faire, la Brigue, où l'Argent, donnent gain de cause; & où, à la honte du Nom Chrêtien, la forme emporte le fond. Je n'ai jamais été à Rome: outre cela, mon dessein n'étant pas d'en contrôller les Usages qui me sont inconnus, j'en reviens aux Missionnaires, qui peut être appréhendent, que s'ils parloient du Commerce des Jésuites, ceux-ci ne parlassent du leur, &

que

que grossissant les objets, suivant leur coutume, ils ne leur rendissent feves pour pois? Janvier 1691.

Mais, Monsieur, n'admirez-vous pas le pieux usage de ce vil impôt sur les Carosses de louage? On est si convaincu de l'usage ordinaire de ces Voitures, que de de mon tems on les nommoit des Bordels ambulans. Cependant, en voilà le produit sanctifié. Sont-ce là des Offrandes à faire à un Dieu tout pur? Elles pourroient convenir aux Idôles d'ici: mais, je ne conviendrai jamais, que cela puisse convenir, ni à la pureté de Jesus Christ, ni à la sainteté de ses Apôtres; parce que ce Divin Sauveur leur a ordonné, & qu'eux-mêmes ont ordonné aux Chrêtiens, dans le premier Concile*, de s'abstenir de ce qui avoit été immolé aux Idôles; que la meilleure part de cet Argent provenant des Carosses de louage, a été sacrifié, non seulement à des Idôles, mais au Démon de l'Impureté lui-même; que c'est un fruit du crime & du péché, & dont par conséquent l'usage ne peut attirer après soi la bénédiction de Dieu, parce qu'il ne lui peut pas plaire, ni être transfor-

* *Actes des Apotr. Chap. XV. Vers. 29.*

mé en Encens digne d'être brûlé devant
Janvier sa face.

1691. Les Missionnaires, hors d'état de surmonter les Jésuites en Richesses en Asie, se sont retranchés à attaquer, ou plûtôt se sont réduits à poursuivre l'Accusation formée contre eux dès il y a long-tems d'être Idôlatres dans la Chine; &, par leurs Ecrits, ont chrétiennement & pieusement, mais à mon sens peu charitablement, prouvé à tout le Monde Chrêtien, & aux Jésuites eux-mêmes, s'ils étoient gens capables de se rendre à la vérité, qu'ils sont vrayement Idôlatres. De très bonnes & de très sçavantes plumes s'en sont mêlées. A ces Idôlatries bien prouvées, a été jointe la Morale relachée, mais très accommodante, de la Société, tant en Europe qu'ici. Bauni, Escobar, Sanchez, Jouvenci, & les autres Casuïstes de la Compagnie de Jesus, tous gens brûlables en bonne Justice, ont été remis sur les rangs. Leurs Saints favoris, qui sont, dit-on, Saint Jaques Clément, S. Jean Châtel, S. Ravaillac, & d'autres Scélérats de même farine, y ont reparu sur le Théatre du Monde. En un mot,

rien n'eſt échappé à ces Eſprits zêlez, ſelon moi un peu inquiets. Janvier 1691.

Les Jéſuites ont toûjours ſuivi leur même plan à l'égard de leurs Saints; c'eſt-à-dire, qu'ils ont déclaré, & déclareront toûjours, en France, que ces Saints étoient d'execrables Scélérats, aux Actions deſquels la Sainte Compagnie de Jeſus ne prend aucune part, pas plus qu'au Pendart Jean d'Alba. Ils mentent pourtant, puis que ces Saints ſont compris dans le Martirologe imprimé à Rome, & par leurs ſoins, & pour eux. Ils placent là ces trois Saints maudits dans le Paradis. J'ignore, n'en ayant point vû, ſi leurs Breviaires imprimez à Rome ne leur donnent pas une Fête, ou un Office double à neuf Leçons, & s'ils ne leur accordent pas une place de diſtinction dans la Gloire Eternelle. En France, ils mettent ces Saints de Rome avec Judas Iſcariotes, c'eſt-à-dire, qu'ils les abandonnent publiquement à tous les Diables. Ainſi, ils chantent la *Palinodie*, & par là ſe déclarent indignes de monter ſur la Sainte Montagne, où n'eſt reçû que celui qui ne préte ſa langue ni à tromperie, ni à menſonge *. Quoi qu'il en ſoit, ils ont chanté, & chantent enco-

* *Pſalm. 14. qui non egit dolum in linguâ ſuâ.*

 re,

Janvier 1691. re, & chanteront toûjours, la *Palinodie*. Ces Peres ont cela de bon : ils sont de tout Païs ; Italiens, à Rome ; François, en France ; Chrétiens, avec les Chrétiens ; Matematiciens, Marchands, & Soldats, par tout ; & Idolâtres, avec les Idolâtres.

A l'égard de leurs Casuistes, & des Idôlatries des Chinois, & des leurs, dans la Chine, ne pouvant démentir des Faits si graves, & si bien prouvez, ils se sont mis sur le pié de vouloir les justifiër. Cependant, malgré leurs Equivoques, leur Restriction Mentale, & leur Direction d'Intention, ils ont été provisionellement condamnez à Rome, où l'on dit que les Missionnaires poursuivent encore actuellement une Condamnation décisive de tous les Points qu'ils ont denoncés dans leurs Accusations.

Je suppose qu'ils l'obtiendront : du moins, qui que ce soit ne voit ce qui pourroit les empêcher de l'obtenir ; mais, à quoi servira-t-elle dans les Indes, à la Chine, & ailleurs ? A rien. Les Jésuites ne sont pas gens assez dociles pour céder ; &, quoi qu'ils disent & soutiennent à Rome, que le Pape est infaillible, ils ne feront ici aucun état de sa Décision,

Décision, & diront à leur ordinaire que le Pape a *été* mal informé, ou que c'est un vieux fou, qui ne fait que radoter. J'ai une infinité de Livres, pour & contre cette Accusation. Ces Livres sont assez publics, puis que je les ai. Je conviens, que presque tous ceux qui soutiennent l'Accusation intentée contre les Jésuites, sont imprimez en Hollande: mais, certainement, ils ont été composez par des François, qui sont assez bien & pertinemment instruits de ce qui se passe dans les Indes, où il est très vrai que les Jésuites traitent le Pape de fou, d'insensé, de radoteur, d'hébété, & d'autres termes infames, pour peu qu'il leur soit contraire; au lieu qu'ils en font un Saint, & un très digne Successeur de S. Pierre, lors qu'il décide conformement à leurs intentions. Ce que je vous dis est une chose si publiquement connue, que tous les Chrétiens Ortodoxes, qui sont aux Indes, sont scandalisez & étonnez de l'effronterie de ces Peres, & de ce que l'Inquisition de Goa ne vange pas Sa Sainteté, & les Archevêques & Evêques, que ces Jésuites n'épargnent pas plus, & dont ils méprisent également la Sagesse, les Remontrances,

Janvier 1691.

Janvier 1691.

le Caractére, & l'Autorité.

De quoi servira donc dans la Chine, & ailleurs, où les Jésuites président, cette Condamnation prononcée à Rome? Je l'ai déjà dit. Elle ne servira de rien du tout, qu'à animer d'autant plus & de nouveau le ressentiment de la Société, contre les Missionnaires, & les Jansénistes, qu'ils mettent dans la même Classe, & qu'ils haïssent à la Jésuite, je ne peux pas dire plus; parce que les Jansénistes, ou ceux qu'ils regardent comme tels, ont ôsé attaquer les premiers les Relâchemens de leurs Casuistes & le poison de leur Morale, & que les Missionnaires prouvent à jeu decouvert, que la Conduite de la Société est conforme dans les Indes aux Erreurs de leurs Casuïstes, & a la Corruption de leur Morale impie. Je vous avoue, que quoi que j'aye lu & relu vingt fois les Lettres au Provincial, les Remontrances des Curez de Paris & de Normandie, Vendrok qui en est le Commentaire, la Morale des Jésuites & leur Morale Pratique, je ne puis m'empêcher de les relire, & que j'y trouve toûjours quelque chose de nouveau & d'attachant, & rempli d'un certain sel qui charme & enleve, & qui agite & remue en

même

même tems la mémoire, l'esprit, & la conscience. Janvier 1691.

C'est ce peu de concorde qui regne entre les Missionnaires & les Jésuites, & les Disputes éternelles qu'on voit entre eux, qui acheve de perdre dans les Indes la Réputation du Nom François, & qui même l'y rend odieux. Les Hollandois, ardens à nuire de toute maniere à notre Nation, & à notre Commerce, nous rendent suspects à tous les Souverains d'ici, comme gens qui ne peuvent vivre en repos avec qui que ce soit, & qui aiment mieux se faire la guerre les uns aux autres que de rester en paix. Ils nous représentent, comme gens partagez en une infinité de Religions, que nous n'entendons pas nous-mêmes, & que nous voulons forcer les autres d'entendre. Là dessus, l'Histoire de la Révocation de l'Edit de Nantes est citée avec tout le fiel que Jurieu a pu mêler dans les Libelles Manuscrits, qui ont couru sur ce sujet, & dans ceux qui ont été imprimez en Anglois, en Allemand, & en Flamand, translatez du François, & que les Hollandois ont grand soin de porter par toute la Terre, & sur tout aux Indes. Ils les dis-

Janvier 1691. tribuent à propos ; & cela donne très mauvaise impression de la douceur de notre Nation.

Cette mauvaise impression est augmentée, par l'acharnement que les Missionnaires & les Jésuites ont les uns contre les autres, & qu'ils portent & font éclatter jusques aux extrémitez de la Terre. Cela allienne encore l'esprit des Indiens en général de notre Religion, parce que naturellement l'homme aime à être preché d'exemple, & qu'ils ne remarquent point dans la conduite, ni des uns, ni des autres, cette charité fraternelle, & cette mutuelle dilection, qu'ils leur prêchent. Sur ce fondement, les Souverains, & les gens élevez, regardent la Religion comme une mommerie, & s'en rient ; & le Peuple la méprise.

Pour donner encore plus d'horreur de notre Nation, les Hollandois la font regarder comme la plus turbulente qui soit sous le Soleil, uniquement propre à fomenter, à persuader, & à entretenir les Révoltes des Sujets contre leurs Souverains, dans tous les lieux où elle est établie. Ils la font passer pour une Nation sanguinaire, & tellement attachée à ses

ses intérêts, & si portée à la violence, qu'elle est toûjours prête à sacrifier à une légére apparence de gain, l'honneur, la vertu, le sang, la bonne foi, en un mot tous les devoirs les plus sacrez, & que les Peuples les plus féroces & les plus barbares respectent. Là dessus, ce que la Compagnie doit à Suratte, & ailleurs, est cité; & les Hollandois ne manquent pas de lui donner l'air de Banqueroute, & de Brigandage. Les Révoltes dans le Japon ne sont pas oubliées, & servent de témoins irreprochables d'avidité, & de violence; parce qu'elles sont connues dans tout l'Orient, jusques à la moindre circonstance. Les Hollandois se donnent bien de garde de dire, que les Jésuites seuls ont eu part à ces Révoltes: ils se servent du Nom copulatif de François, sans faire même mention des Jésuites Portugais qui étoient dans le Japon; afin de rendre notre Nation généralement odieuse, par tout où elle pourroit s'établir dans les Indes, & faire tort à leur Commerce, qu'ils portent par tout.

Janvier 1691.

Après tout, a continué M. Martin, voilà l'obligation que la France, & son Commerce, ont aux Jésuites; mais, n'en

Janvier 1691.

déplaise aux Missionaires, il me paroîtroit avoir tort de les pousser avec tant de violence, & de les donner à tout le genre humain pour des Idôlatres. Je ne suis point Théologien, ce n'est point mon fait, je me contente d'être Chrétien, le reste est au dessus de moi pour ce qui regarde la Religion. Je suis même certain, suivant les Livres que j'ai, qu'aucun Théologien Thomiste ne m'octroyera la condescendance que je voudrois que les Missionnaires eussent pour les Jésuites, & réciproquement les Jésuites pour les Missionnaires : c'est-à-dire, que pour vivre ensemble en paix, & ne plus scandalizer, ni les Chrétiens, ni les Idôlatres, ils se pardonnassent mutuellement les uns aux autres leur maniére d'instruire les Peuples ; sans être à l'affût pour se contrôller, avec une assiduïté qui ne se ressent point de la charité que l'Evangile ordonne.

Je croi, que la maniere des Jésuites s'accommode trop au goût des Souverains & des Peuples : j'avouerai même, qu'elle me paroît trop mondaine, & trop flatter les sens & la cupidité. Sur ce pié, je conviendrai que la maniere des Missionaires est la plus pure, la plus sain-

sainte, & la plus conforme à l'esprit de l'Eglise, & à la sévérité des anciens Canons : mais, la nature est à présent tellement corrompue, que ce seroit vouloir absolument perdre son tems & sa peine, d'entreprendre de ranimer les Hommes à la discipline & à la pureté de l'Eglise primitive ; à plus forte raison, des Idôlatres imbus de maximes toutes contraires.

Janvier 1691.

Que les Jésuites fassent de fausses Conversions, que cela fait-il aux Missionnaires? Qu'ils s'en lavent les mains, & qu'ils les laissent. Qui que ce soit, je croi, ne les a établis leurs Contrôlleurs, ni leurs Pedagogues. Ils ont donné leurs Délations des Abus des Jésuites. Qu'ils s'en tiennent là : que les Jésuites agissent à leur guise, & eux à la leur. Ils répondront à Dieu de leurs Actions, mais non de celles des Jésuites, desquels ils peuvent ignorer les motifs. Ils devroient se souvenir, pour justifier leur silence là dessus, que la Sainte Ecriture dit, que Dieu seul connoît le secret des cœurs ; & se souvenir aussi de ce que dit l'Imitation de Iesus-Christ, que l'Homme ne considere que les actions, mais que Dieu pêse les intentions*. S'ils en agissoient

* *Homo considerat Actus, Deus vero pensat Intentiones.*

Janvier 1691. soient ainsi, ils vivroient en repos, & toute la Terre ne seroit pas abbreuvée de leurs Dissentions sur des sujets qui certainement sont capables de jetter le trouble dans les consciences délicates & timorées; d'autant plus qu'une plainte en attire une autre, & que toutes ensemble, tant en Accusations qu'en Justifications, dégénérent dans une aigreur & une animosité très souvent personnelles, & toûjours contraires à l'esprit de douceur, d'union, & de paix, que Jesus Christ a tant recommandé. L'Evangile n'est qu'un; cependant chacun pretend l'avoir de son côté: ce qui peut enfin entrainer après soi des consequences funestes, & dont l'Etat pouroit se ressentir.

L'Alcoran n'est qu'un informe Composé d'Absurditez ridicules & impertinentes: cependant, quoi qu'une partie de ses Sectateurs en connoissent la vanité, ils se tiennent dans le silence, & ne causent aucun trouble par leurs Controverses. Les Constantinopolitains, & les autres Grecs, dont l'esprit toûjours porté aux Disputes & aux Ergoteries de l'Ecole a engendré toutes ces Erreurs & ces Hérésies, qui ont déchiré la Robe de Jesus Christ, & ont presque causé la per-

te

te de l'Eglise naissante, sont obligés de se soumettre aux Reveries de l'Alcoran. Janvier
Pourquoi cela? C'est que Mahomet, qui 1691.
voyoit bien que les Disputes qui approfondiroient son Sistême le ruineroient de fond en comble, & confondroient son indigne Doctrine, a trouvé d'abord le secret de fixer les esprits inquiets, en deffendant de disputer des Points de son Alcoran, autrement qu'à coups de sabre.

Il sçavoit bien que les faiseurs de Livres ne s'accommoderoient pas de cette maniere de disputer; &, en effet, lorsqu'ils ont été subjuguez, ils ont tous mieux aimé croire, ou faire semblant de croire, des Impostures, que de s'exposer à une Dispute que la Force terminoit, & non pas la Raison. La Religion n'en vaut rien; mais, la maniere de la soûtenir est admirable: &, quand Mahomet n'auroit fait que ce seul coup de tête, je le prendrois pour un très habile & très fin Politique; & cela, parce qu'il a mis les Peuples en repos du côté de la Conscience & de la Religion, ce qui est le plus puissant lien de la Societé Civile. En effet, toutes les Heresies qui ont déchiré l'Occident, & ont tant fait

verser

Janvier 1691. verser de sang, seroient-elles arrivées, ou auroient elles ôsé paroître, sans les Disputes à la plume, & de la langue. La Maxime de Mahomet les auroit d'abord éteintes dans le sang des Hérésiarques; & c'eût été sagement fait.

Le Passage de l'Imitation, que je viens de citer, me donne une Pensée qu'il faut que je vous dise. Il n'est pas à croire qu'il y ait personne au Monde qui volontairement & de gayeté de cœur veuille se damner. Mahomet n'avoit aucune Légation: il s'en est attribué une; & par la force & la violence d'un côté, & par des promesses d'un Paradis conforme au génie des Peuples, de l'autre il a établi ses Impostures. Malheur à lui, & à ses Sectateurs. Il n'en est pas de même de nous. Le Sauveur avoit reçû sa Mission de Dieu son Pere: il l'a transmise à ses Disciples; &, de la main à la main, elle a été par eux transmise jusques à nous dans la personne du Pape, des Evêques, & des Curez, qui sont à present nos Apôtres, nos Pasteurs, & nos Docteurs, dans lesquels nous devons reconnoître Jesus Christ, notre premier Législateur. C'est à nous à croire ce qu'ils nous enseignent, & à ré-

régler nos Mœurs, en conformité de la Doctrine qu'ils nous prêchent: &, pourvû que nos Actions soient innocentes, & notre Foi vive, Dieu sans doute, du moins je le croi ainsi, jugera de notre Croyance sur notre Intention de nous sauver; & ce sera sur ce Plan qu'il examinera nos Actions. Ainsi, les Pasteurs ont le droit d'instruire les Peuples, & les Peuples ont le merite de la Foi. Il n'en faut pas d'avantage pour notre Salut: par consequent, les Disputes de l'Ecole sur Jansénius, & sur les Idolâtries Chinoises, nous doivent être indifferentes. Janvier 1691.

Pourquoi donc les Missionnaires d'un côté, & les Jésuites de l'autre, viennent-ils par leurs Disputes éternelles nous inspirer des scrupules qui nous inquiettent, & qui ne nous servent de rien; puisque nous n'avons aucun droit d'y prendre part; & que même il est de l'interêt de notre Conscience, que nous n'y en prenions point? Qu'ils disputent tant qu'ils voudront; mais qu'il n'y ait qu'eux, & ceux qui peuvent les mettre d'accord, soit par voye d'Accommodement, soit par Autorité, qui connoissent qu'ils disputent, & qui sachent le sujet de cette Dispute. Mais, que les

Janvier 1691.
les Missionnaires & les Jésuites s'épargnent la peine d'écrire tant de Livres, qui nous instruisent seulement qu'ils disputent, puisque nous ne pouvons pas mettre ordre à leurs Disputes: la matière de ces Disputes étant au-dessus de notre portée, & n'étant point de notre competance, n'y voulant rien comprendre, & n'y comprenant rien; si ce n'est que nous sommes vrayement scandalisez de les voir se déchirer les uns les autres, sans aucun respect du Public ni d'eux-mêmes; & le tout, à ce qu'ils disent, pour l'amour de Dieu.

Si les Missionnaires veulent rendre les Jésuites suspects & odieux en Europe, comme gens convaincus d'une mauvaise Doctrine, & d'une Morale parfaitement relâchée, & même fort corrompue, ils le peuvent: les Jésuites leur en ont ouvert un champ très vaste & très fertile; mais, pour les perdre dans l'esprit des Princes de l'Orient, c'est à quoi très certainement ils perdront absolument leur tems & leurs peines, par trois Raisons, qui m'ont toûjours paru, & me paroissent encore, convaincantes.

La prémiere, c'est que les Souverains des Indes ne prennent aucune part à la

Re-

Religion Chrêtienne, & qu'ils la laissent librement faire son chemin, pourvû qu'elle ne se porte pas aux excès qu'elle s'est permis dans le Japon, ou, pour parler plus juste, que les Jésuites ont exercé sous son nom. Ainsi, ne considerant le Christianisme que comme une pure Fable, ils ne prennent dans les Disputes d'entre les Missionnaires & les Jésuites que ce qui peut contribuer à leur divertissement; &, ne faisant aucune attention à ces Disputes, ni à leur sujet, ce ne sera jamais cela qui les obligera d'éloigner les Jésuites. Janvier 1691.

La seconde Raison, c'est qu'eux & les Grands de leurs Cours, Mandarins, Opras, & autres, qui approchent ces Princes, reçoivent très souvent de la main des Jésuites des presens d'ouvrages très curieux, que ces Peres font venir ou apportent d'Europe; ce que la pauvreté des Missionnaires ne leur permet pas de faire.

La troisieme enfin, c'est que les Jésuites ne se presentent pas dans les Cours des Princes de l'Orient, comme Missionnaires, ni Prédicateurs, mais simplement comme gens entendus & versez dans les Mathématiques & dans

les

Janvier les autres Sciences qui en dépendent;
1691. c'est-à-dire, dans toutes les Sciences profanes dont on peut faire usage; & dont les Princes d'ici sont très curieux: & c'est par le moyen de ces Sciences, qu'ils se sont introduits auprès des Empereurs de la Chine & du Japon, & auprès du feu Roi de Siam. Il faut leur rendre la justice de dire qu'ils y excellent: aussi, sont-ils très considérez; & on en a vû qui se sont élevez jusqu'au Mandarinat du premier ordre, ce qui est la prémiere Dignité de cet Empire. Ainsi, ce seroit inutilement que les Missionnaires prétendroient les en faire chasser sur des Disputes très indifferentes à ces Princes; & ce seroit tout aussi inutilement, qu'ils espereroient que les Jésuites s'en retirassent, quand même cinquante mille Conciles œcomniques le leur ordonneroient. Ils s'y tiendront malgré Ciel & Terre: en effet, ils auroient tort d'en sortir, puisqu'ils s'y trouvent bien.

Ils ne s'abbaissent point à la conversation, ni par consequent à la Conversion du Peuple; c'est un objet trop bas & trop vil pour mériter leurs soins. Ils ne couchent en joue, que les gros Seigneurs & les riches Veuves. Celles-ci, à ce qu'on

qu'on dit, leur fournissent un peu plus que le necessaire pour leur vie, leur logement, & leur entretien. Il n'importe, le superflu trouve sa place; car, ces Peres Economes sont si bien, qu'il n'y à rien de perdu. Janvier 1691.

La Dame Hiu, dont leurs Rélations font une Sainte, leur a laissé des Biens immenses dans la Chine; ainsi, des Trésors dignes d'un Prince Souverain en Europe. Ils l'y feroient bien canoniser, si ce qu'ils en disent est vrai: tout le monde n'en convient pas; mais, il n'importe, cet obstacle seroit bien-tôt surmonté, s'ils y vouloient employer seulement la sixiéme partie de ce qu'ils en ont eu. Ces bons Peres ne sont pas Cartesiens en tout: cependant, ils abhorrent le vuide dans leurs coffres; & la dépense de la Canonisation y en mettroit un, qui ne leur plairoit pas. Ils font ici des Saints à tas & à pile pour l'Europe, pourvû qu'il ne leur en coute que l'écriture, & beaucoup d'amplification; mais, quand il y va de débourser de l'Argent, ils laissent les Saints pour ce qu'ils sont. Quoi qu'il en soit, bien des gens Chrétiens Européens n'ont pas tout-à-fait approuvé cette Donnation de Madame Hiu, ni

Janvier 1691. ni l'ascendant que ces Peres avoient pris sur son esprit, & dans sa maison; mais, les Jésuites se sont moqué de ce qu'eux, & les Parens de la deffunte, qui esperoient être ses héretiers, en ont pu dire. Ils avoient si bien étudié les Loix de l'Empire, & le Testament étoit si bien dressé, & si bien revêtu de toutes les formalitez, qu'ils ont tout eu. Ils lui ont donné la Vie éternelle, & elle leur a donné ses Biens temporels. Le change est légitime: *Sancta Sanctis, Profana Profanis.*

Mista fuit flamma, flamma profana piæ.

C'est dans cette maison, qu'ils ont parfaitement éxécuté l'ordre que le Sauveur donne à ses Apôtres, en les envoyant en Mission, raporté par S. Luc vers. 7. du 10. Chapitre. *In eadem autem domo manete, edentes & bibentes quæ apud illos sunt, dignus est enim operarius mercede suâ. Nolite transire de domo, in domum.* Ils s'y sont fort bien trouvé; ils n'en ont point déguerpi.

A l'égard du Peuple & des Pauvres, qui ne leur paroissent pas dignes de leurs soins, ils en laissent la Conversion à ceux

qui

qui veulent s'en donner la peine, tels que Janvier
sont les Moineaux (c'est l'honnête sou- 1691.
briquet, que ces humbles Peres ont donné aux Dominicains, aux Cordeliers, aux Capucins, & aux autres Réligieux reguliers de quelque Ordre que ce soit,) qui passent aux Indes, pour y vaquer à la Conversion des Idôlatres, qui tous y meinent une vie veritablement Apostolique, & toute autre que celle des Jésuites; qui comptent, que quand une fois ils auront attiré les grosses têtes, & les Chefs du Troupeau, le reste viendra de lui-même se rendre au Bercail du bon Pasteur, sans qu'on se donne la peine d'aller lui chercher ses Brebis égarées.

Que les Missionnaires fassent de même, qu'ils portent des présens plus rares & plus riches que ceux des Jésuites, qu'ils les distribuent à propos, ils s'attireront des Protecteurs: qu'ils soient comme eux de tous états, de tous metiers, & de toutes professions. Saint Pierre n'étoit-il pas Marinier ou Pêcheur, Saint Paul étoit-il pas Tisserand, St. Yves étoit-il pas Avocat, Saint Mathieu étoit-il pas Maltotier, Saint Eloy Marechal, Saints Come & Damien Mede-

Janvier 1691.

decins, & Saint Crepin & Saint Crepinien Savetiers ou Cordonniers? Ont-ils peur de s'égarer sur leurs traces? Qu'ils contribuent, comme les Jésuites, au divertissement du Prince & des Grands; qu'ils se rendent necessaires, comme eux, aux Plaisirs & au Cabinet; qu'ils étudient bien comme les Jésuites les Almanachs, pour prevoir dans les Indes en Profetes une Eclipse, dont les Almanachs de deux liards leur indiqueront le moment, l'évolution, & la fin; qu'ils apprennent comme les Jésuites la Science des Artifices, qui plongent cinq ou six fois dans l'eau sans s'éteindre; qu'ils sachent l'usage du canfre, & de quelle maniere on représente toutes sortes d'Animaux dans l'Artifice en feu: cette Science est de très grand mérite dans la Chine: elle éleve aux Dignitez, les Jésuites l'y ont cultivée, & y excellent. Que les Missionaires les surpassent dans cette Science, elle est si digne de Prédicateurs du Nom de Iésus Christ, & si sérieuse, qu'elle paroît mériter leurs soins, aussi-bien que ceux des Jésuites.

Que comme les Jésuites, ils ne parlent de la Religion, que par maniere de conversation, jusques à ce que la matie-

re

re soit bien préparée. Qu'ils parlent avec respect, de Confucius ; qu'ils le traitent même de Saint, dont la Morale est conforme à celle de Jesus Christ. Ceci est un peu impie, & digne du fagot en Europe ; n'importe, il passera. Qu'ils lui offrent des Sacrifices, avec un petit Crucifix sur eux bien caché ; qu'ils souffrent du moins, que leurs Prosélites le fassent, & par Direction d'Intention, qu'ils offrent au Crucifix les Prieres & les Cérémonies faites en l'honneur de ce Saint Confucius. Qu'il en soit de même pour les Sacrifices que font les Chinois aux Esprits ou aux Génies des Fleuves, des Montagnes, & des Rivieres : que comme les Jésuites, ils ne paroissent pas s'embarrasser du Créateur, en invoquant les viles Créatures ; &, par Restriction Mentale, qu'ils adressent toujours en cachette leurs Adorations au Créateur. Je sçai bien que tout cela est contraire au Precepte & même au Commandement de Jésus Christ, qui dit, qu'il reniera devant son Pere ceux qui l'auront nié pendant leur vie : je sçai bien que dans le IV Chap. des Actes des Apotres, les Apotres demandérent à Dieu la grace de pouvoir annoncer sa Parole avec confiance, Janvier 1691.

 que

Janvier 1691. que la Maiſon trembla, &- que cette Grace leur fut accordée par le Saint Eſprit. Mais, que tout cela fait-il aux Miſſionnaires? Qu'ils faſſent comme les Jéſuites: je les leur offre pour garans, que tout cela paſſera par tout, malgré l'Evangile, la Sorbonne, & la *Congrégation de Propaganda*; & que même on ne voudra pas prendre garde à ces Minuties, qui pourtant revoltent tellement d'abord une Ame Chrétienne, qu'elle trouve ces Impietez horribles & dignes du feu.

Que les Miſſionnaires ne ſe brouillent point avec les Morts, Nation autant terrible que reſpectable dans la Chine: qu'ils leur faſſent des Reverences, & des Encenſemens, au *pro rata* de leur Antiquité; & ſur tout, qu'ils ne ſe faufillent point avec ce que les Jéſuites appellent vile Crapule, & Canaille ignorante. En un mot, qu'ils imitent les Jéſuites, & même les ſurpaſſent, ſi faire ſe peut, par des Caſuïſtes & une Morale plus relâchée que la leur: & j'aſſûre qu'ils réuſſiront, qu'ils feront, comme eux, quantité de petits Saints; &, qui plus eſt, j'aſſûre qu'ils deviendront bons Amis, les Jéſuites étant prêts de s'accommoder avec eux, pourvû qu'ils veuillent ſuivre leur Exemple,

&

& leur Doctrine. Mais, tant qu'ils se mettront sur le pié de suivre l'Evangile à la lettre, d'imiter exactement Saint Paul & les autres, qu'ils ne se dispenseront point de la sévérité de leur Morale, & qu'ils n'auront pas de Casuïstes faciles pour leurs Guides, ou qu'ils ne voudront pas se servir des vingt-quatre Vieillards de la Société, ou du moins de Caramuel leur bon Ami, j'entens des Peres Jésuites, j'assûre, qu'ils resteront toujours tels qu'ils sont dans les Indes. Janvier 1691.

Je parle, comme vous voyez, Monsieur, en Homme instruit, & porté pour le Commerce, & en très ignorant Théologien. Aussi, la Théologie n'est elle pas mon fait: je n'en sçai que ce que j'en ai lu dans des Livres, qui accusent les Jésuites de n'en scavoir pas beaucoup. Ils scavent à mon sens la Science du Monde, & du Commerce. Ils connoissent parfaitement l'un & l'autre, & mettent leur Science à profit. Ils ont passé dans l'Alembic, la Science du Monde, & celle du Commerce, & en ont tiré la Quinte-Essence. En voici la Preuve.

Ils ont gardé fort long tems en France les Mandarins, qui sont revenus par

Janvier 1691. votre Escadre. Puis qu'ils ne pouvoient pas les emmener à Siam avec eux, il me semble qu'ils devoient les ramener à Ponticheri, & les y laisser : je leur aurois fait tout l'honneur, & le bon traitement qu'il m'auroit été possible, jusques à ce que j'eusse trouvé quelque Vaisseau Portugais, pour les reconduire à Siam. J'aurois, où plûtôt la Compagnie auroit eu l'honneur de les faire conduire chez eux : je m'en serois fait des Amis; & peut-être aurois-je lié avec eux quelque intelligence, pour reveiller le Commerce à Siam. Du moins, j'y aurois fait mes efforts, & cette intelligence auroit pu par la suite être utile à la Compagnie, & à notre Nation; ce qui est l'unique but où je tens : & les Jésuites, qui devroient me prêter la main dans cette intention, & me seconder, sont les premiers à me barrer. Est-ce là la reconnoissance qu'ils devroient avoir pour le Roi, pour l'Etat, & pour la Compagnie? Ce n'est point là leur caractére. Ils ont laissé ces Mandarins à Balaçor, dans le dessein de leur rendre service, à eux Jésuites en particulier, lors qu'ils seront arrivez à Siam, & d'achever d'y perdre la réputation du Nom

Fran-

François Comme je ſcai leur Politique ſur le bout du doit, pour l'avoir attentivement étudiée, voici ce qu'ils vont faire. Janvier 1691.

Ils ont intérêt de ſe ménager avec les Hollandois, & les Anglois, parce que c'eſt ſur leurs Vaiſſeaux qu'ils paſſent ſouvent d'Europe en Aſie, ou d'Aſie en Europe. Les Miſſionnaires ſe ſervent auſſi de cette voye, mais moins frequement; & c'eſt toujours par l'une de ces deux Nations, que les Jéſuites font paſſer d'Aſie en Europe les Marchandiſes, que leurs Facteurs, ou les Jéſuites déguiſés ont trafiquées dans les Indes: ainſi, ils n'ont garde de ſe brouiller avec. Tout au contraire, ils leur font leur Cour, & leur rendent ſervice en toutes occaſions, particuliérement lors qu'elle concertent avec leur profit.

Le paſſage de ces Mandarins leur en offre une, & ils n'ont garde de la manquer. Ils leur ont confié ces Mandarins à Balaçor; &, ſans parler en aucune maniere des efforts que votre Eſcadre à fairs, pour attraper Mergui, afin de les remettre chez eux avec honneur *, ils leur auront dit, qu'ils ne devoient point s'attendre à retourner à Siam, par les Vaiſſeaux François; & auront ajouté, qu'en les

** Ceci eſt le contraire de ce que j'ai dit à la page 246 du Tome ſecond. C'eſt que je n'étois pas bien informé.*

Janvier 1691.

les remettant entre les mains des Hollandois, ils leur assûroient leur retour prompt & certain, soit à Mergui, soit à Bancok, soit même à Louvau. Les Hollandois s'en chargeront avec plaisir: ils les reconduiront chez eux en triomphe; & les autres diront, que la peur des Hollandois aura fait fuir les Navires de France. Sur ce pié, les Mandarins croiront avoir obligation aux Hollandois de leur retour dans leur Patrie, & aux Jésuites celle de les avoir sauvez de nouveaux périls. Ils en redoubleront leur reconnoissance pour les uns, & pour les autres; & les discours uniformes de ces Mandarins, & des Hollandois, acheveront de perdre la réputation des François, à laquelle l'abandonnement de Madame Constance, & de son Fils, la reddition infame & lâche de Bancok, la sortie forcée de Mergui & du Royaume après la mort tragique du Roi de Siam, & celle de M. Constance, qu'il n'a tenu qu'aux François de sauver, ont déjà donné une cruelle atteinte. Ce qui me force à vous répéter, qu'il vaudroit infiniment mieux que vous ne fussiez point venus ici, que de n'y pas rester; & & qu'il seroit très avantageux de toutes

ma-

maniéres que les Jésuites n'y fussent jamais venus, & n'y vinssent jamais; Janvier puisque très assurement on peut les 1691. compter au nombre de nos plus mortels ennemis, ou du moins de nos plus dangereux Espions & Commerçans, sans risque de se tromper.

Les Missionnaires, le Pere Tachard, & les autres Jésuites restent ici: qu'y vont-ils faire? Je n'en sçai rien. Je ne sçai certainement point le dessein, ni des uns, ni des autres. Ils observent entre eux une civilité & une paix apparente, qui les feroit prendre pour les meilleurs Amis du monde, si on ne les connoissoit pas. Quoi qu'il en soit, ils restent à Ponticheri: peut être y vont ils rêver & songer aux moyens de se faire mutuellement de la peine en Europe, où je voudrois de bien bon cœur, qu'ils restassent tous; & sur tout les Jésuites, qui sont ici haïs comme le Diable, & cependant respectez de tout le monde, parce que tout le monde les craint.

Voilà, Monsieur, lui dis-je, voyant qu'il avoit fini, leur Caractere universel par toute la Terre. Haïs, craints, & respectez: c'est leur Definition; mais, ce ne sont pas les seuls Particu-

Janvier 1691. liers, qui les regardent de ce point de vûe : ce sont aussi les plus puissans Princes du Monde ; &, lorsque vous m'avez vû rire au commencement de votre Discours, & que je vous ai promis de vous rendre secret pour secret, c'est que j'ai bien vû que vous m'alliés parler des Jésuites : & cela m'a fait souvenir d'une chose, qui va sans doute vous surprendre, & que je tiens de Monsieur de Seignelai lui-même, & en particulier.

J'étois à Montreal en Canada en 1682, lorsque Monsieur de la Barre, Vice-Roi fit la Paix avec les Iroquois. Le P. Bechefer, Superieur des Jésuites, y étoit aussi. Un Sauvage, que les François à cause de la longueur de sa bouche avoient surnommé Grand-Gula, & dont le nom sauvage étoit Aroüim-Tesche, portoit la parole pour toutes les Nations Iroquoises. J'appris, ce jour-là, quantité de choses, qui regardoient la Société de Jésus, qui faisoient enrager le Pere Bechefer, & rire tous les Auditeurs ; car, le Sauvage y parla en Sauvage, c'est-à-dire, sans flaterie ni déguisement. Les Jésuites étoient démontez de l'effronterie de sa Harangue,

gue, & perdirent tout-à-fait patience à la conclusion de leur Article, qui fut, que tous les Sauvages ne vouloient plus de Jésuites chez eux. On lui en demanda la raison; & il répondit aussi brutalement qu'il avoit commencé, que ces jaquettes noires n'iroient pas, s'ils n'y trouvoient, ni Femmes, ni Castors. Janvier 1691.

Le P. Bechefer prétendit que l'Interprette de M. de la Barre se trompoit. Celui-ci, voyant sa bonne foi suspecte, fit répéter la même chose, en Ilinois, en Algonquin, en Huron, & en tous les autres Idiômes Iroquois, que tous les François presens entendoient parfaitement, aussi bien que les Jésuites, auxquels la confusion en demeura en entier, en présence de plus de deux cens cinquante François, outre tous les Peres de l'Oratoire, qui ont à Montreal un Etablissement très beau. Je les prens tous pour temoins, & cet Interprette, qui se nomme M. Denizy, à présent Medecin à Compiegne, très recherché. Il avoit été douze ans entiers avec les Sauvages, quand nous revinmes ensemble du Canada; &, en 1713, je le trouvai à Compiegne, où j'étois allé voir une Sœur Réligieuse, & lui parlai de cette Avantu-

 ture,

Janvier 1691. ture, qu'il répéta en presence de quantité de monde à moi inconnu, excepté un nommé M. Auvrai Directeur des Aydes.

(Cette Histoire est celle que j'avois promise page 391 du premier Volume, & qui m'a convaincu, que les Jésuites ne sont conduits dans le Canada, & ailleurs, que par le Commerce, & le plaisir des Sens, & nullement par le zêle de la Propagation de l'Evangile.)

Je contai cette Histoire à M. de Seignelai, poursuivis-je en continuant de parler à M. Martin : il me dit qu'il la sçavoit bien. Enfin, sur le point de partir au mois de Janvier 1688, pour venir ici, j'allai prendre congé de lui. Je vis des Jésuites sortir de son Cabinet : je lui demandai s'il en passoit aux Indes? Il me dit qu'il en venoit six ; & m'ordonna de lui faire un Journal avec des Remarques sur tout ce que j'apprendrois. Je le fais. Vous en avez vû une bonne Partie : notre Conversation sera comprise dans le reste Je lui reparlai encore des Jesuites : &, donnant carriere à la raillerie, je ramenai l'Histoire de ceux du Canada, & ajoutai bruf-

brusquement, que l'argent du Roi étoit bien mal employé pour ces gens là, plûtôt capables de perdre la France de réputation chez les Etrangers, que de l'y mettre en bonne odeur. Janvier 1691.

Ceux, qui ont connu M. de Seignelai, sçavent que c'étoit le meilleur cœur d'homme qui fût au monde; mais, d'une vivacité & d'une promptitude inexprimables, & qui, dans son premier feu, rimoit richement en Dieu. Il se mit en colere à son tour, & me dit, bien plus vivement que je ne lui avois parlé, & en jurant Mort-D. . ., Nous sçavons tout cela mieux que toi, & nous en sçavons encore cent fois plus. Nous les haïssons plus que le Diable: trouve le secret de mettre la vie du Roi en sûreté contre le poison & le poignard; & je te jûre sur ma damnation, qu'avant deux mois, il n'y en aûra pas un en France. Quoi! lui dis-je, Monsieur, il semble que vous voulez me faire entendre, que le Roi les craint? Oui, il les craint, ajouta-t-il: il n'a que cette seule foiblesse. Il les hait au fond du cœur, & ne les estime point: cependant lui, qui fait trembler tout le Mone, tremble sous cette exécrable So-

Janvier 1691. ciété, toujours fertile en Clements, en Châtels, & en Ravaillacs. Il tremble aux morts d'Henri III, & d'Henri IV; & n'en veut point courir les risques. C'est la crainte qu'il a d'eux, qui est la source de tous les biens qu'il leur fait, & qui est cause qu'il leur accorde tout ce qu'ils ont le front de lui demander, quelqu'injuste qu'il soit; parce qu'il ne veut pas s'exposer au ressentiment que cette cruelle Compagnie auroit de ses refus: étant lui-même convaincu, par des Lettres interceptées, que le plus grand & le plus juste Prince du Monde devient pour cette sanguinaire Société un homme commun, & digne de mort, sitôt qu'il s'oppose à ses desseins. Table là dessus; tu ne te tromperas pas.

Je suis ravi, Monsieur, me dit Monsieur Martin, que vous ayés tant d'accès auprès de Mr. de Seignelai, & que cela aille jusques à une espece de familiarité qui tire après soi une pareille confidence. J'ai bien vû par la Lecture du commencement de votre Journal pour lui, que vous n'êtes pas mal dans son esprit; & c'est ce qui m'a obligé à m'expliquer nettement avec vous, afin, qu'en cas que l'occasion s'en présente,

com-

comme j'espere que vous voudrez bien la recherche, ainsi que je vous en prie, vous puissiés l'instruire à fond de tout ce qui se passe ici. Feu Mr. Colbert, son Pere, étoit celui du Commerce: &, s'il avoit les mêmes inclinations, il auroit la satisfaction d'empêcher de sortir du Royaume une quantité prodigieuse d'argent, dont les Anglois & les Hollandois, nos Ennemis, profitent. J'en écris dans ce sens, à lui, & à Messieurs de la Compagnie: Mr. du Quesne est chargé de mes Paquets, & je lui ai parlé de ce qu'il devoit dire, pour appuyer ce que j'écris: mais, comme il m'a paru un peu Jésuite, je ne lui ai rien dit qui regarde ces Peres; & vous êtes le seul, à qui j'ai parlé sans réserve, esperant beaucoup plus du succès de votre Conversation particuliére avec Mr. de Seignelai, que de ce qu'il poura lui dire. On ne vous a fait aucun remerciement de votre peine d'avoir refait les écritures qui regardent la Flute; voici un présent que je vous fais, tant pour cet Article, que pour le Mémoire que je vous ai prié & vous prie encore de faire pour Mr. de Séignelai: &, en achevant, il m'a donné la plus belle piéce de Mousseline Janvier 1691.

Janvier 1691. brodée que j'aye encore vûe; & nous nous sommes quités très satisfaits l'un de l'autre.

Voilà le Résultat de la Conversation que j'ai eue avec Mr. Martin, sur laquelle le Lecteur peut faire ses Réfléxions; lui assûrant de ma part, que je n'y ai ajoûté quoi que ce soit de mon invention, si ce n'est le Latin, que Mr. Martin n'entend pas: mais, en cette occasion, je n'ai été que Traducteur, & nullement Inventeur; n'ayant fait que rendre le sens de Mr. Martin, encore bien foiblement, ne possedant pas cette délicate ironie dont j'ai été charmé dans lui.

Comme il étoit encore assez bonne heure lorsque je le quittai, je crus devoir aller voir pour la derniere fois le Banian, & mon aimable Persanne, & leur porter des marques de ma reconnoissance. J'y allai, & y fus reçû à mon ordinaire, & ni l'un ni l'autre ne voulut rien prendre de moi. J'en sortis assez tard, charmé de leur générosité, & très convaincu, que si je quittois avec peine la Persane, elle ne me vit pas partir sans chagrin. Je soupai avec le Cocu, & ne les ai pas vû depuis ni les uns ni les autres.

Il

Il a fait calme tout plat toute la journée, & il ne fait pas encore un souffle de vent : mauvais commencement de Voyage. J'ai dit que nous sommes chargez comme de Roches ; j'ajoûte que notre Pont est une véritable basse-court. Dieu nous preserve de trouver des Ennemis, n'étant point en état d'attaquer, & assez mal pour nous deffendre. Janvier 1691.

Du Vendredi 26 Janvier 1691.

Calme encore tout plat : tant pis ; le Voyage devant être long, avant que de prendre Terre à l'Isle de l'Ascension, où est notre rendez-vous en cas de séparation, & où il y a plus de deux mille cinq cens lieues d'ici. On a réglé l'eau aujourd'hui, tant pour les Hommes, que pour les Bestiaux, dont nous avons une quantité prodigieuse. Quand je n'en aurois pas les clefs, cela ne m'embarasseroit nullement, bien sûr que j'aurai plus d'eau de pluye que je n'ai envie d'en boire.

Du Samedi 27 Janvier 1691.

Le vent est revenu, bien foible ; mais il est bon.

Janvier 1691.

Du Dimanche 28 Janvier 1691.

Le vent s'eſt rafraichi, & nous allons à merveille. Le petit Sanglier, que j'ai fait ſaller à Negrades, eſt excellent: je ne ſuis pas le ſeul, qui le trouve de même. Nous n'avons plus avec nous, ni Miſſionnaires ni Marchans, ni Paſſagers, ni autre Bâtard du Vaiſſeau. Nous ſommes tous Enfans légitimes, c'eſt-à-dire, que nous n'avons plus que notre Equipage, dont Monſieur de la Touche, le même dont j'ai parlé ci-deſſus, fait partie; rempliſſant la place de feu le Vaſſeur. Nous portons au Sud-Eſt, pour parer les Terres du Royaume de Biſnagar dans la Peninſule. On dit que nous paſſerons dans l'Eſt de Madagaſcar fort au large, & que nous pourons bien aller à Maſcarey: je le ſouhaite; mais, comme cela dépendra du vent, c'eſt une choſe très incertaine.

Du Lundi 29 Janvier 1691.

Nous avons aujourd'hui mangé la derniére Vache de celles que nous avons apportées de France. C'eſt la même qui

a

a donné du lait pendant toute la traversée. Son lait s'eſt tari, ſa mort à été jurée : belle recompenſe, ou plûtôt belle marque de l'ingratitude de l'Homme! Janvier 1691.

Du Mardi 30 *Janvier* 1691.

Toûjours bon vent, & nous allons bien.

Du Mercredi 31 *& dernier Janvier* 1691.

Toûjours bon vent ; nous commençons à retrouver les pluyes de la Ligne.

Du Jeudi 1 *Février* 1691. Février

Toûjours bon vent : & fort beau tems. Quinze jours de même, je me compte à Maſcarey. Le Pere la Chaſſée & moi, ſommes également très fort mortifiez : nous n'avons plus du tout de vin de Cahors, ni de celui de Saint Yago. Il n'en eſt pas content, ni moi non plus. Nous buvons de tems en tems bouteille du vin d'Eſpagne, que nous avons achetté en commun en Europe ; mais, comme il nous coûte notre argent, il

Février 1691. il ne nous paroit pas ſi bon. Notre vin de Bordeaux ou de Grave, & de Turſan, n'eſt point mauvais; mais, comme à force d'avoir été battus, l'un & l'autre tire ſur l'aigre, & qu'il y faut mettre de l'eau, ce qui n'eſt nullement ſon goût ni le mien, il me deſeſpere ſur le vin de Chiras, que j'ai achetté à Bengale : il me prédit qu'il ſe gâtera, à moins que je ne lui donne vent. Je ne trouve point bon, ni ſa prophétie, ni ſon gourmetage. Ma Réponſe eſt tirée du Poëma Maccaronicum :

Ite, Ite, ad Rheni fontes ſitibunda Propago:
Ite, nec in noſtrum tam dulce recurrite vinum.

Son obſtination & ſes récidives me font rire, & mes refus le font enrager.

Du Vendredi 2 Février 1691.

Le vent eſt toûjours bon, & nous commençons à reſſentir les chaleurs étouffantes de la Ligne.

C'eſt aujourd'hui le jour de la Purification, ou de la Chandeleur. Notre Aumonier a prêché ce matin, & a pris ſon Texte

Texte du prémier Verſet de l'Evangile d'aujourd'hui, qui eſt le 22 du ſecond Chapitre de S. Luc. Je lui ai malicieuſement dit en ſoupant, que c'étoit pour tous les hommes une Leçon de ſe purifier; & lui ai demandé, ſi la ſucceſſion de le Vaſſeur ne lui tenoit pas un peu au cœur, & s'il ne s'en purifieroit pas, du moins pour nous édifier? Monſieur de la Chaſſée, qui ne lui paſſe rien, s'eſt mis de la partie, autant a fait Mr. de Porrieres: &, tout en riant, nous avons préché le Prédicateur: mais, c'eſt un Moine, & Moine bas Breton. Une pomme cuite s'attacheroit à du marbre; & ici, il ne reſte ni impreſſion, ni veſtige des *Advertatur.*

Février 1691.

Du Samedi 3 Février 1691.

Toûjours fort bon vent, & nous portons au Sud, avec moins de voiles que les autres; car, quoi que nous ſoyons chargés à mort-charge, nous allons toûjours mieux que les autres beaucoup moins chargés que nous. Il a plu toute la journée, & la pluye redouble Je ne ſçai ſi je m'accoûtume à la chaleur; mais, celle-ci me paroît plus ſuportable que celle de l'année paſſée.

Du

Février 1691.

Du Dimanche 4 Février 1691.

Il a calmé cette nuit, & il a fait fort peu de vent toute la journée. Je ne m'accoûtume point à la chaleur; car, celle d'aujourd'hui ma paru fort étouffante. Si ce n'étoit pas de même hier, c'est qu'il y avoit du vent, & qu'il n'en a point fait aujourd'hui. Nous sommes à trente-huit minutes de la Ligne.

Du Lundi 5 Février 1691.

Ligne passée pour la troisiem fois.

Il n'a presque point fait de vent. Nous avons cependant passé la Ligne sur les cinq heures du soir; mais, le Soleil n'est pas encore entre vous & nous: il est encore à onze dégrez au Sud. Il fait une chaleur excessive: & c'est aujourd'hui le dernier jour de l'Hiver pour vous, & pour tout ce qui est au Nord de la Ligne; comme c'est le dernier jour de l'Eté, pour tous les Climats qui en sont au Sud.

Février 1691.

Du Mardi 6 Février 1691.

Je dis hier, que tous les lieux de la Terre qui ſont au Nord de la Ligne, c'eſt-à-dire, la moitié du Globe Terreſtre, entroit aujourd'hui dans le Printems. En voici l'Explication, c'eſt notre premier Pilote, qui m'a donné ce Siſtême, qui me paroît aſſez juſte.

Nous ſçavons tous, que le Calendrier, réformé par Grégoire XIII. en 1582, & qui à cauſe de ce Pape porte le nom de Calendrier Gregorien, fixe ce premier jour de Printems au 21 Mars, qui eſt le jour que le Soleil entre dans le ſigne du Belier, c'eſt à dire, que le Soleil eſt au milieu du Monde d'un Pole à l'autre, & que les jours ſont égaux par tout; mais, nous ſçavons auſſi, que cette fixation n'a été faite, que par raport à la Fête de Pâques, & nous ſçavons encore que cette fixation n'eſt pas toujours juſte, puiſqu'aſſez ſouvent cet Equinoxe arrive dès la Nuit du 18 au 19 Mars, & qu'ainſi cette Epoque du 21 cadre rarement au cours du Soleil.

Mais, ſi ſans avoir égard à la Religion, à laquelle les Saiſons de l'Année ne

Fevrier 1691. ne font rien, on vouloit donner une Epoque fixe & certaine à ces quatre Saisons de l'Année, ne pourroit-on pas les fixer sur le plus ou le moins d'éloignement du Soleil; & suivant cela composer l'Hiver des quatre-vingts onze jours que le Soleil seroit le plus éloigné de nous, tant à se retirer, qu'à revenir, ce qui tomberoit du 5 Novembre au six Fevrier de l'année suivante exclus? Commencer le Printems le six Fevrier, & le finir le 5 Mai, qui sont les quatre-vingts onze jours que le Soleil met à venir du onziéme degré 45 minutes Sud, jusques au onziéme degré 45 minutes Nord ou vers l'Europe: Et composer notre Eté des quarante-cinq jours & demi, qu'il est à venir de ce onzieme degré 45 minutes Nord jusques au Tropique du Cancer, que nous nommons Solstice d'Eté, & des quarante-cinq autres jours & demi, qu'il employe à retourner de ce Tropique du Cancer à ce même onziéme degré 45 minuttes Nord, ce qui tomberoit du 6 Mai au 5 Août inclus, ce qui formeroit une espace de quatre-vingts onze jours pour notre Eté d'Europe: & laisser les quatre-vingts onze

onze autres jours pour notre Automne, Février
qui commenceroit ce même jour six 1691.
Aout, & qui finiroit le cinq Novembre, ce qui est le tems que le Soleil met à parcourir les vingt trois degrez & demi, qui sont depuis ce onziéme degré 45 minutes Nord, jusques à pareil degré 45 minutes Sud?

Je ne parle point des deux jours & quelques heures, pour remplir l'Année Bisextile: cela me meneroit trop loin; & les Astronomes les regleroient par leurs Cartes Astonomiques. Cette Année Bisextile auroit toujours son Cours, & le jour de Pâques seroit également fixé au Dimanche d'après la pleine Lune de l'Equinoxe, & ceci ne regarderoit uniquement que les Saisons, & nullement l'Année Chrétienne.

Ce Sistême seroit assez inutile de lui-même. Le Calendrier Grégorien est d'une justesse la plus recherchée qu'on a pu: du moins, j'ai oui dire, qu'il est naturellement impossible de le porter à un plus haut degré de perfection; & il faut que cela soit, puis que les Jésuites. sur lesquels je m'en reposerois volontiers comme de toutes autres Sciences de Matématique, en con-
vien-

Février 1691. viennent: eux, qui ne ſont pas prodigues d'encens pour les productions d'autrui. Cependant, celui-ci que notre Pilote m'a donné ne dérangeroit rien dans le Ciel. Le Soleil, la Lune, les Aſtres, & les Planettes, auroient toûjours le même cours que Dieu leur a fixé de toute Eternité; mais, les Saiſons ſeroient mieux diſtinguées: &, ſi on les commençoit quarante-cinq jours plûtôt qu'on ne les commence, elles cadreroient mieux avec le tems que la Nature agit. Les Fleurs paroîtroient avec le Printems, l'Eté feroit croitre les Fruits & les mûriroit en partie: l'Automne les recueilliroit; & la Terre ſe repoſeroit pendant l'Hiver. Au lieu que nous avons des Fleurs au milieu de l'Hiver, & des Fruits au Printems, & preſque tout en cave & en grenier à la mi-Automne.

Du *Mercredi* 7 *Février* 1691.

Toûjours très peu de vent, & beaucoup de pluye, avec une chaleur exceſſive. Nous prenons des Dorades & des Bonites en quantité; mais, elles ne ſont pas ſi bonnes, à beaucoup près, que celles des Mers de l'Oueſt de l'Afrique.

Du

Du Jeudi 8 Février 1691.

Même chose.

Du Vendredi 9 Février 1691.

Même chose pour le tems. Quoique les Bonites ne soient ici, ni si fréquentes, ni si grasses, que celles que nous avons pêchées en venant, je n'ai pas laissé d'en faire mariner une cinquantaine. Si elles réüssissent, tant mieux pour nous : si non, d'autres auxquels tout est propre, les mangeront ; je veux dire nos Matelots.

Du Samedi 10 *Février* 1691.

Le vent est revenu bon ; il est bien foible : il y a apparence qu'il affraichira. Il a fait beau pendant le jour : il a beaucoup plû ce soir, & il pleut encore.

Du Dimanche 11 *Février* 1691.

Il a plû toute la nuit & ce matin : cet après midi le tems est revenu très beau. Le vent est bon & bon frais :

Février 1691. nous allons, grace à Dieu, parfaitement bien.

J'ai entendu à l'issue du dîné une chose qui m'a fait rire, & qui je croi divertira le Lecteur. Il y avoit une baille ou un baquet plein d'eau de la pluie, qui ne faisoit que de cesser : elle étoit sous la ralingue de la grande voile, apuyée sur une barre d'anspect. Un Matelot a voulu ôter cette barre, qui traversoit le chemin; &, ne prenant pas garde au baquet qui portoit dessus, il a cru l'enlever tout d'un coup : il a tiré de toute sa force, & a perdu son tems. Un autre Matelot s'en est mêlé; &, en levant la barre, il a fait couler le baquet : & la barre étant libre, il en a fait ce qu'il a voulu. Après cela, il a accusé son Camarade de peu d'esprit, & de moins de force. Ho! je le croi bien, lui a dit celui-ci, tu ressemble à notre Curé : tu porterois volontiers le bon Dieu à ta main, & tous les Diables à ton cou. Je me suis informé de ce que cela vouloit dire, après en avoir bien ri. C'est que ces deux Matelots sont de Quimper, que le Curé du même lieu a été obligé de plaider contre les Habitans de sa Paroisse, qu'il a gagné son

ſon Procès, & que le Pere de celui qui a fait la Réponſe étoit pour lors Marguiller, & qu'il a été executé pour les dépens, le Curé n'ayant voulu faire ni quartier ni remiſe. Février 1691.

Le Lecteur peut juger là-deſſus du genie Breton. Notre Pilote qui l'eſt, mais qui eſt revenu de ces bagatelles, dit qu'un Païſan croit que la fortune de ſa famille eſt ſolidement établie, quand ſon Fils ainé eſt Procureur, & le ſecond Prêtre: qu'ainſi il donne le cadet à Dieu, & l'autre au Diable; mais, que Belzebut fait ſi bien ſon compte, que tous deux ſont pour lui. Je ſçai bien que dans le Breviaire de Rennes, & celui de Vannes, dans l'Hymne de Saint Ives, il y a cette Strophe-ci :

Sanctus Ivo erat Britto,
Advocatus & non Latro.
Res miranda !

C'en eſt aſſez pour caractériſer les gens de la baſſe Robe ; &, puiſqu'il faut rendre juſtice à la vérité, notre Aumonier ne laiſſe aucun doute ſur le bas Clergé.

Février 1691.

Du Lundi 12 *Février* 1691.

Il a encore fait une très forte pluye toute la nuit, & toute la journée; ce qui a fait tout à fait calmer le vent: &, comme nous allons au devant du Soleil, & que nous sommes presque sous lui, la chaleur nous étouffe.

Du Mardi 13 *Février* 1691.

Le vent s'est jetté à Ouest-Sud-Ouest: il n'est ni bon ni mauvais, parceque la bordée est longue. Nous avons viré de bord pour la prémiere fois depuis notre départ de Ponticheri: nous portons au Sud. Il pleut presque toûjours.

Du Mercredi 14 *Février* 1691.

Calme tout plat, pas un nuage en l'air, & chaleur excessive. Ce n'est pas là le moyen d'aller à Mascarey.

Du Jeudi 15 *Février* 1691.

Il a fait fort beau toute la journée, mais peu de vent: il n'a cependant pas laissé

laissé de nous avancer un peu ; nous ne sommes qu'à trois dégrez ou soixante lieues du Soleil. Février 1691.

Du Vendredi 16 *Février* 1691.

Le tems a été beau, il l'est encore. Le vent est venu bon, & nous allons fort bien.

J'ai remarqué une chose cette nuit, environ sur les onze heures & demie. La Lune dans son plein étoit justement au dessus de notre tête; & quoi que ses rayons fussent à plomb & perpendiculaires, ils ne nous lançoient qu'une lumiere fusque & sombre; au lieu, qu'avant qu'elle fût à notre zenit, où après qu'elle l'a eu passé, sa lumiere étoit belle & claire. Je voudrois bien sçavoir pourquoi ces rayons de la Lune sont plus clairs, obliques que perpendiculaires? Si la Terre y faisoit obstacle, la Lune auroit souffert une Eclipse en tout ou en partie : ce qui n'a point été. Si ce sont les Exhalaisons de la Mer, il y en a plus entre cet Astre & nous, lorsqu'il nous regarde de côté, que lorsqu'il nous regarde en face. Que de choses l'Homme ignore! Ses sens sont frapez

Février 1691. ſans qu'il en comprenne la cauſe. Il ſe forme des raiſons de tout : ſon amour-propre & ſon orgueil l'y clouent. Je croi l'avoir déjà dit, je pardonnerois à l'Homme de ne croire point ce qu'il ne voit pas, s'il pouvoit rendre raiſon de ce qu'il voit.

Du Samedi 17 *Février* 1691.

Soleil dépaſſé. Nous étions hier au ſoir à quarante lieues du Soleil; nous l'avons paſſé aujourd'hui : imaginez-vous s'il fait chaud. Mes ſouliers ont deux ſemelles de gros cuir de pompe, & l'ardeur me brûle à travers. Le Lecteur peut ſe figurer le reſte. Il a plû tout le matin : l'après-midi, le vent eſt venu bien fort, mais il eſt bon.

Du Dimanche 18 *Février* 1691.

Le vent a été bon toute la journée, & ce ſoir la pluye l'a fait tout à fait calmer.

Du Lundi 19 *Février* 1691.

Calme tout plat, la nuit paſſée, & toute

te la journée ; mais ce soir le vent est revenu fort bon, & bon frais. Février 1691.

Du Mardi 20 *Février* 1691.

Notre hunier a crevé cette nuit, non par la force du vent, qui étoit bien foible, mais par la vieillesse. Il ne faut pas lui plaindre son tems : c'est le même qui nous a conduit de France ici, & qui avoit été raccommodé après notre Combat de Madras. Le vent a rafraichi ce matin. Nous étions à midi à seize dégrez au Sud de la Ligne. Il faut que les Courans ayant été pour nous, parceque nous avons avancé beaucoup plus que les Pilotes ne croyoient : le plus de l'avant ne se faisoit qu'à quatorze dégrez & demi.

Du Mercredi 21 *Février* 1691.

Toûjours bon vent & beau-tems, nous sommes à dix-sept dégrez & demi au Sud de la Ligne. Nous n'allons point à Mascarey. J'en suis fâché, par des raisons qu'il est inutile que je dise.

Février. 1691.

Du Jeudi 22 Février 1691.

Toûjours bon vent & beau-tems. La fievre commence à me tenir à mon tour. J'en ai été accablé depuis hier à midi: j'ai un si grand mal de tête, que je ne vois goûte. Je dirai demain le remede que je vas prendre. Je prendrois bien du Cangé, mais notre ris est échauffé, & ne me convient pas par son odeur. Nous étions à midi à dix-neuf dégrez juste au Sud de la Ligne. Le vent de Sud-Est nous bouche le chemin de Mascarey. Nous courons le Sud-Ouest.

Du Vendredi 23 Février 1691.

J'ai lû les Mémoires de Mr. de Bassompiere, & me suis servi de son remede Alleman; c'est-à-dire, qu'hier au soir, sans en rien dire à qui que ce soit, je vuidai moi seul quatre bouteilles de vin de Grave, & en bus plus de cinq Pintes mesure de Paris, sans rien manger du tout. J'ai sué, vomi, & dormi, comme un porc: je suis bien foible, & j'ai la tête entre deux marteaux;

mais

mais je n'ai point eu de fievre. Je donne ceci au changement de Climats qui dérangent la machine. Toûjours beau-tems & bon vent. Février 1691.

Du Samedi 24 *Février* 1691.

Toûjours beau-tems & bon vent. Mon remede Alleman m'a tiré d'intrigue: quelque soif qui m'ait brûlé, je n'ai point voulu boire. J'ai encore brusqué notre Chirurgien, qui peut-être voudroit que je fusse crévé, pour l'honneur d'Esculape, mais malgré lui, je suis hors d'affaire. Les dents commençent à me démanger: demain je les gratterai, & pas plûtôt.

Du Dimanche 25 *Février* 1691.

Le vent est toûjours bon, & s'il continue, nous passerons demain le Tropique du Capricorne, & même de bon matin; étant aujourd'hui à midi par vingt-deux dégrez quinze minutes au Sud.

Il y avoit trois jours entiers que je n'avois rien pris que du vin le Jeudi au soir: il falloit me voir à déjeûner. Madame la Nature ne veut rien perdre. La

Février 1691. Fargue dit, que j'ai le corps d'acier. Je n'en sçai rien ; ma chair est flexible ; mais, il est vrai que je me trouve fort bien de ne prendre pour Médecin que moi-même, & que la sueur & la diette qui ne coûtent rien, & valent incomparablement mieux que toutes les drogues d'un Apoticaire.

Du Lundi Gras 26 Février 1691.

Tropique du Capricorne passé. Nous avons en effet passé le Tropique : le vent, qui est bon & qui s'est renforcé, nous fait faire plus de trois lieues par heure. La chaleur est moderée ; mais, sans être au Bal comme on est en France, le roulis nous fait danser & sauter, qu'il ne nous manque que des violons.

Du Mardi Gras 27 Février 1691.

Le vent nous donne toûjours le Bal & nous fait faire des sauts & des caprioles, dont certainement nous nous passerions fort bien. Nous avançons cependant bien vîte, & bien fort : & si l'Ecueil étoit seul, nous avancerions encore d'avantage ; & cela, parceque nous nor-

portterions plus de voiles. Nous ne souffririons même pas tant, parce que ces voiles soutiendroient le Vaisseau contre le vent, & que nous sommes obligez d'en porter peu, pour attendre les autres. Fevrier 1691.

Du Mercredi des Cendres 28 & dernier Fevrier 1691.

Nous avons vû ce matin une Eclipse de Soleil : elle a commencé vers les sept heures & demie, & a fini vers les neuf heures un quart, ou environ. Le Soleil a paru couvert de la moitié de son disque; mais, le tems n'étant pas sans nuage, & n'y ayant point de Jésuite avec nous, on n'a pas pu l'examiner. Cette Eclipse n'a pas pu paroître à Paris, le Soleil n'y étant pas encore levé, & n'y pouvant être au plus que deux heures du matin, parce que de sa longitude à la nôtre, il y a soixante treize degrez de difference, qui à quinze degrez par heure en font cinq : ainsi, il est midi ici, lors qu'il n'est que cinq heures du matin en France.

Mars 1691.

Du Jeudi premier Mars 1691.

Le vent est encore devenu plus fort: on ne peut se tenir. C'est un vent de Diable: notre misaine a été emportée.

Du Dimanche 4 Mars 1691.

Ouragan.

Je n'écrivis point hier, ni avanthier; parce que je ne l'ai pas pu. Nous avons essuyé Jeudi, Vendredi, & hier Samedi, ce qu'on appéle à la Mer un Ouragan, c'est-à-dire, un coup de vent terrible. Je me souviens d'avoir lû dans le Journal du Regne de Henri III, que les Huguenots disoient, qu'il avoit fait bon mourir la nuit que mourut le Cardinal de Lorraine, qu'il fit très mauvais tems, parce, disoient-ils, que tous les Diables de l'Enfer étoient en l'air à attendre l'Ame de ce Prélat, & ne songeoient point aux autres mourans. Si cela étoit ainsi, il a certainement fait bon mourir en Europe, & dans l'Amérique, ces trois derniers jours ci; car, ce n'étoient pas les vents qui soufloient, c'étoient tous les Esprits Aériens & Infernaux, qui etoient venus tenir leur Assemblée

ſemblée générale, ou leur Sabath uni- Mars
verſel, dans l'extremité des Mers de l'A- 1691.
ſie & de l'Afrique.

On n'a jamais vû de tems ſi furieux: tout le monde ici en convient; &, quelque tempête où je me ſois trouvé, ſur le grand Banc, & les Côtes de Terre-Neuve, & même dans le Nord aux Voyages de Copenhague, & de Stokholm, je n'ai rien vû qui puiſſe être mis en comparaiſon avec ce que nous venons de ſouffrir. Le vent, ou plûtôt les vents, n'avoient aucune aſſiette, ni tenue: ils ſoufloient de tous les côtez du monde; & on pouvoit juſtement dire comme Ovide,

Neſcit cui vento pareat unda Maris.

Nous nous ſommes vû, cinq fois en deux jours, dans le péril imminent; notre barre de gouvernail ayant caſſé autant de fois, & notre Gouvernail, qui n'étoit point retenu, donnant de ſi furieux coups dans notre arcaſſe, que nous avons cru cent fois, que le derriere de notre Navire alloit être emporté.

Quinault a raiſon de faire chanter dans un de ſes Opera, I 7 Quel

Mars 1691.

Quel bonheur d'échaper à l'orage,
Quel plaisir d'en retracer l'image,
Quand on est au Port!

Oui, sans doute, c'est un plaisir; mais, si grand puisse-t-il être, il ne vaut pas la peine d'être achetté. La nature fait de très mauvais sang, & certainement la difference est très grande entre en être instruit par les autres, & le sçavoir par soi-même. Je ne sçai si Ovide, & Lucain, parloient par eux mêmes, ou pour l'avoir apris d'autrui; mais, tout ce que le premier dit dans la seconde Elegie du premier Livre des Tristes, & celui-ci dans le cinquieme de la Pharsale, m'a paru très exactement vrai. Peut-être, qu'à la maniére des Poetes, ils ont grossi les objets sur la Méditerranée, où les flots ne sont point si gros que sur l'Occean; mais où aussi ils sont plus vifs & plus serrez: c'est de quoi tous les Navigateurs conviennent, & que l'un vaut l'autre; mais, il est impossible de les grossir sur ce qui vient de nous arriver; & s'ils avoient voulu nous peindre dans leurs descriptions de tempêtes, je dirois qu'on ne pouvoit pas faire un tableau plus ressemblant. Com-

Comme je viens de les relire, en attendant que la Mer un peu plus calme me permît d'écrire, j'ai remarqué dans leurs descriptions une chose à laquelle je n'avois fait encore aucune réfléxion. Mars 1691.

C'est sur le dixieme flot, qu'ils prétendent plus fort que les autres. Voici ce que dit Ovide:

Qui venit hic fluctus, fluctus supereminet omnes,
Posterior nono est, undecimoque prior.

Lucain n'y cherche point de Paraphrase ; &, parlant du flot qui enleva la chaloupe, sur laquelle Jule Cesar passa de Grece en Italie, & qui étoit échouée, voici ce qu'il dit :

Hæc fatum! Decimus, dictu mirabile fluctus
Invalidâ cum puppe levat: nec rursus ab alto
Aggere dejecit pelagi, sed pertulit undas,
Scruposisque, angusta vacant ubi littora, saxis,
Imposuit terræ.

Y a-t-il du miraculeux, ou du merveilleux

Mars 1691. leux dans ce dixieme flot ? Quoi qu'il en soit, c'est être d'un esprit bien tranquile, que de compter les flots pendant une tempête. Le mien n'étoit pas dans cette situation toute heureuse : il étoit trop agité, aussi-bien que celui de quantité d'autres.

Je n'ai pourtant pas pu m'empêcher de rire d'une simplicité de notre Aumonier, qui est venu bonnement dire à M. de Porrieres, comme nous étions tous dans la Sainte-Barbe à travailler au gouvernail, où on n'avoit laissé entrer que des gens nécessaires, & résolus. Il faudroit, Monsieur, faire mettre tout le monde en Priere. Je tenois un bout de greslin, pour tenir le Gouvernail assujetti : nous étions douze hommes dessus, entre autres M. de la Chassée, qui, sans rire comme moi, l'a envoyé prier Dieu lui seul, & songer à sa Conscience; que pour nous, qui l'avions nette, nous travaillions dans la nuit, & prierions Dieu demain. J'y ai ajouté, voyant sa confusion, ce qu'entre autres choses Didon dit à Ænée, où qu'Ovide, que je sçai presque par cœur, lui fait dire:

Per-

Perfidiæ pœnas exigit iste locus. Mars 1691.

Je reviens à lui, & à Lucain. J'ignore quelle vertu ils attribuoient à ce dixieme flot; mais, ils m'ont tous paru égaux, & tous bien furieux. M. Pavillon dit dans une de ses Odes:

On est Roi, quand on se maitrise,
Qu'on sçait vaincre ses passions,
Que de folles affections
On ne se sent point l'Ame éprise,
Et que dans un Vaisseau que disputent les flots
On ne connoit la peur qu'au front des Matelots.

Cela étant, il n'y a guere de gens ici, qui soient capables de l'être; car, je puis assûrer que tous, sans exception, laissoient voir sur leur visage des marques de ce que souffroit le dedans. Ce n'est rien d'affronter, les armes à la main, une mort qu'on va chercher pour l'honneur, ou la gloire: l'ardeur d'attaquer, ou le soin de se deffendre, laisse toujours l'espérance d'en revenir, & dissipe une bonne partie de la peur. Bien plus, cette

Mars 1691. cette terreur ne ſurprend qu'au commencement d'un Combat, étant très certain, que l'animoſité & la diſſipation la fait évanoüir dans un moment ; mais, ce n'eſt pas la même choſe dans un Naufrage diſputé. Notre gouvernail ſans barre, & ſes coups doubles à droit & à gauche, ne nous préſentoient qu'une mort également horrible & certaine, & dont nous goûtions toute la cruauté, avant que l'aſſouvir; & je prenois pour moi ce que j'ai dit au ſujet de Jaques Nicolé & que le Lecteur peut revoir, page 219 & ſuivantes du Tome I.

Cela me fait ſouvenir des beaux Vers, que M. Corneille fait dire à Andromede, lors qu'elle eſt attachée à un Rocher, pour ſervir de proye à un Monſtre. Pour connoitre toute la beauté de cette Stance, il faut obſerver qu'elle vient de conſoler ſon Pere, & ſa Mere, avec une conſtance, digne de l'élévation de génie du Poete qui la fait parler.

Afreuſe image du trépas,
Qu'un triſte honneur m'avoit fardée!
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliés pas!
Que l'on vous conçoit mal, lors qu'on vous enviſage

Avec

Avec un peu d'éloignement ! Mars
Mais que la grandeur de courage 1691.
Devient d'un dificile usage,
Lors qu'on touche au dernier moment !

Oui, sans doute, on conçoit bien mal ces horreurs de la mort, lors qu'on ne la voit que de loin : il faut avoir été aussi près d'en être la victime, que nous l'avons été pendant plus de cinquante-quatre heures, pour les bien comprendre. Messieurs le Commandeur, de Bouchetiere, de la Chassée, & tous les autres, qui l'ont affrontée au canon, au mousquet, & à l'épée, n'en ont point été exempts ; & tel d'eux, qui passe pour être, & est en effet, intrepide, se battoit la tête contre la lisse, en levant les mains & les yeux au Ciel. Pour moi, qui ai toujours regardé la mort comme un mal nécessaire, & en Stoïque, je l'ai regardée ici comme si certaine & immancable, que pour me la faire la plus prompte qu'il m'étoit possible, j'avois mis sur mon lit six Pistolets chargés à balle de calibre, où j'aurois mis le feu, si le Navire eut coulé bas, comme j'y voyois apparence.

Une de nos soutes a été entiérement gâtée,

Mars 1691. gâtée, & nous avons perdu plus de trois milliers de pain ; ce qui me fait fort craindre qu'on sera obligé d'en retrancher un quart par jour. Notre ris est pouri : les deux tiers de nos Bestiaux sont morts, ou ont été emportez par les coups de Mer, dont les vagues ou les flots étoient & montoient plus haut que notre fanal, qui en a aussi été emporté ; &, pour comble de malheur pour Messieurs de la Compagnie, c'est que le Navire faisoit eau de toutes parts, & que plusieurs Ballots de Marchandises ont été mouillés, & par conséquent gâtez.

Notre gouvernail n'est point encore raccommodé, & ne peut pas l'être, que d'une Mer plus unie & plus tranquile. Nos Charpentiers préparent tout, & cependant nous gouvernons à la voile. Ils espérent que demain tout sera raccommodé, pourvû que la Mer le permette? En un mot, nous sommes mal, si Dieu n'a pitié de nous. Grace à sa bonté, le vent a calmé à la pointe de jour : au lever du soleil ; le tems s'est éclairci, & ce soir, il ne vente presque point du tout. Nous nous sommes rejoints cet après-midi vers les cinq heures ; mais, bien

éloignez

éloignez la plûpart. Nous ne sommes plus que cinq Navires, dont le Gaillard n'est point du nombre. Nous ne sçavons ce que peut-être devenu Monsieur du Quesne: Dieu veuille qu'il ne lui soit point arrivé de malheur. Nous avons vû un mats de hune à l'eau; il a passé proche de nous: plaise à la bonté Divine, que ce soit un mats de rechange, qu'il ait volontairement jetté à la Mer, pour soulager d'autant un des côtez de son Navire. Nous le croyons & l'esperons ainsi, d'autant plus que ce mats de hune n'entrainoit après lui, ni aggrés, ni cordage. Mars 1691.

Les quatre autres Vaisseaux, que nous avons rejoints, étoient aussi-bien que nous à sec, c'est-à-dire, sans voiles; &, suivant toutes sortes d'apparences, ont été très mal traittez de la tempête. Qu'ils soient tels que le vent a voulu les laisser, ils ne peuvent pas être plus mal que nous.

Notre Commandant, qui est à présent M. le Chevalier d'Aire, a fait signal pour faire approcher les Navires du sien. Nous y avons été: il est encore plus mal que nous. Il a perdu beaucoup de pain son gouvernail a fait comme le nôtre,

Mars 1691. ses bestiaux ont fait la même chose; &, plus que tout cela, c'est que l'eau ne tarit point chez lui, qu'il en a eu jusques à six piés dans son fond de calle, qu'il a une voye d'eau qu'on n'a point encore pu boucher, parce qu'elle est presque sous la quille, & qu'il est obligé d'entretenir toujours quatre pompes. Si cela est, il est à plaindre, n'en fallant pas plus pour mettre un Equipage sur les dents. Seize hommes, ce sont huit de chaque quart, qui se relevent de deux heures en deux heures, toujours occupez à un travail rude & penible, font bien de la diminution sur le reste, outre ceux qui vont être occupez à son gouvernail. Les Matelots gagnent-ils bien leur pain, & leurs gages? Ce Navire a tant souffert pendant le mauvais tems, que pour le soulager M. d'Aire a été obligé de faire jetter à la Mer quatre grosses pieces de canon, de trente six livres, de la batterie du tillac, par le travers du mats d'artimon.

Nous avons parlé ce soir à Messieurs du Lion, qui sont, comme par gageure, dans le même état que nous; &, outre cela, leur éperon a été emporté. Ils ont fait, comme les gens de l'Oiseau &

nous, un vœu de bien bon cœur à Notre-Dame, & à sainte Anne d'Auras. Mais, zest: Mars 1691.

Passato pericolo, Gabbato il Santo;

dit l'Italien.

Nos Perils tous les jours enrichiroient
les Saints,
Si nous nous souvenions des Vœux qu'ils
nous font faire.

La Fontaine, qui le dit, a raison aussi-bien que l'Italien. Quelques Officiers, par honneur; quelques autres, mais en très petit nombre; pourront par dévotion faire le Pelerinage: & le reste, ne composant pas la plus saine & meilleure partie du Troupeau, quoique la plus nombreuse, se souviendra du vœu, comme de Jean de Wert, puisqu'ils l'ont si-tot oublié, qu'ils se demandoient en dînant ce qu'on avoit promis. Qu'on ajoute à cela la dévotion Bretonne, & on croira tout aussi-bien que moi, que Sainte Anne d'Auras n'en sera guere plus riche.

Nous ne sçavons dans quel état sont le Florissant, & le Dragon, n'ayant pu leur

Mars 1691. leur parler, parce que le vent est foible & la Mer fort émue.

Je garde le bon, ou plûtôt le surprenant, pour dernier Article. Samedi, hier, sur les deux heures après midi, un Matelot travaillant avec les Pilotes, après le reste du fanal qui avoit été emporté, est descendu de dessus les cages à poules sur la haute dunette; &, dans ce moment, le gouvernail, qui avoit brisé sa barre, a donné un si furieux coup dans l'arcasse ou etambot, que tout le derriére du Vaisseau en a été ébranlé. Ce Matelot a été saisi d'une telle peur, qu'il est tombé roide mort, blanc comme albatre, & froid comme glace. Le Chirurgien, ni l'Aumonier, n'avoient rien à faire après lui qu'à prier Dieu. On l'a porté dans la fosse du Chirurgien, & le vent ayant un peu calmé au jour, il l'a ouvert. Je m'y suis trouvé. Tout le sang étoit retiré & figé autour du Cœur, & les veines des quatre membres toutes vuides. Je n'aurois jamais crû, si je ne l'avois vû, que la peur pût faire une impression si vive, & qui nous a tous surpris, nous ayant toujours paru bon enfant, & brave garçon.

Du Lundi 5 Mars 1691. Mars 1691.

Toujours même vent bien foible, & contraire, & la Mer aussi unie que la Seine. Le Navire est déguisé en Friperie, chacun ayant mis ses hardes à l'air, parce que tout a été mouillé dans l'entre-deux-ponts, où les cofres nageoient comme ils auroient fait à la Mer. Notre gouvernail n'est pas tout-à-fait racommodé: & tout le mauvais tems n'est pas passé, puis qu'il nous reste le Cap de Bonne Espérance à passer; & je desespére presque de retourner en France, s'il en faut souffrir la centieme partie de ce que nous avons souffert ici.

Du Mardi 6 Mars 1691.

Dieu sur tout: ce qu'il garde est bien gardé. L'Equipage a été régalé aujourd'hui pour le dédommager de ce qu'il a souffert pendant l'Ouragan; & un bordage d'artimon cet après midi a achevé de le faire oublier. Chacun chante l'Air d'Opera le mieux qu'il peut, & ne se souvient de la Tempête, qu'à cause des gros bestiaux qu'elle a tuez ou empor-

Mars 1691.

tez. Ce qui est pour chacun autant de rafraichissement perdu. Il faut le dire à la louange ; & à la honte de notre Nation, rien de si prompt & de si vif au travail, rien de si entreprenant ; mais aussi, rien de si sensible dans un peril, ou la deffense est inutile, ou plûtôt contre lequel il n'y en a point ; mais aussi, rien de sitôt consolé, & si sujet à l'oubli. Je parierois cent contre un, qu'il n'y a pas quatre hommes ici, qui se souviennent du vœu, entre lesquels je ne mets point l'Aumonier. Il a fait beau toute la journée : le vent est contraire ; mais, grace à Dieu, bien foible.

Du Mercredi 7 Mars 1691.

Calme tout plat, & beau tems ; tant mieux : cela, s'il plaît à Dieu, nous amenera bon vent. La beauté du tems nous a conviés de mettre à l'air une partie du pain qui a été mouillé dans la soute, & on a proposé à l'Equipage d'en retrancher un tiers par repas, & de jetter celui-là. Parler à des Matelots de jeuner, c'est comme si on parloit aux Cardinaux à Rome de faire Carême.

Ils

Ils ont rejetté la proposition ; & ont dit que tant que ce pain-là dureroit, ils en mangeroient le soir dans leur chaudiere, recuit avec la graisse du diner, & assaisonné de vinaigre. Le Chirurgien a été consulté ; & ayant dit, que cela ne pouvoit faire aucun mal, M. de Porieres y a consenti ; bien résolu pourtant de ne s'y pas tenir, si cela nous donne des maladies. Mars 1691.

Du Jeudi 8 Mars 1691.

Le tems, dès les deux heures du matin, s'est tout-à-fait couvert : il fait une brume fort épaisse, & une petite pluie bien froide ; ce qui, pour me servir du terme de Paris, nous a donné un tems bien maussade : & comme aucun vent ne dissipoit ces vapeurs, on ne voyoit pas à une demi lieue devant soi.

Du Vendredi 9 Mars 1691.

Le vent est revênu tel qu'il étoit Mardi dernier Sud-Sud-Ouest ; ainsi contraire. Le tems est toujours couvert & embrumé : celui qu'il a fait hier, joint à l'obscurité de cette nuit, nous ont fait

Mars 1691. perdre le Lion de vûe : nous ne voyons plus que le Florissant, l'Oiseau, & le Dragon.

Du Samedi 10 Mars 1691.

On acheva enfin hier au soir fort tard d'accommoder notre gouvernail, & cela très à propos pour nous ; car, s'il avoit encore manqué, nous aurions été très embarassez à soûtenir le vent contraire & violent qui a souflé cette nuit. Nous avons tous extrémement fatigué. Notre grand mats a couru risque de casser ; &, pour nous achever, notre soute à fait de l'eau sur nouveaux frais. D'où Diable vient-elle ? Car, il n'a point fait de pluye Les Charpentiers, & les Calfats, en cherchent la voye ; & moi, si l'on pouvoit m'entendre d'Europe, je prierois la Compagnie, & ma Famille, de faire prier Dieu pour nous.

Du Dimanche 11 Mars 1691.

Le vent a calmé à minuit, & ce matin est revenu, ni bon, ni mauvais. Le tems s'est éclairci cet après midi. Nous ne voyons encore que trois Navires avec nous. Où sont le Gaillard, & le Lion ?

Hon!

Hon! si le Troupeau se disperse, garre des Loups! Mars 1691.

Du Lundi 12 Mars 1691.

Point du tout de vent; mais, beau tems. Nous avons revû le Lion: il n'étoit pas à une lieue de nous; mais, la brume le cachoit.

Du Mardi 13 Mars 1691.

Le vent est venu bon sur le midi; mais bien foible: c'est du Sud-Est.

Du Mercredi 14 Mars 1691.

Toujours bon petit vent, & tems couvert. Le Commandeur avec tous les Officiers Mariniers, & moi, avons été à bord de l'Oiseau, parler à M. d'Aire, à présent notre Commandant. Je lui ai lu à haute voix le Procès verbal de l'état où nous sommes, & tous l'ont assûré très sincere. Ensuite M. de Porrieres lui a dit; qu'attendu le mauvais état du Vaisseau, plus de trente hommes malades, ou hors de service, toutes nos légumes & beaucoup de pain pouris, & jettez à

Mars 1691. la Mer, la disette de vivres dont nous sommes menacez, le peu d'eau que nous avons en ayant déjà consommé plus de la moitié, & plus que tout cela notre gouvernail hors d'état de soutenir un gros tems, son dessein étoit de se séparer du reste de l'Escadre, pour gagner les devans; nous étant absolument impossible de tenir long-tems la Mer sans nous raccommoder, & un Navire faisant seul beaucoup plus de chemin, que lors qu'il est en compagnie obligé de retarder sa route.

A cela M. le Chevalier d'Aire à répondu, que M. de Porrieres ne devoit pas douter, qu'il n'eût aussi bien que lui quantité de malades, & quantité de vivres gâtez; qu'il avoit même bien plus souffert, ayant été obligé de jetter à la Mer quatre grosses piéces de canon, du travers de son artimon, pour aléger son Navire, dans le fond de calle duquel il y avoit eu jusques à cinq piés & demi d'eau, & trois dans son entre-deux ponts: ce qui avoit duré pendant tout le tems de l'orage, à cause de deux voyes d'eau; & que son gouvernail n'étoit pas en meilleur état que le nôtre.

Après quoi il a ajouté, Vous êtes le

Maî-

Maître, Monsieur, de faire ce qu'il Mars vous plaira; mais, ce ne sera assûrément 1691. pas de mon consentement que nous nous séparerons. Il est encore à présent de la derniere conséquence de ne nous point quitter, & même plus qu'en venant; parceque nous poùvons trouver vers le Cap une Escadre de Vaisseaux Anglois ou Hollandois venant d'Europe, qui insulteront un Navire seul; mais qui auront les trois quarts de la peur, s'ils nous trouvent ensemble. Pour ce qui est de votre gouvernail, prenez mes Charpentiers si vous en avez besoin, comme je prendrois les vôtres, si je n'avois pas fait faire au mien tout ce qu'on peut humainement y faire à la Mer; &, à cet égard, j'ai autant de besoin que vous de trouver Terre pour le racommoder sur les ancres.

Pour les vivres, pourvû que nous en ayons tous suffisamment pour gagner les Isles de l'Amerique, nous en aurons assez, parceque nous y en trouverons pour nous conduire en France. Il en est de même de l'eau: si vous en manquez avant moi, je vous en donnerai autant que je le pourai; je ne croi pourtant pas en avoir plus que vous, mais il n'est

Mars 1691.

pas tems de dire, c'eſt du pain ou de l'eau d'un tel Navire ; il eſt ſeulement queſtion à préſent, que celui qui en aura en aidera celui qui en manquera.

Ce n'eſt pas ſeulement par le travers du Cap que nous devons craindre de trouver des Ennemis; c'eſt, bien plus que tout cela, à notre abordage des Iſles de l'Amérique, où les Capres Anglois & Hollandois croiſent inceſſamment, & où ils entretiennent auſſi des Eſcadres qui en bouchent l'atterage. En y allant, nous paſſerons à l'Iſle de l'Aſcenſion, où nous trouverons une Bouteille que Mr. du Queſne y aura laiſſée en cas qu'il y ait paſſé avant nous, ce que je ne croi pas ; puis qu'aucontraire je croi avec beaucoup d'apparence de raiſon, qu'il eſt de l'arriére & peu éloigné. Quoi qu'il en ſoit, s'il y a paſſé, il y aura laiſſé une Bouteille. Nous ſçaurons où il ſera, & nous pourons aller le joindre. Si au contraire nous y paſſons les prémiers, nous y en laiſſerons une qui l'inſtruira de la route que nous aurons priſe, & du lieu où il poura nous trouver, ou bien nous l'y attendrons, ce qui dépendra du Conſeil de Guerre. En tout cas, Monſieur, je compte

compte sur vous, comme je suis persuadé que vous me rendez la justice de compter sur moi; je suis persuadé que vous me deffendrez bien, si je suis attaqué : soyez persuadé aussi que je ne vous manquerai pas. Ainsi, faisons en sorte de partager ensemble la bonne ou mauvaise Avanture; &, pour cela, ne nous séparons point. Mars 1691.

Enfin, Mr. d'Aire a parlé Evangile. Le résultat de la Conférence a été, que nous ne nous quitterons point, & que nous nous secourerons mutuellement. Notre Maitre Charpentier a visité le gouvernail du Vaisseau, & l'a trouvé tout de même que le nôtre. La quantité d'eau, que ce Navire a eu dans son fond-de-calle, a fait fondre une très grande partie du Salpetre dont il étoit chargé; ce qui est une bien grosse perte, sur tout en tems de Guerre: & par leur propre confession, ils ont fait comme nous un vœu à Sainte Anne d'Auraz; je croi en avoir déjà parlé.

Nous sommes revenus à bord après la Conference, suivie d'une Collation assez frugale. Quelque mot, laché à table en soupant, me fait croire que cette visite sera sans fruit; ne m'apercevant pas que

Mars 1691. les intentions soient changées, ni que l'esprit de séparation nous ait tout à fait quitté. J'en dirai demain des nouvelles: pour aujourd'hui, je suis las d'écrire.

Du Mardi 15 *Mars* 1691.

On a vû ce qui se passa hier après midi à bord de l'Oiseau. Le soir en soupant Mr. de Porrieres en fit le raport en pleine Table; & sans dire ouvertement son dessein que nous prévoyons, il en dit plus qu'il n'en falloit pour se faire entendre. Il ne parla, ni du manque des vivres, ni de celui de l'eau; il sçavoit bien que cet Article auroit été contrarié: au contraire, il dit qu'il avoit plus de crainte d'en donner aux autres, que de peur d'être obligé de leur en demander. Il parla du gouvernail. Je lui dis que celui de l'Oiseau étoit dans le même état: il me répondit, qu'il étoit vrai; mais que le mal d'autrui ne guerissoit point le sien. Il ajoûta, que ce Vaisseau qui n'alloit pas plus qu'une Roche, faisoit perdre à l'Ecueil & à toute l'Escadre un tems précieux qu'un Navire seul mettroit à profit. Il n'y avoit rien à répondre là-dessus; étant très

très vrai qu'il va très mal, malgré tout ce que Mr. l'Abbé de Choisi pouvoit en dire dans sa Rélation, qui sur ce fait ne s'accorde point du tout avec la vérité. Mr. de Porrieres ajoûta, que pour ce qui étoit des Vaisseaux Ennemis venans d'Europe, il ne voyoit aucune apparence d'en trouver vers le Cap de Bonne-Esperance, puisqu'à peine pouvoient-ils être à présent sortis de la Tamise, ou du Texel, la Saison n'étant pas assez avancée. Qu'à l'égard de ceux qu'on pouvoit trouver à l'atterage des Isles de l'Amérique, la France y en entretenoit aussi; & qu'on pouroit tout aussi bien trouver ceux-ci que ceux-là. Il ne s'est pas plus expliqué: mais, je ne croi pas qu'il faille être Prophête ni Sorcier, pour tirer juste l'Horoscope de son Discours. J'avoue que cette séparation ne me plait point, & que si j'en étois le maitre, je m'y oposerois de tout mon possible.

Mars 1691.

Le Ciel est toûjours couvert, & nous donne de la pluye de tems en tems. Cependant le vent est venu assez bon cet aprés-midi. Le Lion étoit fort éloigné devant nous, & sembloit vouloir s'écarter de la bande; mais Mr. d'Aire a tiré un coup de canon sous le vent pour

Mars 1691. le faire approcher de lui. Cela marque qu'il ne veut pas qu'on le quitte. Je trouve qu'il a, comme dit le Docteur Balouarde, raison vingt fois plus que d'avantage.

Du Vendredi 16 *Mars* 1691.

Il a calmé tout plat dès hier au soir, & il n'a pas fait un souffle de vent, ni cette nuit, ni toute la journée. Du reste, le tems a été très beau; & ce soir vers les sept heures, il s'est levé un petit vent d'Est-Sud-Est, c'est-à-dire du bon côté: s'il rafraichissoit, nous serions très heureux.

Du Samedi 17 *Mars* 1691.

Nous avançons toûjours un peu, quoi que le petit vent qu'il fait soit très variable. Nous esperons pourtant, qu'avec la grace de Dieu, nous passerons le Cap de Bonne-Esperance avant la fin du mois.

Du Dimanche 18 *Mars* 1691. Mars 1691.

Notre Aumonier n'eſt nullement content de la Relation que Mr. de Porrieres fit Mercredi au ſoir à Table, ni de la Réſolution qu'il ſemble avoir priſe de ſe ſéparer du reſte de l'Eſcadre. Il en eſt très intrigué; & Mr. de la Chaſſée, ſon fleau, homme autant railleur qu'il y en ait au Monde, l'a turlupiné d'une terrible force. Ils étoient venus enſemble dans ma chambre, & le Chevalier de Bouchetiere y eſt entré. Nous y avons bû deux bouteilles de vin de Turſan, outre le déjeuné d'où nous ſortions; & y avons ri de bon cœur, aux dépens de l'Aumônier, qui ne ſçavoit à quel Saint ſe voüer, pour ſe tirer de nos brocards.

Mr. de la Chaſſée lui demandoit s'il craignoit que les Anglois ou les Hollandois profitaſſent de la ſucceſſion de le Vaſſeur, en nous prenant? Bouchetiere diſoit à la Chaſſée, qu'il ſe trompoit, que la prudence du Pater avoit été au devant de ce coup-là, ayant fait tranſporter ſur le Floriſſant & le Dragon les plus gros effets. Je diſois, de ma part, *L'Aumonier turlupiné.*

Mars. 1691.

que pour lui mettre la Conscience en repos, j'offrois d'en refaire l'Inventaire sous sa dictée ; que je lui laisserois tout en main, à condition de s'en rendre dépositaire, comme de bien de Justice, sauf à le représenter à qui il appartiendroit, à condition de ne point parler de Testament. Bon, disoit la Chassée, tu ne l'entens pas mal : ne seroit-ce pas là vouloir rendre ; & les Moines rendent-ils rien ? Et où Diable notre Pater, s'il avoit rendu, trouveroit-il de quoi se faire recevoir Docteur, afin d'avoir une Curé de la dépendance de son Ordre, & y vivre en Papimane, après être sorti de l'Isle sonnante ! Qu'entendez-vous par là ? lui a demandé Bouchetiere. Je veux dire a repris, la Chassée, que tous les Religieux, ou Moines, ou soi disant tels, ont aussi peu de charité l'un pour l'autre, que le Diable en avoit pour Job ; qu'ils ne se facilitent rien, & ne se pardonnent rien ; que Rabelais a raison de dire, que l'Isle sonnante n'est habitée que par des gens du Païs de trop d'Iceux ; & qu'ils sont dévorez d'ambition. Voici leur véritable définition ; Gens rassemblez sans se connoître... Vivans ensemble sans s'aimer... Se quittant sans

Peintures des Moines.

se

ſe regretter... Se trahiſſans par charité, & s'enterrans en chantant : du reſte, aussi attirans que des éponges, & auſſi peu ſecourables que le Rat de la Fontaine, qui les a peints dans cet Apologue. Mars 1691.

Par exemple, a-t il pourſuivi, voilà notre Patriarche réſolu d'aller à Paris pour ſe mettre ſur les Bancs & prendre le Bonnet. Je me donne au Diable, s'il tire aucun ſecours de ſes Freres ; j'entens les Religieux de ſon Ordre. Il fait bien de ſe munir d'argent ; car, il faudra qu'il paye ſa Penſion aux Dominicains de la Rue Saint Jacques, qui ne lui feroient pas crédit d'un ſou, & qui pourtant ne lui donneront le ſoir que deux onces de pain, un demi ſeptier de vin, & ſix prunaux. S'il ne s'en contente pas, les Cabarets ne ſont pas loin ; mais il faudra qu'il y aille bien ſecretement, ou qu'il ſe faſſe apporter bien ſecretement auſſi ce qu'il voudra avoir : encore faudra-t-il gagner le Portier. Sçavez-vous, Pere, la Chanſon du Portier du Couvent, dans la Comédie des Moines ? La voici.

Quoi qu'il entre ou quoi qu'il ſorte,
J'ai droit de dixme à la porte.
Pon patapon, tarare ponpon.

Je

Mars 1691.

Je me moque du Cellier,
Dont le Prieur est Portier :
J'avale ce qu'on apporte...
Pon patapon, tarare ponpon.

Ai-je menti, Pere? a-t-il continué en apostrophant l'Aumonier. Celui-ci, en riant du bout des levres, a été obligé de convenir qu'une partie de ce qu'il disoit étoit vrai, & qu'il étoit fort bien instruit.

J'avois lû une partie de ce Caractere des Moines dans Mr. l'Evêque du Belai, ai-je dit; & je me souviens qu'il dit entre autres choses, qu'ils ressemblent les cruches, qui ne se baissent que pour se remplir: & je me souviens bien encore, que l'Abbé Triteme dit, qu'il faut les considérer dans l'Eglise, comme on considere les Rats & les Souris dans une vieille maison, uniquement comme une marque certaine de sa prochaine destruction; &, en effet, combien d'abus & de fraudes pieuses se sont introduits dans l'Eglise, depuis qu'ils ont été tirez de ce qu'on nommoit autrefois *Monstiers*.

Je ne sçai ce que c'est que l'Evêque du Balai, non plus que l'Abbé Tirretaine, a dit

dit Bouchetiere : je ne m'amuse point à lire; mais, je sçai bien que les Moines d'Espagne ne valent rien, & que j'aimerois mieux parler devant eux du Diable, d'une Putain, ou d'un Bardache, que de Dieu, de la Vierge, des Saints, du Pape, ou d'eux-mêmes. Les B... ont voulu me faire mettre à l'Inquisition, & si je veux que le Diable m'étrangle, si je me souviens de ce que j'avois dit. Nous avons ri du Ballai, de la Tirretaine, & de l'air naif dont il parloit; & comme le sujet a été mené fort loin par la Chassée, qui ne ménageoit point les Moines, notre Aumonier, croyant le faire taire, a été chercher une petite bouteille de fenouilette de Ré. Bien loin de lui imposer silence, il n'a fait que l'animer. Mort-bleu, a-t-il dit, après en avoir bû, celle-là vient de le Vasseur : elle en venoit en effet. Comptez, Pere, que je vas vous faire enrager, si vous ne nous en donnez pas chacun un gros flaccon : vous en avez eu dix-huit. Le Pere a voulu nier. Vous le voulez comme cela, lui a dit la Chassée : soit, il faut vous montrer que je suis de parole. Ferme ta porte, & ôte ta clef, m'a-t-il dit : il faut qu'il entende malgré lui, dépêche

Mars 1691.

toi.

toi. Je l'ai fait malgré le Pere, qui
Mars vouloit m'en empêcher, très impatient
1691. de sçavoir ce qu'il avoit à dire.

Ho, ma foi, Beat Pere, vous allez enrager, lui a-t-il dit, de n'avoir pas voulu nous donner à chacun notre flacon; mais, quand j'aurai une fois commencé, il ne sera plus tems de me demander quartier. Je parie, m'a-t-il dit, que tout subtil & examinant que tu és, tu n'a pas pris garde à la maniere dont les Dominicains ou Jacobins communient en France? Notre Aumonier a voulu sortir; mais, la porte fermée l'en a empéché. Il m'a prié de la lui ouvrir: la Chassée me la deffendu, & m'a dit de lui jetter ma clef; je la lui ai jettée. Ho! Mon très cher Reverend, lui a-t-il dit, vous êtes trop prompt & trop impatient: ne sçavez-vous pas bien qu'une Comédie a cinq Actes? Et vous voulez quitter le Théatre dès le commencement du premier! Vous écouterez pourtant, ou vous irez nous querir chacun notre flaccon; auquel cas je me tairai: si non, je me donne au Diable, si je n'introduis sur la Scene vòtre aimable Chanteuse de Morlaix, l'oposition de la Tantê, & la jalousie de votre Prieur;

Prieur ; j'y mêlerai la ſurveillance de vos Freres ſur celle du Portier ; j'y parlerai de la fouaſſe. Cela compoſera les quatre premiers Actes ; &, au cinquiéme, pour éviter tout le ſcandale, malgré Parens & Amis de la Belle, malgré les jaloux, & l'indiſcrette vigilence des autres Religieux, je vous marierai enſemble. Le pauvre Pater, tout défait & confus, a mieux aimé qu'il lui en coûtat trois flacons de ſa cave, que de laiſſer achever notre vieux Reître, qui a, je croi, auſſi-bien que la Rancune du Roman Comique de Scarron, des Mémoires de l'Hiſtoire ſcandaleuſe de tout le Genre humain. Mars 1691.

Pendant que notre Aumonier a été ſorti, j'ai demandé à la Chaſſée, ce qu'il avoit voulu dire ſur la maniere de communier des Dominicains ? C'eſt, m'a-t-il répondu, qu'ils ne touchent point en France dans cette action la Sainte Hoſtie de la main droite, & qu'ils ne ſe communient que de la gauche, en mémoire de Henri III, qui a été aſſaſſiné par Jaques Clément, Moine de leur Ordre ; mais, taiſons nous, j'entens notre Patriarche, parlons d'autre choſe : & en même tems changea de Diſcours.

Mars 1691. Il rentra en effet, & Boucheriére continuant la conversation qui avoit été commencée, dit, que cette séparation de notre Vaisseau du reste de l'Escadre ne lui agréoit pas non plus. Qu'il n'en sçavoit point la cause, & que tout ce qu'il en pouvoit dire, n'étoit fondé que sur de simples soubçons, peut-être mal conçus. Nous l'avons prié de nous en faire part: il l'a fait, & voici ce qu'il nous à dit. Que le Commandeur, & M. d'Aire, n'avoient jamais été bons Amis, quoi que jamais ils n'eussent eu de querelle ensemble, que le Commandeur avoit espéré s'embarquer pour les Indes, comme Capitaine en Chef, & non comme Capitaine en second. Que l'Oiseau avoit été donné à M. d'Aire, comme au plus ancien, & que c'étoit en cette qualité qu'il commandoit l'Escadre en Chef en l'absence de M. du Quesne. Qu'il croyoit que M. de Porrieres, sur ce pié, aimeroit mieux être commandé par tout autre, que par M. d'Aire, qui n'étoit que simple Chevalier de Malthe, auquel il étoit obligé d'obéir sur les Vaisseaux François, parce que les Commandeurs & les Chevaliers de l'Ordre n'y sont placés, que par la volonté de

la

la Cour indiſtinctement des autres François à ſon choix, ou ſuivant leur ancienneté de ſervice; au lieu que ſi les Vaiſſeaux étoient Navires de l'Ordre, M. d'Aire, comme ſimple Chevalier, ſeroit obligé de ſuivre les ſiens, comme venant d'un Commandeur. Qu'il croyoit que c'étoit cette jalouſie du commandement, qui le faiſoit éloigner de lui. Qu'elle avoit fait perdre à l'Eſpagne une très grande quantité d'Officiers braves & expérimentez; & qu'il ne doutoit pas qu'elle ne régnat en France, auſſi bien qu'en Eſpagne & ailleurs. Mars 1691.

Cette Réflexion du Chevalier de Bouchetiere nous a paru de très bon ſens, & ſa franchiſe nous a charmé; car, ce n'eſt plus le même homme qui s'eſt embarqué avec nous: il eſt redevenu François, & a changé du noir au blanc. Il m'apelle quelque fois en riant ſon Précepteur, & la Chaſſée ſon Gouverneur; & la concorde eſt entiere. La converſation eſt inſenſiblement retombée ſur les Moines, & Bouchetiere a demandé à la Chaſſée, par quel endroit les Moines lui étoient ſi bien connus, & qui l'en avoit ſi bien inſtruit: ajoutant que le Calviniſme, dans lequel il avoit été élevé,

pou-

pouvoit bien lui en avoir inſpiré de la haine; mais, n'avoit pas pu lui donner une parfaite connoiſſance de leur intérieur domeſtique ou conventuel, qu'ils cachent le plus qu'il leur eſt poſſible, & ſur tout aux Séculiers.

Mars 1691.

Ho! mordi, a répondu la Chaſſée à qui la langue demangeoit, ç'a été auſſi un Moine qui m'en a inſtruit. Il m'a volé, il m'a fait pâtir comme un chien; il eſt cauſe qu'on s'eſt moqué de moi; &, malgré tout cela, nous ſommes lui & moi les meilleurs Amis du monde. Il m'en a payé l'intérêt avec uſure; & il y a environ quatre ans, que pour marque de réconciliation entiere, je lui ai emprunté vingt-cinq Piſtoles d'Eſpagne, que je lui dois, & que je lui devrai toujours: ayant bien réſolu de les garder, quand ce ne ſeroit que pour me ſouvenir de lui, comme d'un Fripon. Ecoutez, Meſſieurs, a-t-il pourſuivi, & vous allez ſçavoir ce que vous voulez apprendre; bien entendu pourtant, que cela ne choquera pas notre Patriarche, puis que l'Homme en queſtion n'étoit pas de ſon Ordre, mais de celui de Saint François.

Avant la Guerre de Hollande, c'eſt-

à-

à-dire, vers la fin de l'Année 1671, je vins en France pour quelques Affaires domestiques: je n'y restai que fort peu de tems, & me mis en chemin pour retourner à Utrecht, où le Régiment étoit en Garnison, au service des Etats Généraux. Il y avoit long-tems que j'étois dans ce Régiment, duquel un Oncle que j'avois étoit Lieutenant Colonel. J'eus quelque peine à obtenir mon Passeport, mais enfin je l'eus; & ayant quelque connoissance à Bethune, j'en pris la route. Je trouvai à Peronne au grand Cerf un Cordelier, nommé le Pere Germain: c'est mon homme. Nous dinâmes ensemble, & j'apris qu'il alloit à Mons. Comme je n'étois pas pressé, je lui dis que s'il vouloit venir avec moi jusques à Bethune, je le conduirois jusques à Mons. Il en fit quelque difficulté; mais, une bouteille de vin de Champagne que je fis venir, & une bourse bien remplie que je lui montrai, en lui disant qu'elle nous garantiroit de la soif, & de la faim, le firent résoudre; car il manquoit d'especes sonnantes de passage.

Mars 1691.

M. de la Chassée trompé par un Cordelier.

Nous fimes seuls le chemin avec plaisir: il n'avoit point de Compagnon. Sa

con-

Mars 1691. conversation me plaisoit, il n'étoit point façonnier, il avoit le mot pour rire, il aimoit à boire la goutelette, en un mot j'étois faché que nous serions bientôt obligez de nous quitter. Après ma tournée, & nous fort bien divertis à Arras, à Bethune, & à Lens, nous arrivames à Douai, où je ne connoissois pas une ame. Nous allâmes loger au loup sur la grand' place, & comme je comptois de le laisser à Mons, & que ce seroit à Douai que se feroit notre dernier repas, je résolus de le solemniser Bachiquement. Le Cordelier buvoit mieux que moi : cependant, après deux coups de bierre, & le vin de Bourgogne, à la maniere des Flamans, le vin de Champagne, le Ratafia, & l'Eau de vie eurent leur tour. Le Cordelier se tuoit de me dire devant les gens qui nous servoient, que nous buvions trop, & que nous nous en sentirions le lendemain; mais, en particulier, il me faisoit boire comme une éponge, & s'excusoit de boire, sur ce que les Parisiens n'étoient pas grands buveurs.

Enfin, après bien des simagrées, le Maitre de l'Auberge & une grosse servante étant dans notre chambre, il se laissa tomber comme yvre mort, rendit du

vin & autre chose, joua la Comedie en perfection, & nous eumes tous trois bien de la peine à le mettre au lit, où un moment après il nous parut ronfler comme une pédale d'orgue. Je me mis au lit à mon tour, où je dormis jusques à plus de neuf heures du lendemain. Mars 1691.

Je voulus m'habiller; mais, quel fut mon étonnement de ne trouver pour tout vêtement, que de gros bas & des guêtres, de mechans souliers, des culottes de peau, & la jaquette d'un Cordelier avec le capuchon; & le tout attaché ensemble par une corde de crin? J'appelai mon Cordelier, qui ne pouvoit pas m'entendre, devant être déjà à Mons. Je me mis à crier *A moi*! L'Hôte monta, & me demanda avec un froid de Flamand, si j'avois bien dormi? Où est le Cordelier? lui demandai-je. Etes-vous encore soul? me répondit-il. Croyez-vous avoir changé d'état? C'est vous, qui êtes Cordelier. L'Officier, avec qui vous avez soupé hier, est parti ce matin à porte ouvrante: &, ma foi, c'est un brave homme; car, après avoir tout payé, il m'a ordonné de vous laisser dormir, & de vous bien donner à déjeuner, & m'a encore laissé quatre escalins.

Je ne ſçai comment je lui laiſſai le tems
Mars d'achever; mais, je me mis à jurer d'u-
1691. ne maniere qui ne convenoit point à l'habit qu'on vouloit qui fût à moi. Le bruit que je fis fit monter des Officiers de la Garniſon, & d'autres, qui dejeunoient en bas. Ils rirent de mon Avanture à gorge déployée; entre autres un Capitaine dans le Régiment d'Infanterie de la Reine. Ce Capitaine, nommé Cauvréville, très brave homme, eſt paſſé depuis peu en Hollande, à cauſe d'un Duel où il a tué ſon homme. Celui-ci, auſſi malin qu'un Diable, fit ſemblant de me vouloir conſoler, & fit l'inventaire des hardes du Cordelier. Il y trouva un quart de Bréviaire, dont l'oubli prouvoit que celui auquel il appartenoit ne voulut plus s'en ſervir. Il y trouva une Obédience au nom de Frere Etienne Germain, qui étoit ſon nom, pour aller régenter en Théologie à Bruxelles, & une Lettre, écriture de Femme, qui nous inſtruiſit que ce ſaint Religieux avoit débauché une Fille nommée Marie Coiguet, qui lui promettoit de le ſuivre par tout.

Cette Lettre étoit à l'adreſſe du R. P. Germain, Cordelier, au grand Couvent

à

à Paris ; sans datte, ni nom du lieu d'où elle avoit été écrite : mais, ce nom de Germain cadroit à celui de son Obédience, & qu'il portoit. Il est très vrai, que si j'avois sçû quelle étoit cette Marie Coignet, j'aurois averti ses parens de prendre part à sa conduite, & leur aurois envoyé sa Lettre. L'oubli de cette Lettre étoit une marque du trouble de mon Fripon, & de son impatience. Il m'a avoüé depuis, que ni les autres, ni moi, qui l'avions cru ainsi, ne nous étions pas trompez, & que cette Lettre l'avoit mis dans une terrible inquiétude. Revenons à moi : je le retrouverai quand il en sera tems. Mars 1691.

Tous ces Officiers ajoutérent foi à mon raport, & me promirent de me prêter un habit de ma taille. Cauvreville envoya m'en chercher un. Son Valet vint dire, que la doublure du justaucorps de son Maitre étoit décousue ; qu'il alloit chez le Tailleur, à qui il l'avoit donné, pour la recoudre, & que je l'aurois dans une heure au plutard. Je pris donc patience, dans l'espérance de jetter bientot le froc aux orties ; mais, il me falut essuyer deux Scénes ; dont la derniere fut très mortifian-

Mars 1691.

te, & la premiere toute risible.

Ils me firent lever pour dîner; &, faute d'autre habit, il me fut force de prendre celui que le Cordelier avoit laissé; mais, je ne comptois pas de sortir de ma chambre où l'on avoit servi. Autre redoublement de rire, tant de la part de ces Messieurs, que de la mienne, de me voir si bien déguisé en Mascarade Papale: chacun en rioit de tout son cœur, & moi-même le premier. Voilà la premiere Scene; & voici la seconde.

Les Diables, avec qui j'étois, avoient fait avertir le Gouverneur de Douai de mon Avanture. Il voulut avoir sa part du Divertissement. C'étoit un Seigneur Wallon, qui y commandoit pour l'Espagne, & l'homme le plus railleur qu'on puisse voir. Il vint, comme nous allions nous mettre à table; & tabla, lui, par dire qu'il y avoit de la trahison, & que sans cela six Officiers François, qui se disoient tous bons Catholiques, ne se trouveroient pas à point nommé avec un Cordelier, qui se disoit Huguenot, dans une Ville qui n'appartenoit pas à la France. Il poursuivit, par dire qu'il me vouloit interroger lui-même, & me fit traverser à sa suite tout le chemin de

la grande Place, au Gouvernement. Mars 1691.

Un Religieux prisonnier, dans une Ville Espagnole, étoit un spectacle tout nouveau. Aussi, fus-je regardé par tout le monde, & j'enragois de toute mon ame, non seulement de servir de joüet aux regardans; mais aussi, de me voir enguenilloné comme j'étois. Enfin, ma confusion cessa. Je fus présenté à la Gouvernante, Flamande toute belle & toute jeune. On m'y prêta un habit complet, une perruque, du linge, & tout le reste qui convient à un Officier François; & ce fut Cauvreville, qui m'accommoda de pied en cap. Je n'ai jamais pû sçavoir de lui ce qu'il faisoit à Douai, quoi que ce n'a été que fort long-tems depuis, qu'il a quitté le service de France. Nous dinâmes tous chez le Gouverneur, qui nous régala fort bien, & qui me dit qu'il sçavoit tout ce qui m'étoit arrivé, & qu'il ne m'avoit donné la confusion que j'avois eue, que pour m'apprendre, à ne me jamais fier à Moine; &, qu'en homme sincere, l'Espagnol avoit raison, qu'il y avoit en effet trois choses dans le Monde, dont son Proverbe avertissoit de se défier, du devant d'une Femme, du derriere d'une

Mulle, & d'un Moine de tous les côtez, parce que le tout n'eſt que tromperie & malice.

Mars 1691.

Ce Gouverneur me donna un homme de confiance, que j'envoyai à Utrecht. Cauvreville me prêta de l'argent, juſques à ſon retour: &, quelque priére que je leur euſſe faite à tous de tenir mon Avanture ſecrete, elle y fut ſceue; &, ſitôt que je fus arrivé, l'Officier de Garde me ſalua du nom de Mon Révérend Pere. Je vis bien que ſi je m'en fâchois, il faudroit me réſoudre à quereller avec tout le monde. Je pris le meilleur parti, qui fut d'en rire, & de garder ma rancune contre le P. Germain.

Je le trouvai à Amſterdam, ſix ans après, peu avant la Paix de Nimegue. Un leger intérêt du Régiment m'y avoit mené; &, malgré l'intervale de tems, on s'y ſouvenoit de mon Avanture. Je parlai au Tréſorier des Etats, qui dit à ſon premier Commis, Dépéchez le; car c'eſt un Cordelier; & il ne faut qu'un Moine pour nous faire enrager tous. Il eſt vrai, lui dis-je en riant, qu'on m'en a fait prendre l'Habit; mais, je ne l'ai pas gardé: & tout le vœu que j'ai fait dedans, c'eſt de les bien

bien battue, s'il en tombe quelqu'un entre mes mains. Mars 1691.

Vous feriez bien surpris, me dit ce Commis, si je vous offrois à dîner chez M. Germain, & qu'il vous rendît avec usure, tout ce qu'il vous a pris? A ce nom de Germain, je vis tout d'un coup ce qui en étoit. Je le pris au mot, & nous y allâmes. Je vis une maison très propre, & fort bien meublée; une Femme d'environ trente ans, belle, bien faite, & d'un air très vif, & très animé. M. Germain, puis que Germain y a, me reconnut tout d'un coup, & m'embrassa. Je fus quelque tems à me le remettre. Il ne faut pas s'en étonner: je ne l'avois vû qu'en Moine, & jamais en habit décent, ou du monde. Il me demanda mille pardons, m'obligea de prendre deux fois plus que la valeur de ce qu'il m'avoit pris, m'accabla d'offres; & voici son Histoire, telle qu'il me l'a contée.

Qu'il étoit Confesseur dans son Couvent, & qu'entre ses Penitentes, il y avoit une Demoiselle, qui lui parut d'une Conscience autant délicate, que la Beauté de sa personne étoit charmante. Qu'il l'avoit entretenue de Mistéres plus hauts

Mars 1691. que la capacité d'une Fille ne doit monter ; qu'il lui avoit inſpiré des ſcrupules ſur ſa Religion ; & qu'enfin, toujours ſous le ſçeau de la Confeſſion, voyant la matiere bien diſpoſée à la forme qu'il vouloit lui faire prendre, il lui avoit déclaré que la Religion Réformée de Calvin étoit la meilleure ; qu'il étoit réſolu de la ſuivre, & pour cela, de quitter ſon Couvent ; & que lui parlant toujours à ſon Confeſſionnal, il lui avoit dit, qu'il étoit prêt d'éxécuter ſon deſſein ; qu'il s'étoit enfin déclaré plus ouvertement. Sans entrer dans le détail qu'il me fit de leurs Converſations, pourſuivit la Chaſſée, que je pris pour lors en véritable Calviniſte, & qui me parroiſſent à préſent abominables, contentez-vous de ſcavoir, qu'il la pervertit, & la réſolut à le ſuivre ; que la peur qu'il avoit, qu'elle ne lui échapât, l'avoit obligé à s'en aſſûrer par des faveurs ſenſibles ; que pour cela, il lui avoit donné rendez-vous dans une maiſon où il étoit le maître ; qu'il s'y étoit trouvé en habit de Cavalier ; & qu'enfin, s'étant promis de s'épouſer, ils y étoient devenus Mari & Femme.

Qu'après cela, il avoit tout mis en œuvre pour partir ; qu'il avoit pris des Let-

tres

tres de Change à Paris sur Amsterdam, pour le plus d'argent qu'il avoit pu, qui Mars n'auroit pas été grand chose, sans sa 1691.
Maîtresse, & n'avoit reservé sur lui que ce qu'il lui falloit de comptant, pour faire le Voyage, & avoir un habit du Monde. Qu'il avoit postulé, auprès du Provincial général, la Chaire de Théologie à Bruxelles; qu'il l'avoit obtenue avec bien de la peine; & qu'il étoit en chemin, lors que, malheureusement pour moi, il m'avoit trouvé à Peronne. Qu'il y avoit tout d'un coup formé la résolution qu'il avoit éxécutée à Douai; & qu'en sortant de cette Ville, il s'étoit servi de mes Passeports, pour venir directement à Amsterdam.

Je sçai tout ce qui vous est arrivé à Douai, Monsieur, poursuivit-il; mais, vous ne pouvez comprendre quel fut mon desespoir, de ne pas trouver la Lettre que j'avois laissée dans la manche de l'habit que je vous avois laissé. Il fut tel que je fus prêt de retourner sur mes pas; mais, tout l'éclat ayant dû être fait, ne m'étant apperçu qu'à Roterdam de la perte de cette Lettre, que je croyois avoir mise avec mes Billets de Change, je craignis de me perdre inuti-

Mars 1691. lement; en m'exposant aux Pénitences du Couvent, mille fois plus terribles que la roue & le feu. Enfin, j'arrivai ici quinze jours après vous avoir laissé à Douai. J'y reçus la valeur de mes Billets, que j'avois toujours conservez dans une bourse pendue à mon cou; & restai plus de trois semaines dans des inquiétudes mortelles, dont je ne fus tiré, que par des Lettres que je reçûs d'Anvers.

La Demoiselle, que j'avois laissée à Paris, n'avoit plus, ni Pere, ni Mere, & peut en avoir hérité environ deux cens mille francs de bien. Elle étoit âgée de vingt trois à vingt quatre ans, & demeuroit chez un homme de Fortune, dont la Femme étoit sa Tante à la mode de Bretagne; c'est-à-dire, qu'elle avoit le germain sur elle. Cette Femme avoit six Enfans, & étoit seule & unique héritiére de la Demoiselle: & le Mari & la Femme, qui ne vouloient pas qu'elle se mariât, faisoient, par un esprit d'intérêt, tout leur possible pour l'engager à se faire Religieuse. C'étoit dans ce dessein, qu'ils souffroient son assiduité à l'Eglise, & à mon Confessional; ne doutant point qu'un Religieux, qui avoit acquis quelque réputation dans la Chaire, ne la fortifiât

tifiât dans le mépris du monde & le goût de la retraite, si elle me découvroit qu'elle voulût quitter celui-là, pour embrasser celle-ci. Ils m'avoient découvert eux-mêmes leur intention; & ce ne fut pas une des moindres raisons dont je me servis, pour la déterminer à me suivre. Ainsi, bien loin que je contribuasse à leur dessein, ils m'armérent contre eux-mêmes, pour faire plus facilement réüssir le mien; & c'est à quoi je ne m'endormis pas.

Mars 1691.

L'envie de faire une Fille Religieuse, en fait une Apostate.

Je détruisis, après que je l'eus possédée, tous les scupules qu'elle pouvoit avoir, & dans l'Eglise, & au Confessional même; crime digne du feu, si elle & moi n'avions pas été assûrez l'un de l'autre: & ainsi, hors de toute crainte, je lui fis comprendre, que ce qu'elle pouvoit emporter appartenant à ses gens ne vaudroit jamais ce que sa fuite leur laisseroit; & que n'étant engagée à personne, elle pourroit dire, si elle étoit arrêtée, qu'elle se sauvoit des mains de Parens tirraniques, qu'ainsi, il n'y avoit rien à craindre pour elle. Et, si je puis me flatter, l'Amour qu'elle avoit pour moi, achevant de la resoudre, elle consentit à tout ce que je voulus qu'elle fit; &

Mars 1691. un nouveau rendez-vous, que nous prîmes dans la même maison que la prémiere fois, l'ayant mise pour moi dans la même ardeur que j'avois pour elle, elle fut la prémiere à me presser de partir, pour aller goûter ailleurs avec tranquilité des plaisirs qui nous paroissoient si doux. Je lui donnai un Plan de ce qu'elle devoit faire; &, elle l'a fort bien executé.

Son Parent étoit un gros Caissier, toûjours fourni d'Or, d'Argent, & de Pierreries, qu'il avoit en gage: en un mot, un Usurier, dans le Cabinet duquel elle pouvoit entrer quand bon lui sembloit, en ayant une clef; parceque ce Cabinet lui avoit servi de Chambre, & que la porte se fermoit par le dedans à un pêne qui obeissoit à la chute. Elle y avoit fait faire deux clefs, sans que personne le sçût, afin de n'être plus grondée, quand il falloit qu'elle envoyât chercher un Serrurier pour ouvrir sa porte; & de ces deux clefs, elle n'en avoit rendu qu'une. Elle s'étoit accusée de garder l'autre; &, ayant mon dessein, je lui avois, au contraire, ordonné de la garder, par des raisons convenables à un esprit aussi timide que le sien. Ainsi

c'é-

c'étoit de ce côté-là une affaire immanquable. Mars 1691.

Je m'étois assûré avant que de partir d'un zélé Huguenot, à qui j'étois sûr que je pouvois me découvrir sans risque. Il ne manqua pas d'approuver mon dessein, & me promit de me seconder de tout son possible. Je les fis parler l'un à l'autre, & leur répétai le Plan qu'ils devoient suivre. A peine fus-je hors de Paris, qu'il sollicita un Passeport pour lui & son Fils. Il l'obtint. Il acheta une Chaise de Poste à deux personnes; & le rendez-vous étant pris, elle sortit habillée en homme. Ils montérent en Chaise, & ne se sont point arrêtez qu'ils n'ayent été en sûreté, hors des Terres de la Domination de France. Elle a repris ses habits de Femme à Anvers, où j'ai été la quérir sous un Passeport de Messieurs les Etats.

Je l'ai trouvée plus belle qu'elle ne m'avoit jamais paru, & résolue à tout événement; & dès le lendemain que nous avons été ici, je l'ai épousée. Je m'étois résolu à me borner ici à être simplement Maitre d'Ecole, & à enseigner la Jeunesse & les Langues, comme sont une infinité d'autres Moines, qui

comme moi ont franchi les murs de leur Couvent; mais, plus de cinquante mille écus, qu'elle m'a mis en main, m'ont fait jetter dans le Commerce, où je fais assez bien mon compte, pour ne point regretter le peu de bien que mes vœux ont laissé à mes Freres.

Mars 1691.

Après ce que je viens de vous dire, Monsieur, il est, je croi inutile, que j'ajoûte que c'est avec ma Femme que vous venez de diner. Elle est presente & peut vous dire ce qu'elle pense; mais, je ne croi pas qu'elle regrette, non plus que moi, ce qu'elle a laissé à Paris. Notre union est parfaite, quatre Enfans vivans, & un cinquiéme dont elle est prete d'accoucher, en sont des preuves réelles. Je ne lui ai point caché le tour de Fripon que je vous ai joué: je vous avoue qu'elle en a ri, mais pourtant sans blesser la charité Chrêtienne; &, pour vous le faire oublier, elle & moi vous offrons, d'un cœur vrayement sincere, notre maison, notre table, notre bourse, & tout ce qui nous appartient, qui sera toûjours à votre service, de vous & de vos Amis.

Voilà, Messieurs, a continué la Chassée, l'Histoire de mon Cordelier & de

ſa Femme, fort belle, fort aimable, & Mars
pourtant, à ce que je croi, fort ſage, quoi 1691.
que fort éveillée & fort libre. Caractere tout oppoſé à celui qu'elle avoit à Paris : auſſi, étoit-elle la premiere à dire, qu'il ſuffiſoit à une Femme d'avoir quelque choſe de commun avec un Moine, pour devenir auſſi effrontée que lui.

Toutes les fois que j'ai été depuis à Amſterdam, je n'ai pas eu d'autre logement que chez eux, ni d'autre table que la leur, à laquelle tous mes Amis étoient bien venus, & où tout étoit en abondance, tant pour les plats, que pour les vins & les liqueurs de tout Païs. C'eſt là que j'ai été à fond inſtruit de l'Hiſtoire des Couvens, des Cruautez qui s'y pratiquent, & des Tours d'une infinité de Moines de tous Ordres, qui ont jetté le Froc au Diable, qui en diſent des choſes horribles, & qui aiment mieux vivre malheureux & miſérables en Angleterre, où ils ſe retirent ordinairement auſſi-bien qu'en Hollande, que de retourner dans leurs Couvens, dont très ſouvent ils ſe repentent d'être ſortis ; parce qu'ils y ſeroient mis dans une Penitence éternelle, dont la ſeule idée les fait trembler, & les force à perſeverer dans leur Apoſtaſie.

Mars 1691. Je veux croire que pour leur honneur, & se rendre excusables, ils ont grossi les objets sur ces Penitences du Couvent; mais, quand il n'y auroit que le quart de vrai de ce qu'ils m'en ont dit, il faut que les Moines soient plus durs, plus cruels, & plus feroces, que le plus mauvais de tous les Diables de l'Enfer. Nous en parlerons un de ces jours. Pour aujourd'hui allons dîner, a-t-il dit en se levant: nous l'avons suivi.

Il n'a fait que très peu de vent pendant la journée; encore a-t-il été contraire.

Du Lundi 19 *Mars* 1691.

Toûjours beau-tems, & mauvais vent. Le Chirurgien du Florissant est venu à bord voir le nôtre, qui est très mal. Je l'ai déja dit, c'est l'homme du Vaisseau qui m'est le moins necessaire. Mais, quelle sottise, que cette Chirurgie; où plûtôt qu'elle impertinence, que cette Medecine! Je l'ai dit page 71 du I Tome, que lorsque nous allâmes chez Foulquier Apoticaire, il n'y a pas un seul Chirurgien sur l'Escadre qui ne traitât l'autre d'ignorant.

Il

Mars 1691.

Il n'est point de Fou, qui par bonnes raisons
Ne mette son Voisin aux petites Maisons.

Peut-être devrois-je y être mis le premier, quand ce ne seroit que parceque je m'arrête sur une folie. Malgré cela, ces dignes Messieurs, gens habiles, sensez, experts, & véritables Esculapes, sur les maladies d'autrui, sont en effet, & conviennent qu'ils ne sont en effet que des Anes, sur les leurs. Je desespere le nôtre: je ne lui cite pourtant que l'Evangile; *Medice, cura te ipsum.*

Celui du Florissant, qui est venu, a dîné avec nous: il est Latin; & nous avons eu ensemble une Conversation à être mise dans le Malade Imaginaire. Je lui ai remontré que tous les remedes ne sont que vanité. Il m'a cité, pour excuser la Medecine, le Vers que voici:

Non est in Medico semper relevetur ut æger.

Et moi, pour la confondre, j'y ai ajoûté le suivant qui en est la suite.

Nam

Mars 1691. *Nam ſemper doctâ plus valet arte malum:*

Et lui ai ſoûtenu, que l'épitette *doctâ*, étoit ironique.

Le Mr. de la Touche, qui repaſſe avec nous en France, étoit à Siam lors de la Révolution, & y a été pris priſonnier. Il a fait de tout une Relation, que j'ai fait en ſorte d'avoir: on la trouvera à la fin de mon Journal. Nous diſputons enſemble fort & ferme ſur le fruit de nos priſons. Il ſoûtient qu'il a eu plus de coups de rotin des Siamois, que je n'ai eu de coups de bâton des Anglois. Beau ſujet de diſpute! M. de la Chaſſée, pour nous conſoler, dit que les Siamois & les Anglois ont également tort; qu'ils devoient nous aſſommer tous deux; & qu'ils auroient délivré le Monde de deux mauvaiſes Bêtes.

J'ai encore d'autres Relations, que je vous deſtinois; mais, celle de M. de la Touche m'a paru la plus ſincere: c'eſt pourquoi je la préfére aux autres. Le Lecteur ſçaura ſeulement auſſi que la qualité d'Opra répond à celle des anciens Connêtables de France; parce qu'en l'abſence du Roi, elle donne un Comman-

mandement abſolu ſur tous les gens de Mars
Guerre, & que Pitrachard en avoit 691.
augmenté le luſtre & l'autorité, par celle de Grand Maitre de la Maiſon du Roi, dont il étoit revêtu, & qu'il y avoit réuni dans ſa perſonne; & qu'ainſi, le dedans du Palais, & le dehors, étoient ſoumis à ſes ordres.

Le Lecteur ſçaura encore que Cangue eſt une Fourche de la hauteur des piés juſques au col, portant à ſon haut trois gros batons qui ſe croiſent & forment entre eux un triangle équilateral, ſoutenu par trois fourches, une chacune au milieu de la face de chaque triangle, c'eſt-à-dire, entre-deux de ces triangles; qu'aux deux angles du devant, & à côté de la Fourche, il y a une mortaiſe à droite, & à gauche, ce qui fait deux, dans chacune deſquelles on paſſe un bras du Supliant, qui eſt, à cet égard, comme au Pilory à Paris, mais plus géné, a peu près comme étoit l'execrable Ravaillac dans ſon travail, qui ſe voit encore dans la Tour de Mongommeri à la Conciergerie.

Il ſcaura encore, que Rotin ſont des cannes fort menues, & fort longues, dont les Siamois ſe ſervent au lieu

de

Mars 1691.

de verges, & qui coupent comme des couteaux; en sorte, que la peau du corps est bientôt en laniéres. Les Siéges, & les Fauteuils de Siam, ou qu'on a fort bien imitez, sur tout dans le lacis, ne sont pas rares en France: les fons ou les siéges, & les dossiers, sont de ces mêmes cannes. Il faut aussi qu'il sache, que ce qu'on y nomme Bras peints, sont les Boureaux, qui ont effectivement les bras peints de diverses couleurs, & de figures; & que dans ces couleurs, le noir, & le rouge, dominent par leur quantité.

J'ai été surpris que dans aucune des Relations que j'ai lues, on ne parloit point de ce que pouvoit être devenue la Princesse de Siam. Je m'en suis informé à ce M. de la Touche, qui m'a dit, que ni lui, ni personne, ne pouvoit en rien dire de certain. Que tout ce qu'on en sçavoit par un bruit sourd, étoit que Pitrachard avoit voulu l'épouser; qu'elle l'avoit rejetté avec mépris, ne pouvant se résoudre à voir le meurtrier de son Pere, & moins encore à se donner à lui, où à son Fils: à quoi Pitrachard prétend la reduire par les tourmens; sinon, la faire mourir: étant trop bon

Poli-

Politique, pour la mettre entre les bras d'un autre, qui pourroit réveiller ses droits. Mars 1691.

Du Mardi 20 *Mars* 1691.

Il fait calme tout plat, & la Mer est unie comme une table.

Du Mercredi 21 *Mars* 1691.

Le vent est devenu variable, du Sud, au Ouest: pas bon, mais pas tout à fait mauvais.

Du Jeudi 22 *Mars* 1691.

Calme tout plat, jusques à ce soir, que le vent est venu Nord-Ouest, bien foible. Ce n'est pas le moyen de passer le Cap dans le mois.

Du Vendredi 23 *Mars* 1691.

Le vent est venu cette nuit Nord-Nord-Est, bon frais: c'est ce qu'il nous faut. Nous allons vent largue, en bonne route. Dix jours de même, le Cap de Bonne Esperance sera passé, & repassé.

C'est

Mars 1691. C'est le seul endroit, qui nous reste à craindre pour le mauvais tems. Le Ciel est couvert, & il pleut de tems en tems.

Du Samedi 24 Mars 1691.

Il a fait beau tout le jour, & sur tout cet après midi. Le vent a un peu calmé; mais nous allons bien.

Du Dimanche 25 Mars 1691.

Encore un peu calmé; mais nous allons bien, vent arriere. La Mer est belle & unie, & un tems à charmer, & le vrai Printems.

Du Lundi 26 Mars 1691.

Le vent cette nuit a achevé de calmer, & cet après midi il est venu Ouest-Sud-Ouest, directement contraire.

Du Mardi 27 Mars 1691.

Calme tout plat, quelques petites risées, ou souffles, de tems en tems, & contraires. On n'avance point.

Du Mercredi 28 Mars 1691.

Le vent a presque toujours été calme, ou il a si peu venté que rien. Le vent est enfin revenu bon, sur les huit heures du matin; & cet après midi, il a rafraichi, & nous allons assez bien, vent arriere. Si le vent étoit un peu plus fort, nous irions encore mieux. On dit que nous ne sommes plus qu'à deux cent cinquante lieues du Cap, & que si ce vent-ci continue, tout foible qu'il est, c'est une affaire de huit jours. Avec un si, je ferai entrer un Ane dans une Bouteille.

Du Jeudi 29 Mars 1691.

C'étoit hier le premier jour de la Lune: le vent avoit rafraichi; c'étoit bon signe. Il a encore augmenté, & nous avons fort bien été. Quatre jours de même, le Cap sera derriére nous. C'est le seul trajet qui nous reste pour être sûrs de nôtre retour en France. J'avoue qu'il me donne de l'horreur; ne pouvant me figurer que tant de gens, qui en ont écrit, se soient concertez pour mentir.

Du

Mars 1691.

Du Vendredi 30 Mars 1691.

Le vent a changé sur les deux heures du matin, & est devenu tout à fait contraire: il n'est que Ouest; mais, si fort, que nous avons été obligez de mettre à la cap. Il a plu, tonné, venté, & brumé. Ceci est-il un avant-coureur du Cap? Les Navires se sont encore dispersez. Nous ne sommes plus que trois: je ne sçai où sont les deux autres; & ceux que nous voyons étant aussi à la cap, & fort éloignez, on ne peut dire lesquels ce sont.

Du Samedi 31 & dernier Mars 1691.

Le vent est revenu bon sur le minuit, nous avons fait bonne route; & de dessein formé, nous avons laissé l'Escadre. Je ne sçai si nous avons bien fait; mais, je sçai bien qu'il n'a tenu qu'à nous de nous rallier aux autres, parce que l'Oiseau, & le Florissant, paroissoient encore ce matin au vent, à nous. Ils étoient à plus de six lieues de l'arrière: mes longues-vûes en portent douze, & on a distingué par leur moyen ces deux Vaisseaux

ſeaux de notre grande hunne ; &, au lieu Mai
de les attendre, nous avons forcé de 1691.
voiles pour avancer, malgré la réſolution priſe avec M. d'Aire, le 14e du courant, de ne nous point quitter. Dieu veuille qu'il ne nous en arrive point de mal. A mon égard, je ſuis réſolu à tout événement ; &, quand je devrois mettre ſeul le feu au Vaiſſeau, les Anglois ne me regaleront plus. Si nous avons à faire à eux, mon parti eſt pris : ſi ce ſont des Hollandois, nous tâcherons de nous vendre tout ce que nous pourrons valloir ; mais, ſi ce ſont des Anglois, je tâcherai de ne pas périr ſeul. J'aimerois mieux être vingt fois pris par les Algériens, que de l'être encore une par les Anglois, Nation cruelle, tigreſſe, & traitreſſe. J'ai été pris par les Turcs, vous le ſçavez ; & j'ai éprouvé dans ces Barbares mille fois plus d'humanité, & de charité, que dans les Anglois, qui ne pratiquent pas l'ombre de ces vertus. Nous les prenons, auſſi-bien qu'ils nous prennent ; &, quoi qu'ils exercent ſur nous toute ſorte de cruautez, nous n'avons pas le cœur aſſez mauvais, ou plûtôt la barbarie, de leur rendre le change : leurs humiliations nous déſarment. Ce ſont en

Mars 1691. effet de veritables chiens couchans ; & le Proverbe de Petrarque définit juste leur Caractere :

Anglica Gens est optima flens, sed pessima ridens.

Que le Lecteur compare l'Histoire de Henri VIII, de Marie & d'Elizabeth ses Filles, & de Cromwel, qui y ont tous quatre fait couler des ruisseaux de sang. Il verra qu'ils en ont fait tout ce qu'ils ont voulu ; ayant trouvé, dans leur sévérité, le secret de se faire craindre & obéir : au lieu, que la douceur & la bonté des Stuarts n'ont servi qu'à conduire Charles I sur un échafaut, & détrôner Jaques II, actuellement abandonné & retiré à Saint Germain.

Belle Action de M. de la Barre, souillée par une Cruauté indispensable.

Puis que j'ai du tems, & que je parle du génie des Anglois, je ne puis m'empêcher de dire une chose, que je sçai d'original. J'ai parlé ci-dessus de M. de la Barre, Vice-Roi en Canada. Avant que de se jetter dans l'épée, il avoit été Maitre des Requêtes, & Intendant en Bourbonnois. Il y avoit eu une Amourette, dont il étoit venu une Fille, qu'il a mariée à un nommé M. de la Pom-

meraie Gentilhomme de la Marche ou Marchois. Ce M. de la Pomeraie étoit en Canada, avec M. de la Barre son Beau-Pere, & étoit, comme moi, présent à la confusion que les Jésuites eurent à Montreal. C'est de lui que je sçai ce que je vas dire. Mars 1691.

Avant que d'être Vice-Roi en Canada, M. de la Barre avoit été Gouverneur des Isles de l'Amérique; &, pendant son tems, les Anglois infiniment plus forts que les François ne leur faisoient aucun quartier, & jettoient à la Mer tous ceux qu'ils pouvoient prendre. M. de la Barre jugea à propos de passer de la Martinique à S. Christophle, Isle à laquelle les Anglois en ont toujours voulu; non seulement, parce qu'ils en possedent une partie, & qu'ils voudroient avoir le reste; mais, parce que c'est celle de toutes les Antilles, qui produit le meilleur sucre. Ils avoient des Vaisseaux qui menaçoient Descente, & M. de la Barre ne crut pas la devoir laisser prendre sans coup ferir, & résolut d'y aller lui-même. La Pommeraie, son Gendre, l'accompagna, & fut témoin de l'Action.

Entre Nieve, & Sainte Alucie, ils trouvérent une Frégate Angloise de vingt-huit canons, d'égale force à celle que

Mars 1691. M. de la Barre montoit, qui n'en avoit que vingt-huit non plus; mais, qui avoit bien moins d'Equipage, & d'Hommes. Les Officiers, qui étoient sur cette Frégatte avec M. de la Barre, voulurent lui persuader de mettre sa personne en sûreté, & de se sauver à Nieve, qui étoit sous le vent; &, pour cela, de se servir de la Chaloupe, qui étoit en toue de la Frégatte. Pour toute réponse, M. de la Barre mit le sabre à la main, & d'un seul revers coupa le cablot qui retenoit cette Chaloupe, qui ensuite alla au gré du vent, & de la Mer. Je viens, dit-il, d'un visage riant, aux Officiers, & à l'Equipage, d'ôter toute occasion de tentation de se sauver: il faut vaincre, ou périr, tous ensemble.

Una salus victis, nullam sperare salutem.

Allons, Messieurs, & mes Enfans: ne faisons pas les B.....; sautons de bonne grace.

Il se fit aporter les deux Orgues, & les gouverna lui-même, & défendit de tirer qu'à l'abordage. Les Anglois en firent deux, & furent si vivement reçus, qu'ils abandonnérent l'Entreprise. M. de la Barre, qui avoit gouverné les Orgues, leur avoit

avoit tué plus de six vingts hommes. Les Anglois rebutez se retiroient ; mais, il ne crut pas devoir les laisser partir, sans les attaquer à son tour. Il fit virer de bord sur eux, les aborda par le devant, & sauta le premier, le sabre à la main, & ses pistolets à sa ceinture, dans leur Fregatte, sans être ébranlé par le feu qui se faisoit à bout portant.

Mars 1691.

Il fut secondé: & les Anglois, voyant sur leur Vaisseau les François, dont ils craignent, ont toujours craint, & craindront toujours, la pointe & la fureur, n'eurent point d'autre parti à prendre, que de mettre les armes bas, & d'implorer à genoux la grace du Vainqueur ; mais, ils avoient trop fait périr de François, pour en être dignes. M. de la Barre les fit tous jetter à la Mer, au nombre de quatre-vingts six. Ce qu'il y eut de surprenant dans ce Combat, c'est que M. de la Barre n'avoit que quatre-vingt dix hommes, en partant de la Martinique, dont il ne lui restoit que cinquante huit, lors qu'il se rendit Maître des Anglois, encore plus forts que lui de vingt-huit hommes, & qui étoient partis la veille de S. Christophle au nombre de trois cens hommes effectifs, dans l'intention

Mars 1691. de faire une Descente à la Martinique ; afin qu'on ne pût pas sécourir S. Christophle, qu'ils vouloient prendre. Ce fut assurément l'usage des Orgues, qui les reduisit à si peu.

Ce que c'est qu'une Orgue. Comme le Lecteur peut ne pas sçavoir ce que c'est qu'une Orgue, je croi devoir l'en instruire. C'est un assemblage de quatre cens soixante-cinq canons de fusils, posez les uns sur les autres. La base est de trente, le second rang de vingt-neuf, le troisième de vingt-huit ; ainsi du reste, jusques au sommet, qui finit par un : en sorte que tous ces canons forment un triangle parfait. Ces canons sont assujettis par deux barres de fer, pliées en triangle, & qui les embrassent à leur volée, & à leur culasse. On passe entre les rangs une corde d'amorce ; & celui, qui gouverne l'Orgue, fait partir plus ou moins de coups : & le tout étant posé sur un Chandelier dont la vis est jouante, il peut mirer haut & bas, & de tel côté que bon lui semble. On peut voir que ceci est une arme bien meurtriére dans un abordage. Aussi, M. de la Barre employa-t-il utilement les 930 coups de ses deux Orgues.

Il fit, comme j'ai dit, jetter à la Mer les

les quatre vingts six Anglois qui restoient, ou les François eurent la bonté de les tuer à coups de fusil. Que le Lecteur ne s'y méprenne pas: je dis la bonté de les tuer; car, cette Nation Diabolique n'en usoit pas si humainement envers les François. Ces Chiens, plus cruels que leurs Dogues, les lioient les mains derriere le dos, & leur passoient des vessies où des barils sous les aisselles, comme j'ai dit ci-dessus que nos Matelots ont traité un Requien; & cela, afin de se divertir de leur mort, & que l'horreur les en frapât d'avantage. Heureux, dans ce cruel tems, celui qui étoit promptement dévoré par quelque Monstre!

Mars 1691.

Entre ceux qui furent jettez à la Mer, il y eut un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, qui se jetta aux piés de M. de la Barre, & lui dit en bon François, qu'il étoit véritablement Anglois de naissance, mais bon Catholique Romain; qu'il avoit toujours été en France, auprès d'un Oncle établi à Rouen; qu'ayant débarqué à Douvres, pour aller à Londres, voir son Pere, qu'il n'avoit pas vu depuis quinze ans, il avoit été pris & forcé de s'embarquer malgré lui. C'est fort bien plaider, lui répondit M.

Cruauté nécessaire.

Mars 1691. de la Barre. Tu n'avois qu'à rester à Rouen, & t'y faire Procureur: tu y aurois gagné la vie; mais, que Diable allois-tu faire dans cette Galére? Ho bien, poursuivit-il en parlant à un des Quartiers-Maitres qui jettoient les Anglois; sçais-tu bien ce qu'il faut faire? Tout le monde croyoit qu'il alloit lui donner la vie; &, dans ce sens, cet Officier Marinier lui répondit, que ce pauvre Diable avoit la mine de sçavoir bien gagner son pain. Eh! il est Anglois! lui repliqua M. de la Barre; mais, parcequ'il est bon Catholique, jette le plus doucement que les autres, & le fit effectivement jetter à la Mer; & toute la grace qu'il lui fit, fut de lui faire attacher au cou un boulet à deux têtes. Il poursuivit son chemin, sauva l'Isle de S. Christophle, où il fit mettre le feu à une Sucrerie, dans laquelle il fit bruler quarante Anglois, qui s'y étoient enfermez, & qui refusoient de se rendre: ce qui épouvanta tellement les autres, qu'ils furent les premiers à proposer un Cartel, que M. de la Barre accepta avec plaisir; n'ayant fait ces Cruautez, que pour les empêcher de continuer les leurs. Je ne puis mieux achever leur Portrait, que

par

par un Vers du *Poëma Maccaronicum.* Mars 1691

Stellarum mala raſſa virûm, bona ſalſa Diabli.

Du Dimanche 1 Avril 1691. Avril 1691

Depuis minuit, vent contraire. L'Oiſeau, & le Floriſſant, ne veulent point nous quitter. Mes longues vues diſent de la hunette qu'il y a un ſignal ; & on dit en bas, qu'elles ne peuvent pas porter ſi loin. Si nous ne nous rallions pas à eux, c'eſt que nous ne le voulons pas.

Du Lundi 2 Avril 1691.

Toujours vent contraire. Nous avons encore vu deux Navires, mais ſi éloignez derriére nous, qu'on ne peut les diſtinguer. Ce ſont encore l'Oiſeau, & le Floriſſant : du moins, l'apparence le dit ; & ce ſoir, on ne les voyoit plus du tout.

Du Mardi 3 Avril 1691.

Après du vent aſſez bon depuis minuit juſques à neuf heures du matin, calme tout plat. On ne voit plus de Navires que le nôtre.

Avril 1691.

Du Mercredi 4 Avril 1691.

Nous ne verrons plus nos Vaiſſeaux qu'au rendez-vous. Le froid nous ſaiſit, & nous paroit d'autant plus ſenſible, que nous ſortons des chaleurs. Un Matelot, nommé René le Penneven, vient de mourir.

Du Jeudi 5 Avril 1691.

Toujours vent bien près, & preſque contraire: cependant nos Pilottes, ayant aſſûré que nous ſommes ſur le Banc des Aiguilles, ont ſondé ce ſoir, & ont trouvé terre à 85 braſſes d'eau. Ainſi, nous ne ſommes qu'à trente lieues d'Affrique. J'admire leur habileté, de ſe trouver ſi juſtes, après l'Ouragan du mois paſſé.

Du Vendredi 6 Avril 1691.

On a encore ſondé ce matin, & on a trouvé terre à ſoixante-quinze braſſes. Il n'a preſque point fait de vent cette nuit, & fort peu pendant le jour. Nous avons vu ce ſoir à Soleil couché les Terres d'Afrique, qu'on apelle Cap des Aiguilles,

les, dont nous sommes encore fort éloi- Avril
gnés dans l'Est. 1691.

Du Samedi 7 Avril 1691.

Le vent est devenu bon vers les deux heures du matin. Nous avons toute la journée côtoyé la Cafrerie ou les Terres de l'extremité de l'Afrique, dans le Sud-Est: ce sont celles qui ceintrent, du côté de la Mer une partie de l'Empire du Monomotapa. Si le vent continue, nous passerons cette nuit le Cap de Bonne Esperance; &, demain matin, tout peril de Navigation sera évité. Nous ne sommes au plus qu'à cinq lieues de Terre. Je n'ai vu, par mes longues vues, qu'une Terre couverte de Bois, & pas une seule Habitation, on dit cependant, que cet endroit est fort peuplé.

Du Dimanche 8 Avril 1691.

Le vent a calmé; cependant, nous avons toujours été un peu. Nous avons toujours côtoyé la Terre; & le Cap de Bonne Esperance, que nous voyons, n'est pas à plus de neuf lieues de nous. Si le vent renforçoit, ce seroit du chemin jus-

Avril 1691. ques à minuit. J'espere cependant, qu'à l'issue de la Messe nous chanterons demain le *Te Deum*. Du calme au Cap de Bonne Esperance! Cela me paroît si peu vraisemblable, que j'accuserois volontiers de vanité, & de mensonge, tous ceux qui en ont écrit des choses si horribles; entre autres Maffée, que je tiens ouvert sur le Naufrage d'Eléonor. Ce que j'en peux croire, c'est qu'ils ont eu le malheur de s'y trouver à la fin de Février, ou au commencement de Mars, qui est immanquablement le tems de l'Ouragan: Rikwart nous l'a assûré en dînant. Les Hollandois sçavent que nous sommes ici; car, ils ont des gens exprès sur trois différentes Montagnes, qui font du feu, ou d'autres signaux, lors qu'il paroît quelque Navire. Je croi qu'ils voudroient bien nous couper chemin; sur tout, les Scélérats, qui, après avoir dit leur *Credo* en France, se sont retirez parmi eux, où ils ont en même tems renié leur Religion, leur Roi, & leur Patrie. Rikward dit qu'il y en a plus de trois cens; & que ce sont ceux, que la Compagnie Hollandoise envoye s'établir dans les Terres nouvellement découvertes en Afrique, & dont j'ai parlé à la fin du I Volume.

Du

Du Lundi 9 Avril 1691.

Avril 1691.

C'est ce matin que, grace à Dieu, nous avons doublé & dépassé le Cap de Bonne Esperance, d'une Mer belle & unie, & d'un bon vent. Nous l'avons perdu de vûe sur le midi; mais le vent, qui est devenu contraire sur les deux heures, nous empêche de quitter de vûe les Terres d'Afrique. En tout cas, le plus fort est fait, puisque nous ne sommes plus dans les Mers des Indes, & que nous sommes certains de ne point relâcher. Nous avons chanté le *Te Deum.* Dieu nous conserve jusques en France: il y sera chanté encore de meilleur cœur. *Cap de Bonne Espérance passé.*

Du Mardi 10 Avril 1691.

Calme tout plat, depuis hier au soir.

Du Mercredi 11 Avril 1691.

Nous avons enfin perdu de vûe les Terres d'Afrique, parce que le vent est venu bon cette nuit, & nous a avancez, & nous avance encore. Quinze jours de

 mê-

Avril 1691. même, nous serons à l'Ascension : notre rendez-vous y est. Nous sommes seul à present : & un Vaisseau seul avance beaucoup plus, que lorsqu'il est en Compagnie ; parce qu'il fait route directe, sans attendre personne. Ajoûtez à cela, que l'Ecueil va parfaitement bien, & est un des meilleurs voilliers de tous les Vaisseaux qui sont à la Mer. Dieu nous preserve de trouver des Ennemis plus forts que nous : la résolution de se faire sauter ne plait pas *multis*.

Du Jeudi 12 *Avril* 1691.

Le vent continue toûjours bon, & nous allons à souhait. Dieu sçait ce qu'il nous faut ; car, certainement, nous avons besoin d'être bien-tôt à quelque bon endroit, étant fort près de nos pieces sur le pain. Le reste ne nous manque point ; &, Dieu aidant, ne nous manquera pas.

Du Vendredi Saint 13 *Avril* 1691.

Toûjours bon vent : tout le monde en est réjoüi, & très peu content du jeune austere d'aujourd'hui, & de celui qui

qui se fera demain. C'est comme l'année passée; mais, par une autre raison: c'est que nous avons fait gras, pendant tout le Carême. Avril 1691.

Du Samedi 14 *Avril* 1691.

Le vent s'est jetté cette nuit au Nord-Ouest, justement contraire.

Du Dimanche de Pâques 15 *Avril* 1691.

Il a fait calme toute la journée, & le vent s'est jetté ce soir au Nord. Il a fait fort beau, & pas plus chaud ni froid qu'il fait ordinairement en France à pareil jour: aussi sommes nous à trois dégrez près au même éloignement du Soleil de lui à Paris, & de lui à nous.

Toûjours même chose que l'année passée pour la Conscience; je n'ai rien à ajoûter à ce que j'en ai dit page 234 du I Tome. Vols journaliers, dont on a la tête rompue: pas une restitution; & tout le monde a communié. Cela a attiré une nouvelle persécution à notre Aumonier de la part de Mr. de la Chassée, qui est son fleau, & qui ne lui passe rien. La Nation Basse-Bretonne, & le Monachisme

Avril 1691. me, ont éclatté sur la Scene. Il en souffrira pourtant une autre, dont la Chassée est inventeur : c'est un Procès dans les formes, auquel il ne s'attend pas, & qui sera plaidé tout aussi-tôt que les Avocats auront appris leur Plaidoyé.

Du Lundi 16 *Avril* 1691.

Calme tout plat, pendant toute la journée. Nous avons pris du Poisson; &, pendant la derniere Semaine de Carême, nous n'en avons pas vû un seul : en sorte que nous l'aurions fait fort triste, si je n'avois fait servir gras. Personne n'a eu peine à se rendre à un si doux ramage. En effet, il faut avoir l'ame tournée du côté de Rome, ou de ses Décisions : (car aucun Ecclesiastique considérable n'y fait maigre.) Le Salut éternel, à ce que le Peuple croit, y est attaché; mais, pour se bien porter, il est du bon naturel d'avoir l'estomach & les boyaux tournez du côté de Geneve... Point de Poisson, point de Legumes, point de Beure, de l'Huile puante. Hé! comment Diable aurions-nous fait ?

Avril 1691.

Du Mardi 17 *Avril* 1691.

Encore calme tout plat, jusques sur les trois heures après-midi, qu'il vente Ouest-Sud-Ouest, pas bon.

Du Mercredi 18 *Avril* 1691.

Calme tout plat, depuis minuit. La chaleur commence à se faire sentir. On dit que les Courans sont pour nous : tant mieux.

Du Jeudi 19 *Avril* 1691.

Jour des Plaidoiries. Avant que d'en parler, je dirai que le vent est devenu fort bon sur les deux heures du matin : c'est de l'Est-Nord-Est ; nous avons bien été, & nous allons bien encore.

Le Procès s'est mû en dinant, entre Messieurs de Bouchetiere, de la Chassée Prócureür Général, & moi, Demandeurs & Accusateurs, d'une part,

Contre Frere François Querduff, Religieux Dominicain, ou soi disant tel, notre Aumonier, d'autre part.

Nous lui gardions ce Procès pour ses

œufs

œufs de Pâques, & tous les Acteurs
Avril étoient concertez. Bouchetiere, la
1691. Chassée, & moi, lui avons rendu vuides les trois flaccons de fenouillette, qu'il nous avoit donnez pleins le Dimanche 18 du mois passé.

J'ai commencé ma Plainte & le Plaidoier au dessert, fondé sur ce que j'avois travaillé pour le commun, & non pour moi seul, en faisant mariner de la Bonite à la Mer, & saller du Sanglier à Negrades; Que notre Aumonier ne pouvoit pas disconvenir de cette vérité, puisqu'il en avoit mangé sa bonne part; que je l'avois donné à la Table, sans en avoir rien reservé pour moi; ce que j'avois fait dans la prévention où j'avois toûjours été, & où j'étois encore, que les gens qui mangent ensemble à la Mer ne devoient avoir qu'un même plat, auquel chacun devoit contribuer de sa peine & de ses soins, pour l'utilité commune; Que sur ce pié, j'étois surpris d'avoir appris, qu'agissant sur un autre plan, notre Aumonier, Frere François Querduff, avoit fait un Vol, & un Brigandage public, en retenant pour lui seul du Gingembre confit; Que je requerois que ce Gingembre fut aporté à l'Of-

l'Office du dessert commun, sauf à la Cour, & à Mr. de la Chassée, Procureur Général en icelle, à prendre pour la vengeance publique telle Conclusion qu'il aviseroit bon être; & ce, afin que la peine qui seroit infligée au coupable, empêchât que desormais pareil Brigandage arrivât parmi les Navigateurs mangeans ensemble. Avril 1691.

J'acquiesce aux Conclusions prises par l'Ecrivain du Roi, à repris Bouchetiere, & demande à la Cour d'être reçû Partie intervenante. Je ne conçoi pas par quel droit de Friandise notre Aumonier a prétendu s'approprier du Gingembre, où il n'a rien apporté du sien, que le seul soin d'ordonner la sauce. C'est moi, qui lui ai donné le Gimgembre, c'est moi, qui lui ai fait avoir du Sucre de notre Maître-d'Hôtel: Sucre très cher, Sucre admirable, & Sucre d'autant meilleur, qu'il ne coûtoit rien; puisque c'étoit le reste de ce qui m'en avoit été donné au Port-Lôüis. C'a été moi encore, qui lui ai donné un Soldat pour aller chercher le Bois propre à faire & entretenir le feu sous le pot: pot que je lui avois encore fait prêter par notre Maitre d'Hôtel.

Il

Avril 1691. Il y a plus: c'eſt que le vin, dont il s'eſt ſervi, provient d'une menterie qu'il m'a obligé de faire. Ses Adulations. Hé! qu'eſt-ce qu'un Moine n'eſt pas capable de faire faire à ſon Pénitent, lorſqu'il y trouve l'utilité de ſon ventre, & la délicateſſe de ſon goût? Ses Adulations, dis-je, m'ont perſuadé que ce ſeroit un ſi léger Péché, qu'il m'en donneroit l'Abſolution ſans Confeſſion, ſi je demandois à l'Ecrivain du Roi deux pots de bon vin vieux, ſous tel prétexte que je voudrois, & que je lui remiſſe ce vin. Je l'ai fait, ſous prétexte d'en faire preſent à feu La Ville aux Clercs; & l'Ecrivain du Roi, qui m'en offrit autant que j'en voudrois, a toûjours crû que j'en avois aidé un Malade. L'Aumônier me promit de les employer au Gingembre: mais je croi qu'il les employa à déjeûner avec l'Aumonier du Floriſſant, & le Maitre Canonier d'ici, ſes Freres, en mangeant des Perdrix, que celui-ci avoit tuées; & qu'il s'eſt frauduleuſement ſervi du vin des Malades, pour faire ſes Confitures.

Non, Monſieur, repris-je, le vin que vous lui avez donné à été mis au Gingembre; & je lui en donnai trois

au-

autres Bouteilles, pour déjeûner avec ses Freres, duquel déjeûné je devois être, Avril si je n'avois pas été retenu par Mr. 1691. Blondel. Tant mieux, a repris Bouchetiere, puisqu'il n'y a point eu là-dessus de tricherie : les Confitures n'en doivent être que meilleures. Je serois en droit de tout repeter en mon particulier, puisque le Sucre, le Gingembre, le pot dans lequel tout a été cuit, le vin qui en a fait la sauce, le bois, & les soins du Soldat qui a entretenu le feu, ne sont dûs qu'à moi ; mais, le mensonge que j'ai fait m'en rendant indigne, j'acquiesce aux premieres Conclusions.

Comptez vous pour rien le Gérofle, la Canelle, & la Muscade, qui sont entrez dans ces Confitures ? a ajoûté le Maitre-d'Hôtel. J'en avois confié les clefs à Landais, qui a eu la bonne foi de les remettre au Reverend Pere, lequel a fait de ces Aromates comme des choux de son jardin, & qui a laissé dans les boëtes un si grand vuide, que j'ai été prêt de m'en plaindre ; & m'en serois effectivement plaint, si le même Landais ne m'avoit appaisé, en me faisant boire trois coups d'un Ratafia admirable.

Vous m'allez brouiller, lui a dit Landais

dais avec notre Aumonier, à qui j'avois promis le ſecret; & cela ſera cauſe, que je ne dirai à perſonne que je lui ai encore donné deux autres livres de ſucre, qu'il m'a prié de voler dans la dépenſe. Je ne dirai point non plus, que le Ratafia que je vous fis boire, & dont je bus auſſi, étoit le reſte d'un flaccon de la petite cave de feu Mr. le Vaſſeur, qu'il avoit vuidé dans le Gingembre, qu'il faiſoit dans un endroit caché, fort éloigné du Camp, dont lui ſeul, Francœur, & moi, avions connoiſſance; &, quand tous les Juges du Monde s'en mêleroient, je ne dirai de ma vie, qu'il y a trois grands pots renfermez dans le grand coffre de Mr. le Vaſſeur, dont celui que j'ai vû ce matin eſt le plus petit, & que le Gingembre eſt d'une odeur ſi délicieuſe, qu'elle embaume la Sainte-Barbe. Voilà ce que votre indiſcretion a attiré. J'aurois tout dit, ſi on me l'avoit demandé; & à preſent, quand le Diable s'en mêleroit, je n'en dirai pas un mot.

Avril 1691.

Que de Crimes entaſſez l'un ſur l'autre, & découverts dans le même moment! a dit la Chaſſée, avec un ton d'admiration, qui nous a tous fait rire. Voilà, Pere, la confuſion que votre avidité,

té, votre gloutonie, votre peu de charité pour votre prochain, & votre amour-propre, vous causent. Gimgembre surpris, Sucre extorqué & volé, Vin achetté par l'indigne prix d'une menterie, Epiceries volées, Corruption du dépositaire & de son facile mais sincere Confident, Travail caché comme celui d'un faux Monnoyeur! Voilà, Pere, une partie des Crimes, dont votre Reverence est prévenue & convaincue. Croyez-vous que la Cour vous les pardonnera, & ne jettera pas sur votre compte les maux de poitrine, & les indigestions d'estomac, dont nous avons été travaillez, & dont, à ce qu'assure notre Esculape, nous aurions tous été exemts, si nous avions eu part au Gingembre confit? Craignez la juste vengeance que la Cour peut exercer contre vous. Avril 1691.

Notre Ministere nous obligeroit de pencher vers la rigueur; mais, donnant le plus que nous pouvons à la coûtume Monachale & Basse-Bretonne, nous nous contentons de requerir que celle de tout tems observée parmi les Navigateurs sera gardée, sans qu'il y soit contrevenu; ce faisant, que les soins seront par chaque particulier mangeant à la Table,

Avril 1691. ble employez à la rendre la plus abondante & délicate que faire se poura. Requerons en outre, que les trois pots de Gingembre confit en question seront presentement & actuellement transferez dans la dépense du Maitre-d'Hôtel, & là convertis en assiettes particulieres, qui seront distribuées à chaque repas. Requerons encore, que le Ratafia, étant l'instrument dont le coupable s'est servi pour corrompre lesdits Maitre-d'Hôtel & Landais, il en soit aussi actuellement & sans déport apporté trois flaccons pleins, au lieu des trois flaccons vuides presentement rendus, pour tenir lieu d'épices à la Cour, & de salaire aux Avocats; lesquels trois flaccons seront journellement vuidez les matins par les gens de la Table, avant la Priere & la Messe, & ce pour cause; & qu'il en soit encore apporté un autre, qui sera presentement vuidé, pour desalterer les gosiers desséchés par une Plaidoirie si longue, & que l'Arrêt qui interviendra sur les presentes Conclusions sera exécuté, nonobstant l'Apel; & sans préjudice d'icelui.

Après cela, Mr. de la Touche & le Chirurgien, qui avoient le mot, se

sont

ſont approché de Rickwart, qui avoit le mot auſſi. Ils ont fait comme s'ils avoient été aux Opinions; &, un moment après, ce Hollandois, qui ne parle pas tout-à-fait bon François, quoi qu'il l'entende bien, a prononcé, *Soit fait comme il eſt requis, ſauf l'Apel; &, par proviſion, dépens réſervez.* Qu'eſt-ce qu'il veut dire, a repris l'Aumonier, avec ſes dépens réſervez? C'eſt en cas que vous en appelliés, lui a répondu M. de Porrieres. Hé! à qui en appellerois-je? a pourſuivi l'Aumonier, en riant, & rouge comme une ceriſe mure. Ne vois-je pas bien que vous êtes tous des Fripons, conjurez & concertez contre ma Fenouillette? Avril 1691.

Il a voulu ſe retirer. Doucement, beau Pere, lui a dit la Chaſſée en l'arrêtant. Vous êtes priſonnier ici, ſuivant l'Arrêt: payez comptant, pour vous éviter les frais de capture. Je n'ai pas ici de quoi, a repris l'Aumonier. J'y ai pourvû, a dit la Chaſſée: un Moine priſonnier ici feroit autant de ſcandale que j'en ai fait à Doüai. On eſt allé tout querir: &, en effet, le Maitre-d'Hôtel, le Vallet de Mr. de Porrieres, celui de Mr. de la Chaſſée, & Landais, ſont

Avril 1691. arrivez, apportant le Coffre & la Cave du Pater. Il a ouvert l'un & l'autre, & prenoit, je croi, les choses un peu à contre-cœur, quoi qu'il fît bonne mine. Les trois pots & les trois flaccons ont été portez à la dépense, & dans le moment nous avons vuidé le quatriéme. La Cave est de seize, dont il y a encore quatre pleins, dont nous tirerons encore notre part. Je laisse à penser si cela s'est fait sans rire. L'Aumonier a pourtant pris les choses de meilleure grace, que nous ne l'esperions ; & cela est cause, qu'on lui a renvoyé un pot du Gingembre, qui est excellent, aussi-bien que sa Fenouillette. Notre Pere la Chassée lui garde pour une autrefois son Histoire avec la Chanteuse de Morlais, qui nous a déjà valu trois flaccons, & dont il la menacé ci-devant; & c'est sur cette Histoire, que nous hipotequons notre droit sur le reste de la Cave.

Du Vendredi 20 Avril 1691.

Le vent a toûjours été bon, & nous avons fort bien été en bonne route. Notre Aumonier a dit en dînant, qu'il n'avoit hier entamé un pot de Gingembre

bre, que pour le gouter, & le donner à la Table. Mr. de la Chassée lui a platement répondu, qu'il auroit pu le donner s'il avoit été mauvais; mais, qu'étant bon, il vouloit le garder. Lequel a raison ? Je m'en raporte au Lecteur.

Avril 1691.

Du Samedi 21 *Avril* 1691.

Le vent a fort calmé, & nous avons peu avancé. Nous sommes à moitié chemin du Cap de Bonne-Esperance à l'Ascension.

Du Dimanche 22 *Avril* 1691.

Le vent a rafraichi, & nous avons toûjours été à merveille.

Du Lundi 23 *Avril* 1691.

Il y a aujourd'hui un an, Dimanche 23 Avril 1690, que M. Hurtain mourut. Nous aurions du faire hier son Anniversaire; mais, la celebrité de la Quasimodo l'empêcha. Nous l'avons fait aujourd'hui. Il y a encore eu des pleureurs : cela a fait plaisir au Com-

Avril 1691. mandeur, qui a vû le respect que nous conservons pour la mémoire du deffunt; & cela me fait dire à moi, qu'outre la qualité de Larrons, celle de bons Comédiens, ou de gens de cœur assez tendre, est due aux Bretons.

Du Mardi 24 *Avril* 1691.

Toûjours bon vent: tant mieux. Les Pilotes, ni l'Aumonier, n'ont point oublié ma Fête. Le Diable de la Chassée, qui les en a fait souvenir, étoit à leur tête. Je ne connois point son Saint; mais le mien m'a coûté plus que l'année passée.

Du Mercredi 25 *Avril* 1691.

Le vent a un peû calmé; mais, nous allons bien.

Du Jeudi 26 *Avril* 1691.

Tout de même.

Du Vendredi 27 *Avril* 1691.

Le vent toûjours bon a rafraichi: on croit

croit que nous ſerons Mercredi à l'Aſcenſion. Ce que Dieu garde eſt bien gardé: il ſçait le beſoin où nous ſommes, ſur tout de pain; à cauſe de celui que nous avons été obligés de jetter, & dont il ſe conſomme tant, que je dirois volontiers que moins on en a, & plus l'apetit augmente. Avril 1691.

Du Samedi 28 *Avril* 1691.

Nous avons toûjours bien été. Je viens d'achever le Mémoire pour Mr. de Seignelai, ſéparé du Journal que je lui deſtine.

Du Dimanche 29 *Avril* 1691.

Le vent toûjours bon, & nous allons le mieux du monde.

Du Lundi 30 *& dernier Avril* 1691.

Toûjours de même pour le vent: nous ſommes à la hauteur de l'Aſcenſion; nous faiſons l'Oueſt, pour l'atteindre. La chaleur eſt bien forte.

Mai 1691.

Du Mardi 1 Mai 1691.

Toujours même vent, & nous avons bien été. Le premier de Mai me remet toujours devant les yeux le jour funeste pour moi, de la mort de mon Pere : perte toujours présente & nouvelle à mon esprit.

Du Mercredi 2 Mai 1691.

Nous n'avons encore point vu l'Isle de l'Ascension, en ce que cette Isle est diversement marquée sur les Cartes pour sa longitude du Méridien: cependant, il faut que cette Erreur des Géographes soit bien forte, puis qu'elle va jusques à cinq degrez dans des Mers connues.

Du Jeudi 3 Mai 1691.

L'Equipage commence à desesperer de voir cette Isle. Deux de nos Pilotes s'en font dépassez dans l'Ouest, & l'autre se fait dessus. Ils ont trop fait paroitre leur intelligence & leur habileté pour les soubçonner de méprise. Ces sortes d'Erreurs, je croi l'avoir déjà dit, ne

ne sont elles pas plus que suffisantes, pour convaincre de vanité ceux qui assûrent que la Navigation est établie sur des Principes certains? Cependant, Lenard ne pert point courage, & prétend trouver cette Isle. Il assûre que les Courans nous ont été contraires. Ces Courans sont d'un grand secours aux Pilotes. Quoi que le vent soit bon, & la Lune forte, nous n'irons que fort doucement cette nuit, crainte d'aller donner dessus.

Mai 169..

Du Vendredi 4 Mai 1691.

Nous ne voyons point encore cette Isle, quoi que nous ayons été parfaitement bien depuis trois heures du matin jusques à ce soir. Notre Equipage est au desespoir, n'ayant aucun Rafraichissement à espérer de ce côté-là. M. de Porrieres paroit être dans un très violent chagrin, parce qu'on ne sçaura quel parti prendre, ni ou dresser la route, pour retrouver notre Escadre, ou du moins M. du Quesne, si nous manquons cette Isle, qui est notre rendez-vous, & où nous devons trouver l'indication d'un autre, pour nous rassembler; en cas, comme on le croit, ou plûtôt comme plusieurs,

Mai 1691. dont je suis du nombre, font semblant de le croire par complaisance, que M. du Quesne y ait passé. Cependant les Pilotes, ne perdant pas l'esperance, ont obtenu que nous poursuivrions la route jusques à demain midi.

Du Samedi 5 Mai 1691.

Nos Pilotes ont eu raison de rejetter leur Erreur sur les Courans. Nous n'avons point presque été cette nuit; mais, à l'aube du jour, ayant forcé de voiles, nous avons à huit heures, avant la Messe, vû l'Isle de l'Ascension, dont je parlerai quand nous serons partis, comptant d'être à terre vers les deux heures après midi. Nous allons dîner. Je ne puis m'empêcher d'ajouter, que ces Courans, contre lesquels le meilleur vent ne peut pas prevaloir, me font repeter, que la Prudence fait à la Mer, autant pour le moins que la Science.

Du Lundi 7 Mai 1691.

Isle de l'Ascension. Nous avons remis à la voile pour aller aux Antilles, autrement aux Isles de l'Amérique; & c'est à la Martinique, l'une

l'une d'elles, que nous allons. Nous avons quitté l'Ascension, où nous avions mouillé avant-hier, Samedi, vers une heure & demie après midi. Elle est par huit dégrez juste de latitude Sud; & est marquée sur différentes Cartes par cinq, six, sept, & huit dégrez de longitude du Meridien: ce qui fait une différence de quatre vingts lieues. C'est encore sur cette longitude, que les Jésuites devroient donner leurs Observations; mais, il semble qu'ils ne cultivent les Sciences utiles, que pour l'intérêt particulier de leur Société, & comptent pour rien le reste du Monde. Mai 1691.

Cette Isle n'a au plus que cinq lieues de tour. Elle n'a ni Riviere, ni Sourçe; n'étant lavée que de l'eau de pluye, qui se précipite des Rochers. J'ai bu de celle qui s'étoit arrêtée dans des creux: elle m'a paru très bonne. Cette Isle n'est qu'un amas brute de Montagnes & de Rochers: il n'y a pas cinquante pas de chemin droit & uni, infertile par tout, excepté seulement le lit, que s'est formé l'eau de pluye. C'est là qu'on trouve abondance de Pourpier, tout pareil à celui de France, mais plus petit, & de meilleur goût. On trouve aussi dans les Rochers de très *Sa Description.*

Mai 1691. excellente Passe ou Casse-Pierre, dont nous avons mangé de très bonnes salades, & confit deux petits barils. Ces legumes sont un très grand & très salubre rafraichissement pour des gens qui n'ont point vu Terre depuis près de quatre mois, & tout le monde s'en est bien trouvé.

Oiseaux: leur Description. L'Isle est couverte d'Oiseaux, que les Matelots nomment Frégates & Foux. Ils sont si familiers, qu'ils viennent se percher sur les vergues, où on les prend à la main. A terre, on les tue à coups de bâton, tant ils approchent de près; &, loin de fuir quand on en abat un, il semble que ce soit un appats pour faire approcher les autres en plus grand nombre. Il est impossible d'exprimer la quantité que nous en avons tué. Ces Oiseaux sont blancs en tout, excepté que la Frégate a une plume noire à l'extremité de l'aile. Les Foux sont les plus gros, & tous à peu près comme la Maquereuse. La Frégate à une très grande envergure, pour parler Matelot, c'est-à-dire, qu'elle a les ailes très longues; y ayant ordinairement de l'extremité de la plume noire d'une aile à l'extremité de l'autre, compris le corps, cinq piés huit

pous

pouces. Toutes ces plumes ont le tuyau long, & me paroiſſent bonnes pour écrire : le reſte des plumes eſt comme celui des Cannes; mais, moins ferme, & moins épais. Leur queue eſt courte en Pigeon, leur becq eſt long & pointu, un peu crené. La Frégate à le pié toilé comme le Cannard, & le Fou les a comme ceux du Pigeon. Ils ſont bons à toutes ſauces, & la meilleure eſt à la broche. Après qu'ils ſont plumez, il faut les piquer ſur l'eſtomac, le croupion, & les autres endroits gras, & leur faire faire un bouillon. Ils ſe refont dans l'eau, & y jettent l'huille qu'ils ont de trop. Après qu'ils ſont refroidis, on les larde, & on les met à la broche : on les mange enſuite au poivre, au ſel, & au vinaigre. Ils ne ſont pas indifferens. Mai 1651. *Leur ſauce.*

L'huile, qu'ils rendent, me fait ſouvenir de la nôtre, qui ſent un peu. Rikwart, qui avoit envie de manger de la ſalade de Pourpier & de Caſſe-Pierre, m'a découvert le ſecret de lui faire perdre ſa mauvaiſe odeur. Voici comment. Nous avons pris environ deux pintes d'huile dans un flacon, & ayons été à terre, emportant avec nous un grand coquemar de terre tout neuf. C'eſt le ſeul *Secret de faire perdre à l'huile ſa mauvaiſe odeur.*

utancile de Chirurgie, dont je me suis servi. Nous l'avons rempli à moitié de cette eau de pluye, dont j'ai parlé, la plus pure, & la plus claire. On l'a mis bouillir avec du Pourpier & de la Casse-Pierre bien lavez, & on a bien écumé le tout. On y a versé l'huile dans le tems du fort bouillon, en retirant le coquemar du feu. Ensuite, avec un bâton bien propre, pendant un bon demi quart-d'heure, on a tout brouillé ensemble, légumes, huile, & eau. Lors que tout a été froid, & bien reposé, on a retiré l'huile qui surnageoit: on n'en a pas perdu la trentieme partie. On l'a mise dans le même flacon où l'on l'avoit apportée, & on l'a mis rafraichir. Elle a paru un peu verdâtre, mais peu, & sans mauvaise odeur; de sorte que M. de Porrieres, quoi que Provençal, y a été trompé, & a cru que c'étoit un nouveau baril qui avoit été percé, lequel s'étoit mieux conservé que les autres. Nous l'avons détrompé; & je viens de lui donner par écrit ce que nous avons fait.

Mai 1691.

Poisson. Outre la quantité de Pourpier dont je viens de parler, les bords de cette Isle abondent en Poisson, & qui nous a fourni de bons plats. Nos Matelots en ont

salé,

salé, signe de leur quantité, contre la coutume des Marins. L'Equipage n'a eu pour toute nouriture, depuis Samedi au soir compris, que des Oiseaux, & du Poisson, & rien de fond-de-calle, que du pain & du vin de retour. Le meilleur Poisson, que j'y ai mangé, est fait comme une petite Carpe de quatorze à dix-huit pouces, tête & queue comprises. Il est rouge en dehors : il a l'écaille fine & belle. Sa chair, pour sa blancheur, & sa fermeté, ressemble à celle du Brochet, moins entrecoupée d'arrêtes ; mais, le goût en est bien plus exquis. En disant que ce Poisson est fait comme une Carpe, c'est je croi dire assez, que c'est le véritable Rouget, qui n'a rien du tout de commun, que la couleur, avec ce que les Harangeres de la Halle appellent Rougets, & que les Diépois nomment Soufleurs. Ce Poisson, que vous achettez, est effectivement bon; mais, il n'approche nullement de celui-ci, ni pour le gout, ni la délicatesse, ni la beauté. Les Diépois que nous avons, & Rikward, en font bien de la différence.

Mai 1691.

Véritable Rouget.

Tortue.

Tout cela n'est pourtant point encore le meilleur Rafraichissement que fournit cette Isle. C'est la Tortue, qui y vient

Mai 1691. en très grande quantité, à commencer du mois de Mai, jusqu'à la fin de Novembre: elle y vient aussi les autres mois; mais, moins fréquemment. Nous n'en avons pris que quatorze: la moindre peze cinq cens livres. La Tortue d'ici n'est point faite comme celle de Negrades, dont j'ai parlé page 296 du Tome II. La maison de celle-ci est par écailles, larges de sept pouces, & non tout d'une piece, comme celles de Negrades. Ces écailles sont transparentes & marbrées, comme celles que nos Artisans travaillent: elles ne sont cependant pas propres à être mises en œuvre; parce qu'elles blanchissent en sechant: & ce ne sont que les écailles des Tortues mâles qu'on prend à la Mer, & celles des Tortues de Terre qui ne perdent, ni leur éclat, ni leur beauté; & on ne prend ici que des Femêles de Mer, lors qu'elles viennent à Terre confier leurs œufs à la chaleur du Soleil, tout de même que celles de Négrades: & c'est tout ce que les Tortues de l'Ascension ont de commun avec celles de Négrades, & de se conserver en vie. Du reste, je les crois différentes en espéces.

La chair de la Tortue de l'Ascension est

est très bonne, & de même gout que celle d'un jeune Bœuf, dont elle a la couleur. Elle fait de la soupe très succulente, & de fricassées. Elle est saine, & purgative; & les benefices de ventre, qu'elle donne, travaillent doucement, & non avec la violence de ceux que donne la Tortue de Négrades.

Mai 1691.

Sur quoi Rikwart nous a assûré une chose très singuliere. C'est que quelque invéterée, & de quelque espéce que soit une Maladie Venerienne, elle est radicalement guerie en quarante jours, par l'usage de cette viande seule, tant en bouillons, qu'à la broche, sans autre remede; celui-là étant éprouvé utilement une infinité de fois par les Nations, qui fréquentent ces Mers.

Remede infaillible contre les Maladies Veneriennes.

On mouille dans une Ance, proche de la Grave, où on prend cette Tortue. Cette Grave est de sable fort fin, & fort blanc: &, pour connoitre le Mouillage, les Portugais ont élevé une Croix sur une Montagne fort haute; & c'est sur cette Croix qu'on se regle, pour jetter l'ancre juste dans le Sud-Est, & elle reste dans le Nord-Ouest, à un demi-quart de lieue.

Mouillage.

Excepté cet Ance, tout le reste de

l'Isle

Mai 1691. l'Isle est bordée de Rochers cavez, minez, & mangez par les coups de Mer qui viennent incessamment s'y briser ; ce qui forme par tout un Champetre sauvage & horrible, que tout l'Art ne peut imiter, & qui cependant n'a pas laissé de me rapeller l'idée de la Décoration qui succede à celle d'un Jardin, lors que dans l'Opera de Bellerophon Amisodar chante,

Que ce Jardin se change en un desert affreux.

En effet, le Desert du Théatre donne une legere idée de celui-ci; mais, la Nature surpasse l'Art.

J'ai dit que cette Isle est inhabitée. Cependant, notre Pilote, & des Matelots qui y sont venus, disent y avoir vu des traces d'Hommes, des Bœufs & des Chevres sauvages. Je n'y ai vu ni l'un, ni l'autre; mais, oui bien quantité de fiente & de crotes de ces deux especes d'Animaux. Ainsi, je suis très sûr qu'il y en a. J'ai été jusques au milieu de l'Isle, & ai trouvé dans mon chemin des restes de planches de sapin abattues, & un sentier qui m'a paru frayé, & qui m'a conduit à un grand creux plein d'eau de pluye

pluye. C'est un signe évident, que quelqu'un y a demeuré. Peut-être est-ce le reste d'un Naufrage : mais, il est certain, qu'il y a eu une cabane; car ces planches ne se sont pas élevées jusques-là par les coups de Mer, qui ne montent point si haut, & qui ne couvrent pas des Rochers de plus de quinze cens pas d'élévation. Je suis revenu de mon voyage, très satisfait de ma curiosité, & sensiblement convaincu par ma lassitude, que les plaisirs des yeux sont toûjours des plaisirs fatiguans. Mai 1691.

Nous n'avons trouvé aucune Lettre, ni de Mr. du Quesne, ni d'autre, ni aucune chose qui témoignât qu'aucun Vaisseau des nôtres y eut passé; &, en effet, ceux, qui par flatterie faisoient semblant de croire que nous y en trouverions, étoient eux-mêmes persuadez que leur attente étoit une pure chimere. Nous y en avons laissé une, suivant le chiffre convenu avec Mr. du Quesne: Chiffre aussi facile à déchiffrer, que si la Lettre étoit écrite en Idiome vulgaire.

Les Mémoires du C. D. R., & un Dictionnaire de Pajot que j'ai, m'ont fourni l'idée d'un Chiffre que je croi que le Diable ne comprendroit pas, à moins *Chiffre.*

Mai 1691. moins que d'en avoir l'intelligence, qui ne feroit donnée que de vive voix. Voici comme je l'entens. Je veux mander, à celui à qui j'écris, les paroles que voici:

„ Je me fuis fait beaucoup d'ennemis „ cachez & découverts, en exprimant „ que mon deffein étoit d'étendre les „ Frontieres de l'Empire. Je me voyois „ trahi ou abandonné, & je pris foudain „ réfolution de partir, & de joindre la „ douceur avec la gravité, pour faire ren- „ trer en foi les Officiers de l'Armée, & „ marcher à travers les champs & les „ lieux inhabitez. „

Je me fers de Pajot pour écrire cette Lettre, & mon Correfpondant, qui a un autre Dictionnaire de Pajot de la même Edition que le mien, s'en fert pour l'expliquer. Il fçait que le nombre des livres indique la page, que le nombre des fols indique la ligne, & que celui des deniers indique la quantité des mots qu'il en doit tirer. Voici ce qu'il reçoit de moi que j'intitule, Bordereau, Calcul, Role, Etat, ou autrement.

li-

Mai 1691.

l.	ſ.	d.
314	10	10.
304	8	2
708	8	1
347	17	4
401	12	5
847	14	7
340	1	1
751	6	6
340	1	1
476	7	6
675	5	1
363	11	1
743	13	3
496	7	1
588	10	4
675	5	1
527	8	9
8902	8	3

Il ne s'arrête point à ce total de 8902 livres 8 ſols 3 deniers, parcequ'il ſçait qu'il ne ſert à rien, & n'y eſt mis que pour l'apparence: il ne s'arrête qu'aux ſommes particulieres. Il cherche dans ſon Dictionnaire, ſur la premiere ſomme de 314 livres 10 ſols 10 deniers, la page 314. La dixiéme ligne lui eſt indiquée par les dix ſols, & il en prend les dix pre-

Mai 1691. premiers mots qui lui sont marquez par les dix deniers, & ce sont ceux-ci... „ Je „ me suis fait beaucoup d'ennemis, & „ cachez & découverts. „

Il cherche ensuite la 304 page, & tire les deux premiers mots de la huitieme ligne, qui sont ceux-ci... „ en exprimant. „

Et ainsi, continuant jusques au dernier article du Chiffre, qui est 527. liv. 8 sols 9 den., où il trouvera, „ marcher „ à travers les champs & les lieux inhabitez; „ & prenant toûjours le total des livres pour le numèro de la page; le total des sols pour la quantiéme ligne, & le total des deniers pour la quantité des premiers mots qu'il en doit tirer, il aura l'intelligence de ce que je veux lui mander.

Je croi m'être assez expliqué. Le Dictionnaire de Pajot est entre les mains de tout le Monde; mais, un Ministre peut en faire faire à sa volonté, & s'en reserver les Exemplaires. Faire prendre garde que le numero des pages y soit bien suivi, & non interrompu, comme dans le mien, où la troisiéme centaine est deux fois repetée. Ce qui est une erreur bien lourde pour Esclassant & la

Veu-

Veuve Thibout, qui de mon tems fournissoient l'Université. Mai 1691.

Il y a deux colonnes à chaque page : on pouroit les distinguer l'une d'avec l'autre, en laissant la prémiere en blanc, & marquant la seconde d'un trait de plume, comme il est marqué à la cinquiéme ligne du Chiffre ci-dessus de 401 livres 12 sols 5 deniers. Ce trait indiqueroit que c'est à la douzieme ligne de la seconde colonne de la page 401 qu'on doit chercher les cinq mots indiquez par les cinq deniers.

Le Ministre pouroit ne confier ces Exemplaires qu'à ceux qui sont dans sa Confidence, ou dans le Secret de l'Etat. Il pouroit lui-même écrire de sa main en peu de tems les dépêches dignes d'un Secret impenetrable. Il est, à ce que je croi, certain qu'il seroit impossible de déchiffrer ces Lettres, & qu'on pouroit écrire à un Ambassadeur, & autre, ce qu'on voudroit, sans autre Enigme.

Ceux qui porteroient ces Lettres ignoreroient eux-mêmes ce qu'ils porteroient : on pouroit même les déchirer, & les faire servir d'envelopes à des babioles ; pourvû que celui à qui on écriroit pût rassembler les morceaux, c'en

seroit

Mai 1691.

seroit autant qu'il en faudroit : en un mot, on pouroit se servir d'une infinité de moyens pour les faire rendre en sûreté; mais, de quelque maniere que ce fût, celui qui les porteroit ne trembleroit plus pour sa vie, & ne seroit plus obligé de les cacher, puisqu'il pouroit les porter chifonnez dans les basques de son justeau-corps comme des papiers de rebut, & indifferens.

Dans les Dictionnaires imprimez exprès, les Chiffres qui indiqueroient les pages seroient portez à telle quantité qu'on voudroit: l'épaisseur d'un Livre ne fait rien à l'essenciel. Cependant, il seroit très rare, qu'un Dictionnaire, imprimé en caractere menû, allât jusques à mille pages, & on peut reserver ces mille pour le numero de la vingtaine, ou la ligne cherchée seroit. Par exemple, suivant toûjours Pajot ; j'ai besoin de ces mots... „ Il venge la mort „ cruelle qu'on a fait souffrir aux hommes „ les plus illustres de la République. „ Ils sont à la soixante dixiéme ligne de la seconde colonne de la page 867. J'écris mon chiffre ainsi —4867. 10. $\frac{11}{6}$. Le trait devant le chiffre indique la seconde colone; le 4 apprendra que c'est dans la

la quatriéme vingtaine de ligne, & ligne 10, qu'il doit chercher les 17 mots 11 & 6 dont il a besoin. Ainsi du reste. J'ai mis exprès cet exemple de 17 mots; mais il est presque impossible, que ceux dont on aura besoin aillent jusques à onze, & plus encore qu'ils passent ce nombre. Mai 1691.

Si les mots dont on aura besoin tombent à la vingtieme ligne, on ne marquera point de sols.

Voilà le Chiffre qui m'est tombé dans l'esprit: il est inutile que j'en fasse un plus ample Commentaire, tant pour empêcher que pour prévenir les abus. Je retourne à l'Ascension, où nous n'avons trouvé, ni Lettre, ni marque de passage. Nous y avons laissé une Bouteille. Si nous n'y avions laissé que céla, je m'en soucierois pas; mais, nous y avons laissé quatre Matelots, dont deux sont fort regrettez, à cause de leur hardiesse & de leur experience; un Canonier brave & de tête, & deux Soldats. Ce sont sept hommes: & quantité de malades que nous avons.

Je voi ici quantité de gens, qui font bonne mine à mauvais jeu. Je n'en suis, ni cause, ni fauteur, ni complice. La plan-

Mai 1691. planche eſt tirée; il faut ſauter le foſſé. En un mot, le peril eſt ouvert: tel peut en ſouffrir, qui n'en peut mais. Pour moi, & Mr. de la Chaſſée, qui avons pris notre parti, il ne nous reſte qu'à l'attendre avec fermeté, & dire comme Céſar dans Lucain,

Etiam ſi illabitur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

Du Mardi 8 *Mai* 1691.

Le vent eſt toûjours bon; mais tellement foible, que nous n'avons preſque point avancé. Nous avons le Soleil à pic ou au zenith. On voit encore l'Iſle de l'Aſcenſion. Les Foux & les Fregates ſont venus nous reconduire. On en a pris quatorze, dont ſix ont été trouvez bons à ſoupé: les huit autres ſeront encore meilleurs demain, parce qu'ils paſſeront la nuit dans le vinaigre.

Du Mercredi 9 *Mai* 1691.

Le vent a beaucoup rafraichi cette nuit, & a fait donner dans nos voiles une volée de Poiſſons volans: il en eſt tombé

tombé ſur le pont une quantité incroyable. Nos Matelots en ont ramaſſé plus de quatre milliers; & , outre le dîné & le ſoupé, que ces petits Animaux leur ont fourni, ils en ont encore conſommé une grande quantité à prendre plus de deux cens Bonites. J'ai dit ce que c'étoit que ces Poiſſons. Les Foux & les Fregates ont infiniment plus de goût que la Maquereuſe. Mai 1691.

Du Jeudi 10 *Mai* 1691.

Nous avons encore fort bien été toute la journée; & , ſur le ſoir, nous avons été pendant une demi heure le jouët d'un grain. J'ai dit ce que c'eſt qu'un grain page 281 du Tome I. Celui-ci s'eſt terminé par une pluye très forte, qui a fait changer le vent, qui n'eſt plus que Nord-Oueſt, juſtement contraire.

Du Vendredi 11 *Mai* 1691.

Le vent a calmé ſur le minuit; & à deux heures il eſt revenu parfaitement bon: c'eſt du Sud-Sud-Oueſt, en ſorte que nous avons fort bien été, & allons bien encore. On s'étoit trop bien trou-

Mai 1691. vé de la Bonite, que j'ai fait mariner en venant, pour n'en pas faire mariner au retour. J'en ai fait accommoder deux barils: je croi que c'en sera assez.

Il nous est mort ce matin un Matelot. Toutes ces morts me déplaisent terriblement, parceque cela affoiblit notre Equipage, & me donne de la peine fort infructueusement, parce qu'il faut faire l'Inventaire & le Procès verbal de vente de ce qu'ils laissent, & porter chaque article au compte particulier de chaque Ajudicataire; afin que la Compagnie, qui est chargée de tout, trouve sur le grand Livre le Compte fait par débit & crédit de chacun de l'Equipage, tant vivant que mort. Il est vrai que ces Inventaires ne sont pas longs; parce qu'un Matelot est toûjours assez bien garni au retour d'un Voyage de long cours, lorsqu'il a deux chemises, une sur son corps, & l'autre aux aubans, ou à la traine. Enfin, ce n'est que de la peine pour moi; mais il faut remplir ses devoirs. J'ai fait cet après midi une vente générale de tout ce qui a été laissé par le Canonier & les quatre Matelots, morts à l'Ascension, & par celui d'aujourd'hui. Pour ce qui regar-

de

de ses Soldats, c'est l'Affaire de Mr. de la Chassée, & de son Sergent. Mai 1691.

Si l'Equipage n'étoit presque pas tout composé de Bas Bretons & de Normans, je serois surpris qu'aucun ne laissât ni argent, ni toille, ni autre Marchandise des Indes. Il est certain, que tous en ont achetté, les uns plus, & les autres moins. Cependant, rien ne se trouve. Tout ce que j'en puis dire, après m'en être sourdement informé, c'est que les vivans ont bonne grippe, & que notre Aumonier ne s'oublie pas.

Du Samedi 12 *Mai* 1691.

Toûjours bon vent, & nous allons bien. Je n'en parlerai plus de Poisson, à moins qu'on en prenne quelqu'un qui soit extraordinaire. J'ai parlé ci-dessus de la Dorade : on en a pris quatre aujourd'hui, qui nous ont donné à diner & à souper.

Du Dimanche 13 *Mai* 1691.

Toûjours bon petit vent. Nous ne sommes qu'à douze lieues de la Ligne dans le Sud.

Mai 1691.

Du Lundi 14 *Mai* 1691.

Ligne passée pour la quatriéme & derniere fois.

Nous avons, grace à Dieu, passé la Ligne cette nuit pour la quatrieme, &, Dieu aidant, la derniere fois de notre Voyage. Nous ne respirons plus que la Martinique. Le vent est bon, quoi que foible.

Du Mardi 15 *Mai* 1691.

Le vent a presque tout-à-fait calmé dès le point du jour ; ce qui fait que depuis hier midi nous n'avons fait que trente lieues: &, faute de vent pour nous rafraichir, nous avons senti toute la journée une chaleur excessive.

Du Mercredi 16 *Mai* 1691.

Le vent a un peu rafraichi ; mais, il fait toûjours bien chaud : cependant, l'esperance de respirer bien-tôt notre air natal nous a donné des forces. On dit, que si ce petit vent-ci continue, nous serons dans quinze jours à la Martinique ; & moi je répons toûjours sur les *si*, qu'avec un *si*, je ferois entrer un Ane dans une Bouteille. On

On ne pert jamais l'amour de la Patrie ; &, quoi que j'aye toûjours été malheureux dans la mienne, je ne demande qu'à la revoir. Mai 1691.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, & immemores non sinit esse sui.
Quid melius Roma ? Scythico quid frigore pejus ?
Huc tamen ex illa Barbarus urbe fugit ;

Du Jeudi 17 *Mai* 1691.

Toûjours bon petit vent, tems chaud & couvert, & nous allons assez bien pour ne nous pas plaindre.

Du Vendredi 18 *Mai* 1691.

Chaleur étouffante, pluye, & calme. Il nous est encore mort un Matelot.

Du Samedi 19 *Mai* 1691.

Toûjours même tems, calme, pluye, & vent par intervalle.

Mai 1691.

Du Dimanche 20 *Mai* 1691.

Même chose.

Du Lundi 21 *Mai* 1691.

Même chose encore. Cela m'ennuye.

Du Mardi 22 *Mai* 1691.

Toûjours de même ; point de changement : pluye, calme, & vent par intervalle. Nous avons cinqüante-deux malades, tant Soldats que Matelots, & le nombre en augmente tous les jours. Il court un bruit de charbons de Peste, qui ne me plait point ; ce qui nous oblige, M. de la Chassée & moi, à boire tous les matins de l'eau-de-vie, avec de l'ail pillé dedans, & de sabler ou avaller tout d'un coup cet ail pilé. Cela put à ne se pouvoir pas souffrir l'un l'autre. Il appelle cela, chasser le Diable au nom de Belzebut.

Du Mercredi 23 Mai 1691. Mai 1691.

Toûjours pluye, calme, & vent. Ils joüent au Lansquenet : chacun tient le Bureau à son tour.

Du Jeudi 24, jour de l'Ascension 1691.

Le vent s'est renforcé & nous allons bien.

Du Vendredi 25 Mai 1691.

Toûjours bon vent : six jours de même, on nous livre à la Martinique.

Du Samedi 26 Mai 1691.

Toûjours bon vent, & beau-tems. Il est mort cette nuit deux Matelots. A peine ont-ils été expirez, que les mamelles, le dessous des aisselles, & tout le tour du nombril, sont devenus plombez & verdâtres. Ceux-ci ne coûteront point d'écriture : on a tout jetté, *Propter causam gravem.*

Mai 1691.

Du Dimanche 27 *Mai* 1691.

Toûjours de même, & la chaleur un peu modérée par le vent. On a trouvé aujourd'hui de gros vers blancs dans notre biſcuit. On dit que c'eſt l'ordinaire, & qu'on ne doit pas s'en étonner. Ce n'eſt donc point cela qui me fait le plus de peine. C'eſt la mort frequente de nos Matelots, & le genre de la maladie dont ils meurent. J'ai dit ci-deſſus, que je croi que toute la Mateloterie à le Diable dans les dents. Nous avons ici un nommé René le Gallic, qui mange les Rats, & dit qu'ils valent mieux que les Lapins : & les Vers, qui ſont dans le pain, ſont pour lui du Beurre & des Confitures ; il les étend deſſus, & croque tout enſemble.

Du Lundi 28 *Mai* 1691.

Toûjours bon vent, & nous allons bien.

Mai 1691.

Du Mardi 29 *Mai* 1691.

Nous avons vu la nuit passée, vers les neuf à dix heures un feu, & entendu tirer un coup de canon. Ce sont, assûrément, des Vaisseaux venant de Guinée, & qui vont aux Isles comme nous, ou bien une Escadre Angloise; qui croise; car, il n'y a aucune apparence, que ce soit des François. Quoi qu'il en soit, n'étant nullement en état, seul, avec beaucoup de malades, chargé, & salle, comme est l'Ecueil, d'affronter, encore moins, d'attendre des Navires, dont nous ignorons le nombre & la force, nous avons éteint tous les feux, même ceux des pipes, & avons forcé de voilles. Nous n'avons point revû ce matin ces Navires, qui, très certainement, ont fait faire de mauvais sang à bien des gens, & qui en ont fait veiller bien d'autres. Messieurs de Porrieres, de Bouchetiere, de la Chassée, de la Touche, l'Aumonier, & moi, avons passé la nuit à jaser & à boire un flaccon du Pater, qui n'en a point tâté. Belle & ample étoit la matiere du Colloque.

Escadre Angloise.

Mai 1691.

Nous avons toujours eu bon vent. Nous sommes juste par la latitude de la Martinique, dont nous ne sommes pas à plus de cent soixante lieues. Le Ministre, ou le Predicant Hollandois, & un des Lascaris, dont j'ai parlé ci-dessus, ont pris la peine de se laisser mourir cet après midi. Les Bonites, ni autres Poissons, dont ces Mers sont pleines, n'en auront pas fait un repas fort succulent, car, ils étoient si maigres, que le Diable, tout fin, & tout subtil qu'il est, ne pouvoit pas les tenter du côté de la chair.

Du Mercredi 30 Mai 1691.

Toujours bon vent, & bonne route. Il nous est encore mort un Matelot cet après midi, & toujours de la même maladie. Le cadavre faisoit horreur; & ceux, qui ne pouvoient, ni ne vouloient, le voir, étoient malgré eux forcez de le sentir. Depuis notre départ de l'Ascension jusques ici, voilà près de deux Bariques d'Eau-de-vie consommée d'extraordinaire, à faire border l'Artimon. Le moyen de faire autrement!

Mai 1691.

Du Jeudi 31 & dernier Mai 1691.

Toujours bon vent, & nous allons bien. Après ce que j'ai dit ci-dessus page 300 au sujet de la Tortue de Négrades, le Lecteur est en droit de croire, aussi-bien que moi, que celle de l'Isle de l'Ascension ne vaut pas mieux; & qu'elle est bien plûtôt propre à perdre un Equipage, que de contribuer à sa santé. J'étois encore ce matin tellement prevenu de cette pensée, que j'ai voulu faire jetter à la Mer les six qui nous restent; & je l'aurois fait, sans la défense absolue du Commandeur, à qui notre Chirurgien, & Rikwart, ont fait entendre qu'il n'y avoit rien de si sain pour tout le monde: qu'il étoit vrai que nous avons grand nombre de malades; mais, qu'il falloit observer, qu'aucun Soldat, ni Matelot, ne l'étoit devenu depuis le départ de cette Isle, parce qu'on leur avoit donné de la Tortue avec du Lard: qu'au contraire, plusieurs avoient recouvré leur santé. Qu'à l'égard des morts, il étoit surpris qu'il en fut mort si peu, puis qu'ordinairement les Vaisseaux perdoient bien plus de monde que nous n'en avions

Mai 1691. perdu : qu'il falloit encore obſerver, que ceux qui étoient morts étoient malades avant que d'avoir paſſé le Cap de Bonne Eſperance, & que les différens Climats, que nous avions traverſez, avoient fait dans leurs corps une compilation & un amas de mauvaiſes humeurs, ſi fort que la Tortue n'avoit pu les diſſoudre ; & qu'enfin, les efforts que la Nature, aidée de cette Tortue, avoit fait pour expulſer ces mauvaiſes humeurs, avoient achevé de détruire le peu de forces qui reſtoient dans ces corps déjà ruinez. Je prie le Lecteur de me pardonner le ſtile dont je me ſers. Ce n'eſt point ma coutume de parler Eſculape : ſon jargon m'eſt étranger ; &, en vérité, je n'ai aucun deſſein de l'apprendre.

Juin

Du Vendredi 1 Juin 1691.

Toujours bon vent, & bon Poiſſon, incomparablement meilleur dans ces Mers, que dans celles d'Aſie, des Indes, & de l'Eſt de l'Afrique.

Du Samedi 2 Juin 1691.

Toujours bon vent : on a cargué cet-

te

re nuit, parceque nos Pilotes se font fort proches de la Martinique. Juin 1691.

Du Dimanche 3 Juin 1691.

Toujours bon vent, & cargué comme hier, par la même raison.

Du Lundi 4 *Juin* 1691.

La Lune à son dixieme jour nous a fait voir Terre à minuit; & c'est la Martinique, que nous cherchions. Nous l'avons cotoyée tout le jour, & ce soir bien avant dans la nuit. Nous avons mouillé devant le Fort Royal, par un très beau clair de Lune. Je ne sçai pourquoi nous n'avons pas mouillé au Fort Saint Pierre, puis que c'est-là que nous aurions trouvé le Général & l'Intendant. M. de Porrieres vient d'aller au Fort.

Mouillé au Fort Royal à la Martinique.

Du Mardi 5 Juin 1691.

J'ai mis pié à terre ce matin: j'y ai entendu la Messe, & y ai trouvé déjà bonne connoissance. Nous allions la renouveller, quand on m'est promptement venu querir de la part du Commandeur,

Juin 1691. qui m'envoye au Fort Saint Pierre, à sept lieues d'ici, porter des Lettres à M. le Marquis d'Eragni Vice-Roi, & à M. du Metz de Goimpi Intendant. On m'a lu ces Lettres, qui avoient été préparées dès hier: On me les ai fortement recommandées, & on m'a fortement recommandé aussi de les appuyer de toute ma Réthorique ..... *flexanimo sermône potenti*, & sur tout de les amplifier d'un beau & patétique Commentaire. Je connois présentement, que c'est pour cela que nous n'avons pas mouillé au Fort de Saint Pierre, parce qu'on a voulu éviter les premieres réprimandes. . . .

Me voilà donc le Dépité de Saint Ouen, qui va faire l'emblême. On n'avoit pas prévu qu'il en faudroit venir aux Bassesses, *O! quam malè est extra leges viventibus. Quod meruêre semper timent!* dit Petrône. Il n'y va pas moins ici, que d'être cassé, & déclaré incapable d'avoir jamais de Commandement sur les Vaisseaux du Roi. J'ai pensé y refuser mon Ministere; &, sans M. de la Chassée, je ne me serois pas mis dans la nécessité de mentir pour justifier une séparation que je n'ai jamais approuvée. N'importe, j'y suis; soit à la nage, soit sur une planche,

il

il faut m'en sauver. Eh ! combien y a-t-il d'Avocats, qui mourroient de faim, s'ils ne plaidoient pas contre leur Conscience? Et combien y en a-t-il encore, qui gagnent leur Cause contre leur propre Opinion ? — Juin 1691.

Du Mardi 3 Juillet 1691. — Juillet 1691.

Quand j'aurois voulu écrire jour pour jour, je ne l'aurois pas pu ; mais, à présent, que nous sommes sous les voiles, je vas donner l'essor à ma plume.

Nous arrivames au Fort Royal, le quatre du mois passé. Le lendemain, notre Vaisseau s'approcha plus près de Terre qu'il n'étoit ; & moi, je vins au Fort Saint Pierre, lieu le plus beau & le plus considérable de l'Isle, & où est née Madame la Marquise de Maintenon. J'y rendis les Lettres dont j'étois chargé ; &, si j'ôse le dire, je parlai si patétiquement à M le Général, & à M. l'Intendant, que j'en obtins tout ce que je voulus. Dieu veuille que M. du Quesne ne m'en veuille point de mal. Il est honnête-homme, par conséquent point malfaisant.

M. d'Eragni, Vice-Roi à la Martinique, a été Capitaine aux Gardes Françoises, — *M. le Marquis d'Eragni Vice-Roi.*

Juillet 1691. & a commandé le second Bataillon de ce Corps. Il est très honnête, & parfaitement bien-fait de sa personne. Il faut qu'il soit aussi brave que sage, & aussi sage que brave, puis que le Roi l'avoit choisi il y a deux ans pour aller à Siam, en qualité de Général des François; poste, qui dans la conjoncture des tems exigeoit un homme également de tête & de main. Sans doute, s'il avoit été à la place de M. des Farges, les choses n'auroient pas tourné malheureusement, comme elles ont fait: parce qu'il [n]'auroit pas tant donné à une avarice crasse, à une indigne jalousie, à une confiance interressée, & n'auroit pas lâchement trahi celle que le Roi de Siam, & M. Constance, avoient en lui; & que, sous sa conduite, les François n'auroient pas fait malgré eux mille infames lâchetez, qui ont perdu dans ce Royaume la Réputation du Nom François. Ses propres Enfans ne s'en sont point caché ici; & voici ce que j'ai appris de certain sur ce sujet.

Mort de M. des Farges & de ses Enfans. M. des Farges est mort en deçà du Cap de Bonne Esperance; &, il y avoit six semaines où deux mois, qu'il avoit fait sa fosse avec ses piés, lors que le Na-

vire

vire l'Oriflame, commandé par M. de l'Estrille, arriva à la Martinique. Il s'étoit embarqué sur ce Vaisseau en sortant de Bancok, Forteresse Françoise, bâtie à l'embouchure du Menan, qu'il auroit pu & du défendre contre toutes les forces de Pitrachard. Ses deux Fils, aussi braves que le Pere l'étoit peu, s'étoient embarquez avec lui. Il n'avoit pas oublié quatre Jésuites, ni les Richesses immenses que M. Constance lui avoit confiées; Richesses, qu'eux & lui vouloient partager par moitié; Richesses, unique cause de la perte de Siam, de nos lachetez, de la mort du Roi de Siam, de celle de M. Constance, & de quantité d'autres; Richesses, cause que la Princesse de Siam a été abandonnée, quoi que Fille unique, & Héritiere du Royaume, qu'elle destinoit au Marquis des Farges en l'épousant; Richesses, cause de la perte de la Femme & du Fils unique de M. Constance, rendue à Pitrachard, avec la plus indigne lacheté qui se soit jamais faite: uniquement, parce que si la Mere, où le Fils, fussent passez en France, il auroit falu que les Vautours, qui partageoient la proye, l'eussent laissée échapper de leurs serres; enfin, pour comble de malheurs, Richesses, cause de

Juillet 1691.

la

la Persecution que la Religion & ses vrais & zelez Ministres y ont soufert, & y soufrent encore. La Relation de ce qui s'est passé dans ce Royaume fera le détail de tout: j'en reviens à Messieurs des Farges.

Juillet 1691.

Deuil de Messieurs des Farges pour leur Pere.

Si-tôt qu'ils furent arrivez ici, leur premier soin fut d'y faire des connoissances. Cela leur fut aisé: tous deux bien faits d'esprit & de corps, tous deux dans la fleur de leur âge, & tous deux jettans l'or à pleines mains, trouverent ce qu'ils cherchoient. Ce ne fut, pendant deux mois de sejour, qu'une suitte perpetuelle de Festins, de Dances, & d'autres Plaisirs, & tous payez bien cher. Soit dit en passant, & sans nommer les Masques: je connois quatre Femelles, qui ne se sont pas vendu fort cher à des gens de nos Vaisseaux, & dont la moins belle, & la plus vieille, a pourtant fait payer ses faveurs jusques à quatre & cinq cens pistoles d'Espagne aux discrets & généreux Marquis & Chevalier des Farges. J'en connois une entre les autres, dont je raporterai bien-tôt l'Histoire sous le nom de Fanchon, qui est d'une beauté à charmer, âgée au plus de vingt six ans, qui a vendu

vendu les siennes mille pistoles au Chevallier; outre pour plus de quatre cens pistoles de vases, de toille, d'étofes, & d'autre curiositez des Indes, qu'elle en a tiré: ce qui a été le prix de quelques embrassades, que les Géoliers du Chatelet avoient eues gratis. Juillet 1691.

Puisque le Cadet donnoit tant à ses Plaisirs, que ne devoit pas faire le Marquis son ainé? Qu'il en soit tout ce qu'il voudra, on tient ici pour constant, que les deux Freres ont depensé ici plus de cinquante mil écus chacun, à leurs seuls Divertissemens. Et, quand Monsieur l'Intendant, en presence de Monsieur Clé, l'un des habitans & des Capitaines de la Colonie, leur dit en dinant, qu'ils avoient mauvaise grace de tant donner à leurs Plaisirs si-tôt après la mort de leur Pere, les deux Freres, comme concertez, lui repondirent unanimement, qu'ils ne pouvoient trop se rejouïr de la mort d'un homme, qui avoit ôté la Couronne de Siam à l'Ainé, & le Généralat au Cadet, & que toute la bonté du Roi n'auroit pas sauvé de la corde en France, si ses lachetez y avoient été connues. C'est Monsieur Clé lui-même, qui m'a dit celui-ci

Juillet 1691. lui-ci, comme temoin occulaire, *de visu & auditu* : le Sieur Joubert, Général des Vivres au Fort Saint Pierre, me l'a certifié ; & Fanchon m'a assûré, que le Chevalier des Farges le lui avoit plusieurs fois repeté. Bel Epithaphe, fait par des Enfans à la louange de leur Pere !

Pour finir leur Catastrophe, ils se rembarquérent pour retourner en France, vers la fin du mois de Mars dernier; & l'Oriflame trouva au debouquement des Isles, vers l'endroit d'où j'écris, un Navire Anglois, Capre ou autre, contre lequel il se battit. Monsieur de l'Estrille, ni Messieurs des Farges, n'étoient pas gens à se rendre, ni à ceder. Les Vaisseaux s'aborderent, & tous deux perirent à la Mer. C'est ce qu'on a appris par des Caraïbes, qui ont vu le Combat, de l'Isle de Sainte Alucie. Quoi qu'il en soit, on n'a point entendu parler d'eux depuis ; & je desespere qu'on ait en France des nouvelles de Siam par ce Vaisseau, avec lequel sont péris les Jesuites, leurs Richesses, & leurs Ecrits. *Malè parta, male dilabuntur.*

Puisque Messieurs des Farges m'ont donné sujet de parler de Fanchon, il

faut

faut que je raporte son Histoire, telle qu'elle me l'a dite elle même; quand ce ne seroit que pour montrer, qu'il n'y a qu'heur & malheur dans le Monde, & que la vertu & la sagesse d'une Fille ne lui font pas une étoille plus heureuse, que celle d'une belle & spirituelle Libertine.

Juillet 1691.

Fanchon est née Demoiselle, à ce qu'elle dit : elle n'a pas en effet les manieres ni les sentimens d'une Païsanne, & paroît même avoir eu une éducation cultivée. Elle est du fond de la Normandie, proche de Guines la Teinturiere. Elle est parfaitement belle, & parfaitement bienfaite. Pour son esprit, on en jugera. Un enfant de Coutances, Normand comme elle, en devint amoureux. Il la débaucha, & ils vinrent ensemble à Paris, par la voiture des Capucins. (Je voudrois me souvenir de ses boufones expressions, & que l'écriture pût imiter le ton: je suis persuadé que le Lecteur ne pourroit s'empêcher d'en rire.) Environ six semaines après, il partit en bonne compagnie, enfilez les uns aux autres comme des grains de Chapelet, pour aller à Marseille, & y être incorporé dans une de ces Acade-

Histoire d'une belle & heureuse Garse.

Juillet 1691. mies de beaux Eſprits, que le Roi y entretient pour aller donner des ſoufflets aux Soles & aux Anchoix de la Méditerrannée. Ce départ avoit été precedé d'une Retraite au Châtelet, où elle n'avoit pas jugé à propos d'aller interrompre ſes pieuſes Méditations, & ne crut pas non plus devoir le ſuivre; &, quelque connoiſſances, qu'elle avoit faites à Paris, lui produiſirent celle de la Femme d'un Procureur au Parlement, chez qui elle fut reçûe ſimple Servante.

Cette Procureuſe étoit Normande auſſi. Eh! où Diable trouvai-je tant de Normandes, pour en faire mes Venus? N'importe: le Païs n'y fait rien. Elle la prit, dans l'eſperance, qu'en faveur de la Patrie, Fanchon compatiroit à ſes foibleſſes. Elle ne ſe trompa point: celle-ci l'a ſervie ſur l'article avec diſcretion, & n'a jamais trahi ſa confiance par ſa langue. J'étois en commerce d'Amourette avec la Procureuſe, aſſez belle & parfaitement bien-faite: n'ayant pour tout défaut, que celui d'être portée au plaiſir juſques à l'effronterie; ce qui dégoute en peu de tems un honnête-homme: ſe donnant pourtant pour un modelle de vertu, en un mot pour une

Clean-

Cleanthis de l'Amphitrion; &, quoi qu'elle en fit porter à son mari vingt-fois plus qu'il n'en avoit à son bonnet, elle ne vouloit pas qu'il lui rendît le change. Le mari étoit bien fait, & je croi qu'il l'est encore; car, c'est au plus qu'il ait cinq à six ans plus que moi: il n'avoit au plus que vingt-six ans; sa Femme & moi en avions dix-neuf à vingt. Je le connoissois, il y avoit du tems; mais, il ne sçavoit pas que je connusse sa Femme: &, en effet, je ne montois jamais que lui & son Clerc ne fussent au Palais, & que je ne visse dans un petit trou du papier que Fanchon avoit soin d'y mettre; &, pour m'autoriser à aller chez lui, j'avois si bien fait, que je lui avois fait avoir deux Causes.

Il devint amoureux de sa Servante, qui étoit, pour son Clerc & un externe, un Diable en sagesse; & qui, pourtant, s'en laissa donner pour neuf mois par le Maitre. Ce petit commerce dura dans le domestique jusques à ce que la poire fût tellement enflée, que le cotillon en devint bossu; &, afin que sa Femme n'eût aucune Avanture à lui reprocher, il mit sa Maitresse en chambre. Ce fut là, que je découvris tout, par la priere qu'il

Juillet 1691. qu'il me fit de lui porter quatorze francs ; me disant que c'étoit la Femme d'un de ses Cliens, à laquelle il s'étoit chargé d'en donner autant toutes les semaines, jusques au retour de son Mari, qui l'avoit laissée grosse à Paris. Il ne croyoit pas que j'eusse jamais vû la belle, bien loin que je la connusse ; mais, sa prompte sortie de chez lui, sans sujet apparent, me fit tout d'un coup tout soupçonner, & je résolus de m'éclaircir.

Dans ce dessein, je me chargeai de la commission : j'allai chez Fanchon, à qui je fis valoir l'imprudence du Procureur ; & une Poularde, avec une Bouteille de Vin d'Espagne, rendant mes paroles persuasives, nous ne fûmes pas plus long-tems à devenir bons Amis. Le coup étoit peu délicat, & même scelerat ; mais, à vingt ans, je n'y cherchois pas tant de finesse ; & je ne l'ai point vûe depuis, qu'ici.

Près de quatre mois, qu'elle resta dans cette chambre, lui donnérent un air de Demoiselle ; & le Procureur ne subvenant plus aux frais, elle fit d'autres parties, mais avec tant d'éclat, qu'un Commissaire en fut scandalisé, & M. Défita, Lieu-

Lieutenant Criminel, ayant pris connoiſſance de tout, fulmina contre elle une Lettre de Cachet du Chatelet, pour ſortir de Paris & de la Banlieue ; & elle ne jugea pas qu'il fût de ſon interêt d'en appeler. Elle auroit peut-être fait ſon Entrée pompeuſe à Paris au cul d'une Charette, & auroit été conduite en Cortege juſques à la Porte, ſi elle n'avoit pas eu l'eſprit de faire avertir le Procureur & ſa Femme, qu'elle étoit gitée, & de les menacer tous deux de tout déclarer, s'ils ne la tiroient d'intrigue ; & l'un & l'autre, ne voulant point courir les riſques de l'éclat, avoient differemment ſollicité pour elle : lui, par lui-même, & ſes Amis ; & elle, par des Dévotes. Et eut encore l'adreſſe de tirer de l'argent de tous ; ſi bien qu'elle ſortit du Châtelet, ſans ſcandale, & aſſez bien garnie d'eſpeces. Elle ne ſe donna que le tems d'aller à la Friperie, s'y raccommoder de ſon deſordre ; & s'abandonnant à ſa fortune, elle réſolut de venir aux Iſles de l'Amérique, y chercher ſon Pere & ſes Freres ; le paſſage en Angleterre étant interdit. S'il eſt vrai qu'elle eut cette intention, de quoi je ne répons pas, ce qu'elle diſoit de ſa

Juillet 1691.

Famille n'étoit pas tout à fait faux.
Juillet 1691. Elle prit le chemin d'Orleans un Mercredi après-midi, & vint dans la Charette d'un Boulanger jusques à Châtres, où il retournoit vuide ; & le lendemain partit avec des Rouliers, qui pour peu de chose la conduisirent à Orleans. Elle voulut baisser jusques à Saumur, poúr gagner la Rochelle, lieu de l'embarquement ; & son étoile lui fit trouver un Protecteur, lorsqu'elle s'y attendoit le moins. Ce fut un gros Marchand de cette derniere Ville, qui avoit pris pour lui seul une Cabane : il lui offrit une place ; elle l'accepta. Les Bêtes ne sont pas ordinairement sujettes aux Avantures : leur étoile les retirent dans la petite Sphere de son activité ; & l'experience montre qu'il n'y a que les gens d'esprit exposez au caprices de la Fortune. Fanchon en a, & du mieux tourné, pour faire figure dans le Païs Romanesque.

Elle accepta l'offre de bonne grace. Le Marchand fut charmé de ses manieres, & plus encore de sa conversation. Il lui demanda plusieurs fois quelle elle étoit ; pourquoi elle voyageoit seule ; quel étoit son dessein, & où elle alloit ? Elle ne se déclara pas si-tôt, & observoit toûjours des

dés airs de Vestale & de Novice. Le Marchand devoit prendre le Messager à Saumur, & comptoit de l'emmener avec lui. Elle se fit, sans qu'il le sçût, chercher un âne. Il l'avoit toûjours deffrayée, & la traitoit avec toute sorte de respect: il sçût le louage de cet âne, & s'en plaignit à elle le plus honnêtement du monde. Il paya celui qui devoit la conduire, & achetta un cheval, pour ne la pas quitter, & n'être point fixé aux journées du Messager. Fanchon se recria au scandale d'une pareille Compagnie, & fit semblant de vouloir lui rendre son argent. Elle consentit à la fin à ce qu'il faisoit; mais, ne se rendit que les larmes aux yeux, donnant sa complaisance à la nécessité de sa fuite, qui ne lui avoit pas laissé le tems de se garnir d'argent. Juillet 1691.

Ce mot de fuite intrigua le Marchand; &, quoi qu'elle ne l'eût lâché que dans le dessein d'exciter sa curiosité, elle fit semblant d'être au desespoir d'avoir lâché une parole qui pouvoit naturellement donner d'elle des soupçons injurieux de sa conduite & de sa vertu. Il redoubla ses instances pour en sçavoir d'avantage: elle s'en fit plusieurs fois presser; &, enfin étant arrivez à Fonte-

Juillet 1691. nai le-Comte, & comptant d'être le lendemain à la Rochelle; elle lui fit une Histoire de Roman, qui n'avoit rien du tout de commun avec la sienne, que sa Naissance & sa Religion, supofé qu'elle n'ait point imposé ni à moi ni à son Marchand. C'est de quoi je ne répons pas. Quoi qu'il en soit, elle dit à celui-ci.

Qu'elle étoit née de Parens très nobles & de bonne Maison, mais pauvre. Elle lui dit son nom & celui du lieu de sa Naissance; que ses Parens & elle avoient toûjours fait profession de la Religion de Calvin, suprimée l'année précédente, c'étoit en 1686 qu'elle parloit; qu'elle avoit été forcée d'obeir à la nécessité; que son Pere & ses deux Freres étoient passez en Angleterre; que sa Mere étoit morte de chagrin, & qu'elle étoit venue à Paris pour demander pour elle la confiscation de tout le bien de la Famille. Qu'elle s'y étoit retirée par le moyen des connoissances qu'on lui avoit donné à Coutances chez des Dévotes, qui, au moyen des charitez qu'avoient eu pour elle de gens charitables, l'avoient mise dans un Couvent, où elle s'étoit bien-tôt ennuyée. Qu'elle avoit fait

en

en forte de tirer de leurs mains le montant d'une demi-année de sa Pension ; & que bien loin de la payer, elle étoit tout aussi-tôt partie de Paris, & étoit venue toute seule, comme j'ai déja dit, jusques à Orleans, où elle avoit eu le bonheur de le trouver sur le Port. Qu'il sçavoit aussi-bien qu'elle ce qui lui étoit arrivé depuis ; qu'à son égard, en partant de Paris elle s'étoit résignée à la Providence ; qu'elle regrettoit pourtant de n'avoir pas passé la nuit chez les Dévotes, où elle auroit pû prendre le reste des Aumones qui leur avoient été faites pour elle, mais qu'elle reconnoissoit que l'Eternel avoit étendu sa misericorde sur sa Servante, en lui faisant trouver un aussi honnête homme que lui, auquel elle se déclaroit ; parcequ'elle avoit connu par leurs entretiens qu'il étoit de la même Religion qu'elle, & qu'elle esperoit qu'il lui produiroit le moyen de passer en Angleterre, pour y joindre son Pere & ses Freres ; ou du moins celui d'aller à l'Isle de Saint Christophle pleine d'Anglois, d'où elle pourroit leur faire avoir de ses nouvelles, & en tirer les secours dont elle auroit besoin ; qu'elle croyoit avoir assez d'argent pour Juillet 1691.

Juillet 1691.

payer son passage à cette Isle, & qu'elle n'en avoit pas assez pour y subsister, jusques à ce qu'elle reçût des secours de ses Parens, elle étoit resolue de s'humilier au travail le plus vil & le plus abject, plûtôt que de rien faire indigne de son sang, & de rester en France où sa conscience étoit violentée. Elle finit son triste recit toute couverte de larmes; ces sortes de Créatures en ont un reservoir; & en se jettant aux piez de son Auditeur en extase: elle reclama sa protection & sa bonté avec les termes les plus tendres & les plus persuasifs.

Celui-ci, qui se seroit donné à tous les Diables, qu'il avoit à ses piez une Fille aussi sage que belle, & une Sainte à illustrer le Martirologe de Calvin, la releva promptement, & l'embrassa avec des larmes aussi sinceres que les siennes l'étoient peu. Il lui fit les offres les plus obligeantes dont il put s'aviser, dont la conclusion fut, qu'il l'obligea de prendre tout l'argent qu'il avoit sur lui, & celui dont il lui feroit présent lorsqu'ils seroient arrivez à sa maison, où il la présenteroit à sa Femme comme une Fille de grande qualité qui lui avoit été recommandée; qu'elle se feroit ha-

ler ſuivant ſa qualité, qu'elle prendroit une Fille de Chambre, & qu'incognito il lui fourniroit tout l'argent qui lui ſe roit néceſſaire. Elle accepta tout, à condition de tout rembourſer ſi-tôt qu'elle le pourroit. Juillet 1691.

La Marchande la reçût fort bien, & ayant pendant fort long-tems examiné & fait examiner ſes actions, lui ayant même donné une Fille de chambre de ſa main, & ne voyant rien dans ſa conduite que de très ſage, & de très vertueux; non ſeulement elle ſe défit de quelques ſoupçons qu'elle avoit eus, mais elle l'aima juſques à en faire ſon bras droit. Elle ne paſſoit rien au Mari, qui au lieu d'avoir amené chez lui une Maitreſſe bien faiſante, n'y avoit amené qu'une Prédicatrice fort ſevere. Toutes les fois qu'il lui donnoit de l'argent qu'il feignoit de recevoir pour elle, ou qu'il pouvoit lui parler ſeul à ſeul, il lui parloit d'amour, & en étoit toûjours reçû avec des airs ſi glacez, qu'il la croyoit en effet telle qu'elle vouloit qu'il la crût.

Enfin, au bout de quatre mois d'une vertu forcée qui la faiſoit admirer, ils prirent tous deux, ſans s'en rien com-

Juillet 1691. muniquer une Résolution tendante à même fin : elle, de ne plus le laisser languir, & lui, de brusquer l'Avanture en Petit-Maitre, à la premiere occasion. Fanchon s'étoit apperçue qu'il étoit fort souvent venu à sa porte ; mais, elle n'avoit pas fait semblant de s'en appercevoir, parce qu'il n'étoit pas entré dans la Chambre, en ayant trouvé la porte fermée & la clef en dedans, lors que la Fille qui la servoit n'y étoit pas, ce qui l'avoit obligé de retourner sans bruit.

Il avoit une Maison de Campagne, où ils alloient diner tous les Dimanches, & dont ils revenoient le soir. Fanchon fit semblant un Samedi au soir, d'avoir un fort grand mal de tête ; & la Marchande étant montée le Dimanche matin dans sa chambre pour la prendre, elle lui dit qu'elle avoit passé la nuit sans reposer, que son mal de tête étoit presque dissipé, & qu'une heure de repos feroit le reste ; qu'elle la prioit d'emmener sa Fille de Chambre, avec son habit & son linge, qu'elle lui envoyât seulement un Ane, dont le pas doux ne l'incommoderoit pas, & lui feroit prendre l'air sans fatigue ; qu'elle monteroit dessus avec sa Robbe de Chambre, & une mante ; qu'elle

le y seroit avant qu'il fut tems de diner, en partant tout aussi-tôt que l'Ane seroit arrivé avec celui qui l'ameneroit. Juillet 1691.

Cette Marchande, qui, comme j'ai dit, l'avoit étudiée, & fait étudier par d'autres, avoit si peu reconnu de particulier entre son Mari & elle, & avoit au contraire remarqué tant de retenue, & tant d'apparence de vertu dans Fanchon, qu'elle ne la soubçonna jamais d'y entendre finesse. Elle monta dans sa Charette, avec la Fille de Chambre qui emportoit les habits, & le reste de sa Famille; &, sitôt qu'elle fut arrivée, elle envoya un Ane à Fanchon, qui étoit restée dans son lit. Pour le Mari, il alloit toujours après les autres, en compagnie de ses Amis, quelques fois à cheval, & le plus souvent à piés, n'y ayant pas loin.

Il s'étoit caché dans un Cabaret, d'où il vit passer la Charette, & ne vit point Fanchon dedans : ainsi, certain qu'elle étoit restée, il rentra chez lui par son Magazin, & envoya le Garçon chez un de ses Facteurs, sous prétexte de compter du Poisson qui devoit être livré le lendemain, sortit avec lui, & au détour de la Rue il revint chez lui, bien sûr

Juillet 1691.

qu'il n'y avoit plus personne qui pût entendre le bruit qu'il croyoit aller faire. Il se nantit d'une haçhe, qui lui fut inutile, ayant trouvé la clef à la porte de Fanchon. Dès qu'elle le vit, elle se jetta dans sa Ruelle, où elle voulut prendre sa Robbe de Chambre. Il ne lui en donna pas le tems: il la saisit au corps, & la remit au lit. Elle, qui vouloit se vendre, employa toutes ses forces, & fit en sorte de se jetter à ses piés toute nue, & en pleurs. Céla ne servit qu'à l'animer: il la rejetta sur son lit, où, après bien des cris, des doléances, & un quart d'heure de résistance bien vive, la Masque fit semblant de tomber en foiblesse, & lui laissa le champ libre. Il en usa en galant Satyre, & elle avoit si bien pris ses précautions, qu'il en couta du sang. La feinte foiblesse cessa au troisieme assaut, & les pleurs recommencérent accompagnez des plus sanglans reproches, & d'un desespoir si bien imité, qu'il fut obligé de se jetter sur elle à corps perdu, pour lui arracher un couteau, dont elle s'étoit saisie. Elle pleuroit sur tout le ravissement de son honneur; &, quelque protestation qu'il lui fit, elle ne se rendit, que lors qu'elle vit l'heure que sa mon-

monture alloit arriver. Elle parut un peu plus traitable ; & un présent très fort pour un Marchand, quelque riche qu'il soit, joint aux promesses qu'il lui fit, & qu'il lui a tenu, lui rendirent sa premiere tranquilité. Juillet 1691.

Les réponses d'Angleterre ne venant point, après plus de six mois d'attente, le Marchand & la Marchande l'ont très avantageusement mariée avec un très honnête homme, qui l'a amenée ici, où elle fut la premiére personne de ma connoissance que je trouvai au Fort Royal à la Messe, le lendemain de notre arrivée. Elle est venue encore me trouver au Fort Saint Pierre, comme je le dirai plus bas. Son Mari est bon Catholique Romain : elle la contrefait. Elle m'a compté toute sa Fortune, & l'Amour passager du Chevalier des Farges, avec qui elle a pris des précautions si justes, qu'il n'y a rien du tout là dessus sur son compte, & qu'elle passe pour très sage. Son Mari en est idolâtre, & elle la plus heureuse de toutes les Femmes. Il est actuellement à Bordeaux, ou des affaires indispensables l'ont forcé d'aller, & elle l'attend de jour en jour. Elle a en Or, & en Argent, sans que son Mari en sache rien, plus de

Juillet 1691. quarante mille francs d'argent comptant, qui proviennent des présens, tant du Marchand, que du Chevalier des Farges, outre, comme j'ai dit, les Raretez des Indes qu'elle en a tiré.

Consolation pour Messieurs les Cocus. Ce que je trouve d'assez particulier dans son Avanture, c'est, qu'après avoir eu deux Enfans, l'un de son Normand, & l'autre de son Procureur, un Marchand, qui passe pour un Homme d'esprit, & celui qui l'a épousée, l'ayent prise tous deux pour une Vestale, & une Pucelle; elle, qui avoit plus servi le Public, que le Doyen des Chevaux de Poste! Qu'est ce que c'est donc que cornes, que des têtes mal faites portent de travers? Arlequin dit, que quand on le sçait c'est peu de chose, & que quand on l'ignore ce n'est rien. Le Roi de Garbe trouva-t-il sa Fiancée autrement faite qu'une autre? Y paroit-il plus qu'il ne paroît de trace d'un Oiseau dans l'air, où d'un Poisson dans l'eau? Je laisse Fanchon, pour revenir aux Messieurs des Farges, qui faisoient, comme on voit, un bel emploi de leur argent. L'Histoire que je viens d'en raporter, n'en est qu'un échantillon: si je voulois, j'en raporterois d'autres; mais, ce n'est pas leur

Li-

Libertinage que j'ai entrepris d'écrire. Outre cela; ils sont morts, Dieu leur fasse miséricorde. Je laisse leur memoire en paix. Juillet 1691.

J'ai dit que M. le Marquis d'Eragni devoit venir à Siam, Général des François; endroit, où il falloit un Homme choisi: & son Voyage étant rompu par la mort du Roi notre Alié, le Roi, qui n'a pas coutume de se tromper en Officiers qu'il employe, l'a envoyé ici Vice-Roi. Il y est aimé & estimé des François, & craint des Ennemis: c'est tout ce que peut souhaiter un Homme dans son Poste. Etant connu de lui dès le Port Louis, j'ai tout lieu de me louer de sa reception.

M. du Metz de Goimpi est Intendant, Neveu de Gedeon du Metz, Garde du Tresor Royal, très entendu, bon Légiste; mais, sujet à prévention, mauvaise qualité pour un Magistrat. Il en revient pourtant; mais, ce n'est pas sans peine qu'on le désabuse. Outre, que c'est la qualité que tout le Monde lui donne, je m'en suis personnellement apperçu dans une Affaire qui me regardoit peu, puis que c'étoit au sujet de la séparation de notre Navire du reste de l'Escadre, sur *M. du Metz de Goimpi, Intendant.*

Juillet 1691.

laquelle séparation quelqu'un des autres Vaisseaux, qui ont accompagné M. du Quesne lui avoit parlé de moi dans des termes qui pouvoient me faire honneur d'un côté, mais peu, de l'autre. Quoi qu'il y eut déjà du tems que j'en eusse parlé à M. de Goimpi, & qu'il m'eut paru content, j'ai eu besoin de toute ma fermeté, pour confondre la médisance, & les médisans. J'en parlerai dans la suite.

Réünion de l'Escadre.

Notre Vaisseau arriva au Fort Royal le 4 du passé, j'en partis le 5, & retournai le 7. Le reste de notre Escadre arriva au Fort Saint Pierre le 2, & l'Ecueil partit du Fort Royal le 20, & le même jour nous nous réünîmes aux cinq autres: ainsi, nous sommes tous rejoints dès le 20 du passé. Ils se sont raliez vers le Cap de Bonne Esperance, & sont venus de compagnie après avoir passé à l'Isle de l'Ascension le lendemain, que nous en partîmes.

Il faut être ce que nous sommes, les uns aux autres, pour comprendre la joye que nous avons de nous voir rassemblez. Ils ont trouvé dans leur route une Escadre Angloise à leur atterage: c'est apparemment la même que nous avons trou-

trouvé la nuit du 28 au 29 Mai, & que nous avons été très heureux d'éviter : sept contre un, la partie n'eut pas été égale. Il y eut ici quelque difficulté pour la Flâme. M. d'Herbouville, qui montoit le Mignon, étant mouillé au Fort Saint Pierre, voyant venir vent arriere cinq Vaisseaux, dont un portoit Flâme au grand Mats, lui tira un coup à balle. M. du Quesne envoya son Canot, qui déclina son Nom, & il la emporté, puis que M. d'Herbouville a mis sa Flâme à bas, & que notre Amiral a eu ici les honneurs du Commandement, qui ont été célébrez aux dépens d'un Matelot, qui méritoit bien la corde, & qui en a été quitte pour la calle. Si le crime avoit été commis sur un Vaisseau du Roi, c'étoit un homme pendu; mais, c'est sur un Vaisseau Marchand, dont ce Matelot a frappé le Capitaine, qui est le sien.

Juillet 1691.

Les Isles de l'Amerique, autrement les Antilles, sont si connuës, & on en a tant fait de Relations, que n'ayant rien de nouveau à en dire, je n'en parlerois point du tout, s'il ne leur étoit rien arrivé depuis le commencement de cette Guerre. Les Anglois y ont fait des Cruautez plûtôt dignes de Démons, que d'Hommes.

Juillet 1691. mes. L'Isle de Saint Christophle, la plus belle de toutes, & celle qui produit le meilleur Sucre, a été prise, pillée, & ruinée, dans tout ce qui en appartient aux François; le reste appartenant aux Anglois. On dit hautement ici, que si les Habitans de cette Isle s'étoient deffendus aussi vigoureusement, que du tems de M. de la Barre, dont j'ai parlé page 264 &c., qu'ils avoient M. de S. Laurent pour Gouverneur particulier, les Anglois n'y auroient encore gagné que des coups; mais, que ceux-ci s'en sont rendu, les Maitres par la discorde des Habitans, en ce que les Sucriers qui tiroient tout le profit de l'Isle, traitoient avec tant de dureté les gens qui dépendoient d'eux, que cela leur a ôté toute volonté de se défendre.

Dureté des Maitres fait perdre S. Christophle.

Les Anglois ne peuvent pourtant pas s'établir tranquilement dans cette Isle, parce que les Négres, plus fidéles à leurs Maitres que les François, les harrassent perpetuellement, & en assomment autant qu'ils en trouvent. Ces Négres ne veulent point du tout se donner aux Anglois: ils font encore plus, c'est qu'ils viennent volontairement se rendre aux François, qui vont les querir. Des Marchands

Fidélité des Négres, & Perfidie de quelques François.

chans François y ont été avec des Barques, & leur ont montré Pavillon Blanc: ces pauvres gens, espérans retrouver leurs anciens Maitres, se sont rangez à bord; mais, ces scélérats, par une perfidie indigne & punissable, ont été les vendre à S. Domingue ou ailleurs, & les Maitres légitimes ont en même tems perdu leurs Négres, & l'espérance de jamais les revoir. Ces Habitans de S. Christophle sont encore plus maltraitez. Ils reconnoissent, & sont reconnus de leurs Négres, qui sont venus sous la bonne foi du Pavillon Blanc, dans l'espérance de retrouver leurs anciens Maitres, & il faut cependant que ces mêmes Maitres rachettent de leurs Compatriotes un bien qui leur appartient. Ainsi, on peut dire, que leur malheur enrichit, non seulement les Ennemis de l'Etat; mais aussi des Gens, qui, loin d'en profiter, devroient leur aider à se rétablir. M. d'Eragni s'est enfin opposé à un abus si digne de la corde.

Juillet 1691.

Les Anglois ont encore pris sur nous S. Eustache, Saint Martin, & Marie-Galante; &, contre le droit de la Guerre, ont dans cette derniere Isle pendu quantité de François. On verra bien-

tôt

Juillet 1691.

tôt bien pis. Ils ont assiégé la Guardeloupe, & l'ont presque toute ruinée; mais cette Isle ayant été secourue par huit Vaisseaux François, sçavoir quatre du Roi, & quatre Armateurs de Saint Malo & Dunkerque, armez par les Habitans de la Martinique, les Anglois se sont retirez, quoi qu'ils fussent quatorze Navires de Guerre.

Différence du Sucre de S. Christophle à celui de la Martinique.

C'est dommage de la perte de Saint Christophle: c'est celle des Isles qui produit le meilleur Sucre, & où les François avoient leurs plus considérables Etablissemens. On m'a fait remarquer sur ce sucre une chose assez particuliere. C'est que toutes les Femmes créoles ou natives de S. Christophle, ou qui y ont long-tems demeuré, & qui sont à présent à la Martinique, ont toutes les dents belles, bien blanches, bien rangées, & l'haleine fort douce; & qu'au contraire celles de la Martinique ont la bouche gâtée par des dents pouries, ou qui leur manquent. Ces Habitans de S. Christophle ne se releveront jamais de leur perte; car, quand on leur rendroit leurs Terres, comme ils l'esperent à la Paix générale, leur rendra-t-on leurs Maisons garnies, leurs Sucre-

ries

ries en état, & les Négres qu'ils ont perdus? Que leur importe que le Roi d'Angleterre, soit Jaques, où Guillaume? Juillet 1691.

Les Habitans de la Martinique n'espérent pas un sort plus heureux; mais, ils ont un Refuge, qui a manqué à ceux de S. Christophle: c'est que cette Isle est toute couverte de Bois & de Montagnes, où ils comptent de se retirer, s'ils ne peuvent pas se défendre, étant résolus de se faire hacher en piéces, plûtôt que de tomber vifs entre les mains d'Ennemis si cruels. C'est ici le lieu de rapporter quelques unes des Barbaries qu'ils ont exercées à S. Christophle, & aux autres Isles.

Cruautez des Anglois.

Pendre & massacrer les Hommes après avoir violé leurs Femmes & leurs Filles à leurs yeux, n'est qu'une bagatelle. Les enterrer vifs, & comme les Espagnols ont fait dans le nouveau Monde, les faire mourir peu à peu, en leur cassant la tête avec des boulets de canon, dont ils se servoient au lieu de boulles, & les têtes de ces malheureux de But, c'est quelque chose. Mais, le comble d'inhumanité, & dont la seule idée fait fremir, c'est d'avoir lié ensemble dos à

dos

Juillet 1691. dos le Mari & la Femme, renversé le Mari sur le ventre, violé la Femme sur son corps; & fourré dans la Nature de celle-ci, & dans le Fondement de celui-là; des garsouses remplies de poudre, la balle en dedans, y mettre le feu, les faire crever, & les laisser mourir dans cet état. Le Diable est-il capable d'inventer une pareille Cruauté? C'est pourtant ce que les Anglois ont fait, & jetter & briser sur les Rochers les Enfans à la mamêle, & les y laisser mourir d'eux-mêmes. Cela me donne trop d'horreur pour continuer: ma plume s'y refuse.

Il semble que les Habitans de la Martinique ont une crainte fondée, parcequ'ils ont trois sortes d'Ennemis Domestiques, les trente-six mois & les Négres des Sucreries, qui, n'étant pas bien, ne demandent qu'à changer de Maitres: les nouveaux Convertis, ou plûtôt les Pervertis, & les Anglois qui sont habituez parmi eux, lesquels, malgré les deffenses, ayant commerce avec leurs Parens & leur Nation, les informent de tout, sans qu'on puisse connoître les Traitres, parceque de pointe en pointe il n'y a que sept lieues d'une Isle à l'autre.

Il

Il avoit été résolu dans un Conseil de Guerre, que nous irions avec trois Navires & deux Armateurs qui sont ici, trouver les Anglois à Nieve, où on dit qu'ils sont. Il est impossible de comprendre la joie que cette nouvelle avoit répandu, sur tout parmi les Réfugiez de S. Christophle, qui ne respirent que vengeance : chacun vouloit être de la partie, & tous esperoient ruiner de fond en comble les Anglois aux Isles ; mais leur esperance a été vaine, une Résolution prise dans un Conseil posterieur a cassé l'autre. Je n'en sçai point la raison, si ce n'est que nos Vaisseaux sont trop sales & trop maltraitez pour aller à la voile, aussi-bien que ceux des Ennemis; qu'ils sont trop chargez, pour se servir de leur Batterie de bas; & que si on avoit voulu les décharger, il y auroit eu une perte considérable de Salpetre & d'autres Marchandises, outre la longueur du tems, qui auroit été employé, tant à décharger qu'à rembarquer. A l'égard de gens de main, cette raison n'entre point en compte, parce qu'en effet, nous en aurions pris ici tant que nous aurions voulu, tous gens bienfaits, resolus, & Soldats.

Juillet 1691.

Tant

Juillet 1691. Tant qu'on a esperé que nous irions voir les Ennemis, tout le monde nous caressoit. Mais, si-tôt qu'on a sçû le contraire, chacun s'est plaint que nous n'étions venus que pour leur apporter la Peste, & la Famine. Ils n'ont pas tout le tort; car, outre l'infection des malades, nous avons effectivement pris beaucoup de leurs Vivres. Ils disoient encore, que les Anglois sachant que nous n'avons pas voulu aller à eux, s'imagineront que nous les craignons, & en deviendront plus feroces, & plus cruels; que nous les abandonnons à une peine certaine; & qu'enfin, ils prévoyoient qu'ils seroient réduits à courir les Bois comme des Bêtes fauves pour sauver leur vie, comptant tout le reste perdu. Quel est le Souverain, qui voudroit entreprendre une Guerre, s'il étoit bien persuadé qu'il doit rendre compte à Dieu du sang qui y est répandu, & de tous les désordres qu'elle traine à sa suite?

Les habitans de l'une & l'autre Isle, que j'ai vûs, sont parfaitement bienfaits de leur personne, d'esprit, & laborieux; les Hommes y paroissent braves, les Femmes bienfaites & belles, d'un sang plus

plus pur que nos Françoises d'Europe. Juillet
J'ai vû toutes les Provinces de France; 1691.
mais, n'en déplaise à nos Dames, celles des Isles ont naturellement cette vivacité de tein que les autres tâchent de se faire avec leur fard. Je n'ai vû que les Grecques, les Circassiennes, & les Georgiennes, dont il y a plusieurs à Smirne dans l'Archipel, & à Alger, qui puissent le leur disputer. C'est, je croi, ce que je puis dire de plus avantageux pour les Femmes des Isles. Faut-il s'étonner, si de si beaux objets emeuvent la Nature!

Les Caraïbes sont les anciens Sauvages du Païs. Ils n'ont, comme les Noirs des Indes, & les Sauvages du Canada, qu'un brayer qui cache ce que la pudeur deffend de montrer: ils ne sont pas Noirs, mais rouges & charnus. Il n'y en a plus qu'une seule Famille à la Martinique; les autres s'étant retirez à la Dominique ou autres Isles inhabitées. Ils ont Guerre perpetuelle avec les Anglois & les mangent. Il n'y a pas longtems qu'un de leurs Canots avoit été à l'Isle de Monsarrat, & en avoit ravi une petite Fille Angloise de sept à huit ans, & la destinoient pour en faire un Festin.

Juillet 1691.

Je l'ai vue elle eſt d'une beauté Angélique. M du Caſſe, Capitaine de Vaiſſeau du Roi, étoit à la Martinique, lors que ce Canot y arriva. Il eut avis de la deſtinée, que ces Antropophages préparoient à cet Enfant, & fit en ſorte de la retirer de leurs mains pour de l'Eau de vie. Ils n'ont pour Armes que leurs Fleches, dont ils ſe ſervent avec adreſſe. Un coup de Fuſil les fait fuir comme des Etourneaux. Ils mangeoient autrefois les François; mais, depuis long-tems, leur apetit s'eſt jetté ſur les Anglois, (qu'il y reſte,) qui, diſent-ils, ſont de meilleur goût que nous, qui ſommes ſalez. Ils ont une joye inexprimable de ce que nous avons guerre avec leurs Ennemis; & quatorze Canots, chacun de douze Guerriers, ſe promettoient bien de nous ſuivre, & de mettre tout à feu & à ſang dans les Iſles Angloiſes, pendant que nous les attaquerions par Mer. On peut juger de là combien cette Nation eſt haïe par tout.

D'où viennent le Peuples Inſulaires, & ceux du nouveau Monde?

Mais, puis que l'occaſion vient d'en parler. * D'ou viennent ces Caraïbes? d'où viennent tous les autres Peuples qui habitent le Monde, & d'où viennent ceux qui habitent les Iſles éloignées de tout

tout Continent ? Tous différens en Mœurs & Coutumes, & en Religions, les uns d'une vie policée, & d'autres véritablement Brutes ? Sommes nous tous Descendans d'Adam & d'Eve ? Où leurs Enfans ont-ils pu s'étendre ? Ont-ils percé dans des Terres, qui étoient inconnues, il n'y a pas encore deux cens cinquante ans ; Terres, dont des Conciles, & des Décisions du S. Siége, défendoient jusques à l'idée ? Qui m'expliquera, ou qui resoudra, les doutes dont mon esprit est agité à ce sujet ? Je voi déjà que le Pape n'est nullement infaillible, & que les Conciles ne le sont pas non plus, sur ce qui ne regarde pas directement la Foi. La quantité d'Idiomes, ou de Langues, me persuade de la confusion qui s'y glissa à Babel. Mais, cette dispersion des Enfans d'Adam, d'où vient elle ? La placerai-je avant le Déluge ? L'Ecriture me répondra, qu'il fut universel, & que tout Animal vivant fut submergé, excepté ceux que Noé avoit retiré dans l'Arche. La placerai-je après le Déluge ? Il n'y avoit que huit personnes dans l'Arche que Noé construisit : lui, ses trois Enfans, & leur Femme à chacun. Nous sçavons quels ont été les Etablissemens de ces quatre

Juillet 1691.

Juillet 1691. Hommes, & de leurs Deſcendans, tous dans notre Continent de l'Aſie, de l'Europe, & de l'Afrique. Nous n'avons aucune connoiſſance, que très moderne, du nouveau Monde. Il eſt cependant auſſi grand que notre Continent, & par tout habité, auſſi-bien que les Iſles qui ſont ſéparées de lui, & de nous, par des eſpaces de Mer que nous ne ſçavons point que perſonne ait traverſé avant Chriſtophle Colomb. D'où viennent ces Hommes & ces Femmes conformez comme nous, & dont la Copulation avec nous forme une Créature égale à l'un ou à l'autre? Je laiſſe les Animaux de toutes eſpéces. Par qui ces Hommes, & ces Femmes, ont-ils été produits, & engendrez: d'où venoient leurs Ancêtres, & leurs Auteurs? Croirai-je, que pendant le Déluge la Terre a été briſée, ſi je puis me ſervir de ce terme; & que chaque morceau ſe ſoit arrêté avec ce qui étoit ſur ſa ſurface, aux endroits où ils ſont à préſent? Dans quel tems juſte fixer cette ſection ou ſolution de continuité de la Terre? Mes Réfléxions me meneroient trop loin, ſi j'entreprenois de les approfondir.

La Martinique eſt très ſaine: on n'y entend

entend parler d'aucune maladie d'Enfance, telles que Rougeolle, petite Verolle, &c. Les autres Malades ne s'y ruinent pas à mourir dans les formes. Plus de vingt perſonnes de notre Eſcadre, Officiers & autres, qui ſembloient avoir une ſanté capable d'enterrer le Genre Humain, n'y ont été malades que trois ou quatre jours; &, aucun n'y a paſſé le cinquieme jour. Auſſi, les Médecins d'ici parfaitement ignorans, jouent à quitte, ou à double la vie d'autrui, qui ne leur eſt rien. Ils donnent des Médecines qui feroient crever un Diable, qui puiſſe tous les emporter. Juillet 1691.

J'ai dit ci-deſſus, que Rikwart m'a aſſûré que la Tortue de l'Iſle de l'Aſcenſion eſt un Remede ſouverain contre les Maladies Veneriennes les plus invétérées. Il en eſt de même de toutes les Tortues qu'on prend aux Iſles de l'Amérique : elles ſont toutes bienfaiſantes, & ſpecifiques pour ces ſortes de Maux. Les reſtes de Cabane, que j'ai trouvez à cette Iſle, ſont de celle de deux Portugais, tellement infectez, que leurs Compatriotes revenant du Bréſil, à leur retour des Indes, les avoient dégradez dans cette Iſle, ſans autre proviſion que du pain, *Tortues.*

& douze planches. Leurs corps étoient
Juillet si pourris, qu'on ne pouvoit en souffrir
1691. l'odeur: & ces misérables abandonnez, qui n'avoient pour vivre, que de la Tortue, & du Pourpier, qu'ils faisoient cuire ensemble, & se résignant à la mort, virent leur santé si bien rétablie au bout de quarante jours, qu'ils se rembarquérent sur un autre Navire Portugais, qui passa deux mois après leur dégrat, dans un embonpoint si parfait, que l'habitation de cette Isle n'a plus fait d'horreur à leurs Compatriotes, ni à d'autres Européens, qui y ont recouvré leur santé; & ce sont ces deux premiers, qui y ont dressé la Croix, qui indique le Mouillage.

Infandum scriptura jubes renovare dolorem!

Mort de M. de Seignelai. La premiere Nouvelle que j'apris en arrivant au Fort Royal, fut la mort de M. de Seignelai. Que devins-je? Je ne puis encore l'exprimer. Je ne comptai pour rien l'esperance perdue de ma Fortune, que j'avois fondée sur ses bontez pour moi. Je ne regrettai que lui, & la perte que la France faisoit d'un Homme

mè qui commençoit à ſuivre les traces du grand Colbert, ſon Pére, ſeul & unique Miniſtre, qui eut véritablement connu de quelle utilité le Commerce étoit à la France. Je paſſe là deſſus, & ne penſe à M. de Seignelai, que les larmes aux yeux. Juillet 1691.

Cette perte, que j'attendois ſi peu, fut ſçue de tout le Monde, & je m'apperçus qu'il y avoit des gens qui n'avoient pas vu avec tranquilité les diſtinctions que j'avois ſur l'Eſcadre. Ils parlérent contre moi à M. l'Intendant, apparemment parce qu'ils ne craignoient plus ma ſincérité auprès du Miniſtre; &, ſi j'avois été moins ferme à ſoutenir mes intérêts, & ma droiture, il eſt certain que j'aurois fait une triſte figure dans l'eſprit de M. de Goimpi. Je me juſtifiai en ſa préſence, & à ſa table, en préſence de mes deux Accuſateurs, qui y étoient auſſi; que Bernard, un des Commis de l'Intendance, m'avoit nommez, & que je feignis de ne pas connoître pour tels. Je les pris eux-mêmes à témoin, & ils n'oſérent diſconvenir de la vérité. Je parlai enſuite à M. de Goimpi ſeul à ſeul, & lui fis connoître au doigt, & à l'œil, que je n'avois été accuſé que par de la

Juillet 1691. Canaille, qui avoit craint mon Protecteur pendant le Voyage, & qui n'avoit ôsé me dédire en sa présence.

Le lendemain, l'un des deux m'insulta à l'embarquement de la Chaloupe de l'Ecueil, qu'il vouloit commander, quoi qu'il ne fût pas du Vaisseau. Je ne le souffris pas. Il mit l'Epée à la main, & moi aussi: il ne s'en est pas bien tiré, puis que tout blessé qu'il est au bras, il a été mis aux Arrêts jusques à avanthier au soir; & n'en est sorti, que parce qu'il a falu partir. S'il n'est pas content, la corde est au Puits. Mais, pour l'autre, quand je devrois me perdre, si je le trouve sur le Pavé du Roi, il n'en sera pas quitte à si bon marché, ou il sera plus méchant que moi.

J'ai passé avec assez de plaisir les quinze jours que notre Navire a resté au Fort Royal, parce que Fanchon, que j'y avois trouvée, me recevoit toujours table ouverte; peutêtre, crainte que je ne disse son Histoire. Cependant, je ne croi pas que ce fût ce motif qui la fit agir; car, si cela avoit été, elle ne m'auroit pas fait confidence de ce qui lui est arrivé au Châtelet, sur le chemin, à la Rochelle, & ici avec le Chevalier des

Far-

Farges, puis que cela eſt ignoré de tout le monde, & que je n'en ſçavois rien. Juillet
Tel que ſoit le motif, je lui ai gardé, 1691.
& lui garderai, le ſecret. Après notre départ du Fort Royal, elle eſt venue d'elle-même au Fort S. Pierre, & y arriva le même jour que nous; &, c'eſt chez elle, tant dans l'un que dans l'autre endroit, que M. de la Chaſſée, & moi, avons apris une partie de l'Hiſtoire Galante de la Martinique. J'en raporterai quelques morceaux dans la ſuite. Nous avons paſſé des momens fort agréables, & très innocens, que nous aurions plus mal paſſez ailleurs. Que le Lecteur ne croye pas que je mente, quand je dis que c'étoit des momens innocens. Je prens pour moi ce qu'Ovide fait écrire par Oenone à Paris, en parlant d'Hélene:

Quæ toties rapta eſt, vetuit ipſa rapi.

Comme j'étois toujours foüré chez elle, & que nous agiſſions enſemble d'un air aſſez familier, pluſieurs gens, même aſſez conſidérables, qui, peut être en étoient férus, m'ont demandé d'où je la connoiſſois? Je leur ai fait à tous la même ré-

Juillet 1691. réponse, qui est que nous avions tenu un Enfant ensemble; &, que je l'avois vue Demoiselle d'Honneur d'une des plus grandes Dames de France. Mentois-je?

Nous sommes partis du Fort S. Pierre, vers les dix heures du matin, vingt-trois Vaisseaux de compagnie, dont *il y en à* huit de Guerre, qui sont nous six, le Mignon, qui doit nous quitter au débouquement des Isles, pour revenir à la Martinique, & un Corsaire Malouin. Les autres quinze sont des Marchands, qui viennent jusques au Tropique, sous notre Escorte, & des Prises que le Malouin a faites. Ce Corsaire se nomme Lajona, & monte une Frégate, nommée le Saint Esprit. Il n'a que vingt-six canons; &, il a bien fait ses affaires ici, ayant pris quatre Navires Anglois, bien chargez, & bien riches. Cela me fait ressouvenir de ce que M. Martin m'a dit à Ponticheri, & que j'ai rapporté ci-devant, que vingt Armateurs à la Mer feroient plus de tort aux Anglois, & aux Hollandois, qu'une Armée Royale, fût-elle composée de quatre-vingts Vaisseaux de Ligne. Nous avons vu ce soir la Dominique, & la voyons encore.

Le

Le vent a beaucoup calmé, il n'en fait presque point. Juillet

Voilà tout ce que je puis dire des Isles 1691. de l'Amérique ; &, que ce doit être un vrai plaisir pour un Esprit, qui n'a ni inquiétude ni chagrin, de se voir en Régal avec une Compagnie choisie, sous un Berceau de Vigne, qui offre sur le même Sep de Vigne du Raisin en fleur, dont on est embaumé, d'autre vert, pour faire les sauces, & d'autre meur, d'un goût exquis, qui fournit le Dessert. Cela dure pendant les douze Mois de l'Année, pour toutes sortes de Fruits, & de Légumes. Le Primtems, l'Eté, & l'Automne, régnent par tout: ce qu'il y a de facheux, c'est qu'il n'y croit ni Pain, ni Vin. Le Raisin y est excellent, mais tellement vert, qu'il donne la Dissenterie ; ce qui a obligé de défendre d'en faire. Il m'a paru encore par la résolution des Habitans, que les Anglois n'auront pas si bon marché de la Martinique, qu'ils l'ont eu de Saint Christophle.

Juillet 1691.

Du Mercredi 4 Juillet 1691.

. Nous sommes toujours à la vue de la Dominique, & nous voyons la Guadaloupe. Il a fait calme toute la journée, & ce soir nous avons viré de bord.

Aujourd'hui, sur les deux heures, notre second Pilote, André Chaviteau, de la Rochelle, est mort. Il étoit Frere de celui a qui je vendis le Pain de la Compagnie en 1689, qui eut les suites que j'ai raportées au commencement du I Tome. Il n'y a que trois jours qu'il sembloit jouir encore d'une santé parfaite. C'étoit un gros Garçon, vermeil, rougeaut, & de joye. Il étoit très capable, & sçavant, pour son âge de 28 ans au plus, habile, & bon Matelot. On l'a jetté en la Mer: on en a aussi jetté des Vaisseaux le Gaillard & le Lion. Je rejette la cause de ces morts si promptes sur deux causes, & je ne croi pas me tromper.

Causes des Morts promptes des Navigateurs aux Indes.

Limonade.

La premiére est la Limonade, qui ne vaut rien du tout pour l'estomac dans un Climat chaud; sur tout lors que les entrailles sont échauffées par la nourriture de Viandes salées, dont le corps a été nourri pendant long-tems, la Limonade étant

étant extremement froide, & par là faisant, avec la chaleur intérieure, un contraste qui ruine ou dérange les opérations de la Nature. Cette Limonade flatte le goût, & est à bon marché: c'en est assez pour tuer bien du monde. J'en suis à couvert, n'aimant, ni les douceurs, ni les sucreries. Je sçavois dès long tems, & M. Ronché Sécrétaire de M. de Goimpi, & Fanchon, nous avoient avertis, M. de la Chassée & moi, que les Oranges, les Citrons, & les Limons, dont la Limonade est faite, ne vallent rien pour la santé. Tant pis pour ceux qui s'en sont remplis le ventre. M. de la Chassée, & moi, nous sommes toujours servi de notre boisson & rafraichissement ordinaire. Le vin de Grave que nous avons trouvé à la Martinique, soutenu de mon Vin de Chiras pour Dessert, dont Fanchon, & la Chassée, ont chacun payé leur bonne part, nous ont desalteré, elle, & ses Amies, lui, & moi. Nous étions tous les soirs en frérie, & si je n'avois point eu de chagrin, je puis dire que la Martinique auroit été pour moi un petit Paradis Terrestre. Il ne me reste plus qu'une grosse bouteille de mon vin de Chiras: le reste

Juillet 1691.

Juillet 1691. a servi à nos plaisirs, & à animer l'humeur boufonne de Fanchon, toute sérieuse en Public, & Comédienne avec nous.

Je reviens à la Limonade, dont, Dieu aidant, peu de nos gens mourront, parce qu'ils n'ont pas descendu à Terre toutes les fois qu'ils l'auroient bien voulu; & que ceux qui découchoient étoient mis aux fers. Cela étoit réglé par tout: c'est le seul parti qu'il y ait à prendre avec le Soldat, & le Matelot, lors qu'on ne veut pas leur mort; mais, il est impossible d'en faire autant pour les Officiers, qu'on suppose raisonnables, & qui pourtant ne le sont pas tous: il s'en faut beaucoup.

Libertinage. L'autre cause, à laquelle j'impute ces morts précipitées, est l'excès, où s'abandonnent avec les Nimphes des Isles, des gens, qui n'ont point vu de Femmes depuis long-tems. Les trois quarts de celles d'ici se ressentent toujours de la séve de la Mere Eve, qui les y a conduites par autorité de Justice, ou qui y a amené leurs Meres, des inclinations desquelles elles ont hérité: *virtus innata parentum*; c'est-à-dire, qu'elles sont chaudes, & amoureuses, comme des chat-

tres,

tes, & recherchent, quoi que sourdement, des gens en rut, où, qui doivent y être par une longue abstinence, & encore plus volontiers, lors qu'ils ont de quoi payer leurs plaisirs mutuels. Ce sont pour ces Femmes des nuits de Nôces. Je ne sçai comment les Maris prennent les choses dans l'intérieur de leur Domestique; mais, il ne paroît pas, & Fanchon nous a dit, qu'ils ne s'en haussent, ni baissent: & on ne s'apperçoit point dans le Public, que le Mari, ni la Femme, en fassent plus mauvais ménage ensemble. Peut-être que de Pére en Fils ils sont accoutumez d'être Vulcanisez. En tout cas, excepté quelques Familles de Marchands, qui s'y sont établis, & y ont mené leurs Femmes, & un Domestique sage & réglé, on ne fait pas tort à tout le reste des Isles, en le comparant à Rome, dont les premiers Fondateurs n'étoient qu'un ramassis confus de Brigands, & de Putains, conduits par deux Bâtards. Il y a pourtant ici des Hipocrites de Vertu, ce que nous appellons en France Fausses-Prudes; mais, elles tiennent peu contre des Marins,

Juillet 1691.

Juillet 1691.

Quibus vires dedit
Roburque longum tempus, atque error gravis. . . . . . Senec.

Je conviens qu'il y a des honnêtes Femmes, & très ſages, tant aux Iſles, qu'en Canada, qui a eu les mêmes fondemens; mais, ſi elles ſeules avoient du Pain Benit, il ne faudroit qu'un fort petit Chanteau.

Hiſtoire ſcandaleuſe d'une Fauſſe-Prude.

J'ai promis de rapporter quelques Hiſtoires de celles que Fanchon nous a racontées, & je ne puis mieux faire que de commencer par celle d'une Fauſſe-Prude. Quoi que cette Avanture ſoit publique, je n'en nommerai point l'Héroïne; c'eſt autant qu'elle doit éxiger de ma diſcrétion: & une Amourette ne faiſant point de tort à un Homme, ſon Amant le ſera. Il ſe nomme Caumont, & y a gagné la Seigneurie de la Planche, qui le diſtingue de ſes Parens, ou autres de même Nom. Les rendez-vous journaliers ne parurent pas à l'Amant, & à la Maîtreſſe, aſſez fréquens, & pouvoient même ajouter un vernis ſur la réputation de la belle, qui auroit pu ternir le luſtre

du

du Tableau de sa Vertu qu'elle exposoit au Public. Caumont couchoit dans une chambre, qui n'étoit séparée de celle de sa Maitresse, & de son Mari, que par une simple cloison de Sapin ressié, & bien mince. *Primi viditis Amantes*, dit Ovide sur la fente du mur, à travers lequel Pirame & Thisbé se parloient. Ceux-ci, dont on pouvoit dire, Juillet 1691.

In furias ignemque ruunt, Amor omnibus idem,

s'avisérent qu'on pouvoit lever une des planches de cette cloison. Ils la levoient en effet, & la remettoient sans bruit, lors qu'ils vouloient; & le vuide, ou le trou, que cette planche laissoit, facilitoit leurs plaisirs. La vertueuse Epouse, dans la chambre de son Mari, présentoit ses postérieures au trou, & Caumont tiroit le Gibier de la sienne.

Ce petit Commerce avoit duré quelque tems: mais, le Diable, qui se fourre par tout, & qui quelques fois fait rire les mortels aux dépens les uns des autres, résolut de faire découvrir l'industrie par le Mari; & une nuit, que la Lune donnoit droit au trou, il inspira à ce Mari

Juillet 1691. Mari une tentation maritale, qui lui fit avoir besoin de sa Femme. Il ne la trouva pas proche de lui ; mais, regardant dans sa chambre, il vit sa pudique Matrône de son côté tournée, qui lui forgeoit par le derriere

Duo cornua fronti.

Belle & véritable Vision Cornue ! *Il* se leva, la battit en chien renfermé, & fit un bruit terrible; & c'est ce qui a rendu l'Avanture publique. Caumont prit une autre chambre, & laissa le trou & la planche, dont le surnom lui est pourtant resté, en sorte qu'on ne l'appelle plus que M. Caumont de la Planche. La Charmante a été quelque tems sans ôser paroître ; mais, en moins de quinze jours; sa honte a été passée. Nous avons eu envie de voir, la Chassée & moi, une Femelle si effrontée. Nous nous sommes contentez ; &, quoi qu'il n'y eut au *plus* que trois semaines que cela se fût passé, elle eut le front de dédire en notre présence son Mari, d'un marché qu'il avoit fait avec nous : & la Chassée, en colere, lui dit que nous avions le malheur de ne la voir qu'en plein jour ; mais, qu'ils seroient bons Amis, s'ils se voyoient par un trou. Elle n'en fit que hocher, la

la tête. Nous emmenâmes son Mari déjeuner dans la même Auberge où nous sçavions bien que Caumont étoit. Nous prétendions nous donner la Comédie à leurs dépens; mais, nous fumes trompez. Ils se parlerent tous deux de très grand sang froid, & avec autant de tranquilité, que si rien ne s'étoit passé entre eux: au contraire, ils nous parurent bons Amis, & aussi peu émus que la Venus l'étoit dans sa Boutique. Juillet 1691.

Le Trompeur trompé, autre Histoire.

Puis que je suis en train, j'en vas encore rapporter une autre; mais, d'une Héroïne bien moins effrontée, & plus subtile, quoi que d'un rang bien plus bas. Je l'ai vue chez Fanchon, avec son Amant, très bon Enfant bien fait, & d'esprit. Elle est toute jeune, & du plus beau tein qu'on puisse voir, & d'un esprit tourné comme celui de Fanchon; c'est ce qui fait que Fanchon l'aime: & elle la souffre chez elle, parce que sa réputation n'est point attaquée, & que son Amourette est un secret pour tout le Monde, ne sçachant pas même que Fanchon la sçait; mais, elle a tourné l'Amant de tant de côtez, que malgré lui elle lui a tiré les vers du nez.

Cet Amant est un nommé M. Bernard,

Pari-

Juillet 1691. Parisien, Fils ou Neveu du Libraire. Il est à la Martinique, sous M. Ranché, premier Sécrétaire de M. de Goimpi Intendant. Il est bon Ami du Mari de Fanchon, auquel il a rendu, & peut rendre encore bien des services: du reste, très honnête homme, & considéré de l'Intendant. Dans le tems que celui-ci sortoit un jour de son Cabinet, & que Bernard en sortoit aussi, il se présenta une jeune Femme fort aimable, c'est mon Héroïne, âgée au plus de vingt-deux ans, qui se plaignit à M. de Goimpi de la mauvaise conduite de son Mari, un des principaux Ouvriers entretenus par le Roi dans la Marine, au Fort Saint Pierre; disant, qu'il étoit très honnête homme, très entendu, & bonne personne; mais, qu'elle étoit à plaindre, en ce qu'il avoit le défaut d'être yvrogne, qu'il mangeoit tout au Cabaret, & ne lui donnoit seulement pas de quoi vivre: elle est créole, & fort bien apparentée.

L'Intendant envoya tout aussi-tôt querir le Mari; &, après lui avoir fait une petite reprimende fort douce, & plûtôt d'Ami que de Magistrat, il l'engagea avec douceur de consentir que sa Femme reçut tous les jours de payement ce qui lui

qui lui seroit du, en lui donnant un argent modique tous les Dimanches pour son divertissement pendant la semaine. Cet argent fut fixé, & Bernard présent fut chargé de cette distribution. Juillet 1691

Ce fut par là qu'il se familiarisa avec cette Femme; très jolie, & très aimable. Elle ne manquoit pas à jour nommé de venir dès le matin chercher son argent; & M. de Valliere, Officier d'Artillerie, qui pour son malheur couchoit dans la même Chambre de Bernard, devint amoureux de cette Femme. Ils étoient intimes Amis, Bernard, & lui; mais, croyant que Bernard avoit ses vues, comme de son côté il avoit les siennes, il ne lui parla nullement, ni de cette Femme, ni de l'Amour qu'il avoit pour elle. Bernard eut de sa part beaucoup de peine à réduire cette Femme; mais, enfin, il en vint à bout; &, comme il n'y a pour une Maitresse que la premiere chasse qui coute, & que les embrassemens d'un Amant sont toujours plus vifs & plus ragoutans que ceux d'un Mari, elle auroit voulu le trouver souvent seul à seul, & pour cela alloit très souvent dans sa chambre, toujours sous des pretextes plausibles; mais, l'assiduité & la présence de Valliere

Juillet 1691. Valliere rompoit ses mesures: &, comme naturellement on n'aime point ceux qui servent d'obstacle, elle vint à le haïr autant qu'elle aimoit Bernard; ce qui est beaucoup dire.

Leurs rendez-vous alloient toujours leur chemin, & ils voulurent tous deux se tenir corps à corps, c'est-à dire, entre deux draps, nuds, & sans contrainte. Pour en venir à bout, il falloit éloigner le Mari. Bernard s'en chargea, en l'envoyant porter un gros paquet de papiers, du Fort S. Pierre, au Fort Royal, & ajouta qu'il falloit que ce fût lui qui y allât, pour choisir les Utanciles dont l'état étoit contenu dans le paquet, & raporter promptement la nouvelle de ce qu'il auroit fait.

Celui-ci, qui n'y entendoit point de finesse, partit en bon Poitevin. Bernard lui donna de l'argent pour sa dépense, & lui promit, qu'outre que son tems courroit comme présent, on lui accorderoit une gratification pour sa peine, & sa dépense. Après son départ, Bernard alla souper & coucher avec sa Maitresse. Le lendemain, Valliere lui demanda où il avoit passé la nuit? Bernard ne voulut pas le lui dire; mais, le Garde-

Ma-

Magazin du Fort Royal, auquel le paquet étoit adressé, & qui n'étoit instruit de rien, pensa gâter le mistere. Il eut l'imprudence d'ouvrir le paquet devant le Porteur; &, n'y trouvant que de méchans papiers inutiles, & de rebut, que Diable est-ce que cela? dit-il entre ses dens, mais pourtant assez haut, pour que cet Homme l'entendit. Cela lui donna un soubçon, qui fut augmenté par un éclat de rire, que fit à contre-tems ce Garde-Magazin, à la lecture d'un Billet très court, & où il n'y avoit en effet que ces mots: Juillet 1691.

„ Si tu ès autant mon Ami que je le
„ croi, empêche le Porteur de revenir de
„ deux jours au moins: je t'en dirai le su-
„ jet à la premiere vue. Je suis &c. "

Ce Garde-Magazin connut son imprudence; &, regardant tous ces papiers d'un grand sérieux, il racommoda le mieux qu'il put ce qu'il avoit gâté: mais, le pauvre Diable, qui avoit martel en tête, revint chez lui dès le lendemain, & ne resta que deux nuits dehors; pendant lesquelles, Bernard, & sa Femme, se donnérent du bon tems; &, il n'y a-

voit

Juillet 1691. voit pas un demi quart-d'heure que Bernard étoit sorti avant jour, lors que le Mari entra, ayant une double clef de la chambre, où il trouva sa Femme seule, & endormie.

Le Garde-Magazin du Fort Royal vint environ huit jours après au Fort S. Pierre, mandé par l'Intendant. Ses Affaires étant faites, il résolut de partir dès le lendemain matin; &, comme Bernard avoit quelque expedition à achever, qui ne lui permettoit pas de sortir avec lui, il l'envoya joindre Valliere pour le mener chez un Traiteur, où il promit d'aller les trouver, pour souper tous trois ensemble. Il le fit; &, en vuidant bouteille en attendant Bernard, & ne croyant pas que Valliere y prît intérêt, & étant tous trois bons Amis, il lui montra le Billet que Bernard lui avoit écrit: & ajouta, qu'il ne doutoit point que celui, qui lui avoit apporté le Billet, n'eut pour Femme une belle personne, que Bernard avoit baisée en son absence. Valliere connoît le Mari aussi-bien que la Femme, & ne douta point que ce ne fût avec elle que Bernard avoit passé les deux nuits dont il lui avoit fait mistére, & voulut être aussi favorisé que lui. Il se décou-

vrit

vrit à ce Garde-Magazin, qui ne trouva pas qu'il fût d'un honnête homme de vouloir courir sur les brisées d'un Ami. Il ne lui en témoigna pourtant rien; &, imaginant tout d'un coup un moyen de le punir de sa perfidie, il envoya querir cet Homme, auquel il fit une sévére reprimende d'être revenu sitôt du Fort Royal sans ses ordres, & sa réponse; qu'il étoit cause qu'il avoit été obligé de venir lui-même, & ajouta de ne pas manquer de retourner promptement, sitôt que M. l'Intendant l'y envoyeroit. Après cela, il le fit boire deux coups, & le congédia.

Juillet 1691.

Bernard vint peu après, & en soupant il fut raillé de ses Amourettes. Il n'avoüa rien: au contraire, il leur dit une menterie qu'il avoit préméditée pour donner un pretexte plausible à son Billet, & à l'absence de cet Homme, sans aucun rapport à sa Femme, dont il ne parla que fort sobrement, & en honnête Homme. Valliere, qui sçavoit bien qu'en penser, ne prit pas le change, & résolut de pousser sa pointe. Il s'étoit découvert à Joubert, qui est ce Garde-Magazin; & celui-ci, qui est un de ces esprits froids, qui pourtant ne cherchent qu'à ri-

rire, en avertit Bernard, & de ce qu'il
Juillet avoit dit au Mari. Celui-ci de ſa part
1691. en avertit dès le lendemain la Femme, qui vint chercher de l'argent, & pour lui parler ſans témoin, il l'envoya l'attendre chez l'Intendant, ayant, diſoit-il, laiſſé ſa paye dans le tiroir de ſon Bureau. Ce fut là qu'il l'inſtruiſit de tout, & qu'il lui dit ce qu'elle devoit faire. Comme elle n'aime pas Valliere, elle ſe fit par avance un plaiſir de le ſacrifier à la jalouſie de ſon Mari, & à ſa Réputation; & Bernard ſon Amant lui en donna les moyens, en agiſſant de concert. Deux jours après, il dit à Valliere en dinant, en affectant un air chagrin, qu'il avoit envoyé chercher le Mari pour l'envoyer au Port Royal porter à Joubert un paquet de la part de M. l'Intendant, & en ramener des Bois, & d'autres Utanciles; mais, qu'on ne l'avoit point trouvé, & qu'apparemment il étoit quelque part à boire: &, en même tems, tira de ſa baſque le prétendu paquet, & le mit ſur la table avec aſſez d'indifférence.

Valliere donna dedans: il prit ce paquet, & promit de le rendre; & le Charpentier qui, ſe doutant du tour, & voulant régaler M. de la Serenade, dit qu'il al-

loit partir quoi que ce ne fût nullement son dessein, & voulant voir si sa Femme étoit de part de la tromperie. Il vint chez lui, & lui dit qu'il alloit au Fort Royal. N'y allez pas, si vous m'en voulez croire, & faites semblant d'être parti, lui répondit la rusée Femelle. D'où vient? lui demanda-t-il. C'est, lui repliqua-t-elle, qu'il se brasse assurément quelque chose contre vous, ou contre moi; car, pendant les deux nuits que vous avez été dehors, il est venu des gens qui ont frapé plus de cent fois à la porte; & qui, d'une voix fort basse, me prioient d'ouvrir. Je ne vous en ai rien dit, parce que je ne les connois point, & que je ne leur ai point ouvert: mais, cela m'a empêché de clore l'œil, & je ne faisois que de m'assoupir, quand vous êtes êtes arrivé; & ce second voyage-ci me déplait par avance. Songez à ce que je vous dis, & prenez vos précautions, d'autant plus que notre maison est écartée, & que si ces gens en venoient à la violence, je serois fort embarassée toute seule.

Juillet 1691.

Un pareil discours dissipa tous les soubçons que le Charpentier avoit conçus de la vertu de sa Femme. Il lui avoüa in-

Juillet 1691. ingénument, que son premier voyage avoit été inutile, que même il lui avoit paru qu'on s'étoit moqué de lui, qu'il soubçonnoit Bernard, & qu'il étoit résolu de ne point partir sans frotter l'échine de l'Acteur, fut-ce un Diable. Sa Femme parut ravie de sa résolution; &, pour sauver Bernard de tout soubçon, elle ajouta qu'elle ne pouvoit pas croire que ce fût lui, puis qu'elle alloit le voir très souvent, quelle lui parloit presque toujours seul à seul, & qu'il ne lui avoit jamais rien dit qui pût offenser ni alarmer une honnête Femme; que pourtant, si c'étoit lui, elle seroit la premiere à frapper dessus, & à s'aller plaindre à M. l'Intendant.

Après ce petit Conseil tenu entre le Mari & la Femme, ils sortirent tous deux, & prirent le chemin du Fort Royal. Elle le quitta à quelque distance du Fort S. Pierre, & revint sur ses pas, disant à tout le monde que son Mari étoit parti. Elle alla trouver Bernard, auquel elle dit l'état des choses, & ils rirent par avance du tour qui se préparoit pour Valliere.

Celui-ci, aux écoutes, apprit que le Charpentier étoit parti. Il ne le dit point

à

à Bernard : au contraire, prétendant être seul tenant, il lui dit qu'il avoit trouvé cet homme, & lui avoit remis le Paquet; mais, qu'il étoit si tard, qu'il avoit refusé de partir à l'entrée d'une nuit fort obscure, & qu'il ne partiroit que le lendemain deux heures avant jour. Bernard, qui voyoit toute la perfidie de Valliere, & qui sçavoit qu'il en seroit bientôt puni, le remercia de sa peine, & ne fit pas semblant de s'en embarrasser d'avantage. Ce discours s'étoit fait en soupant; &, comme il étoit près de dix heures, un Laquais de M. de Goimpi, à qui Bernard avoit donné le mot, vint lui dire que M. Ranché le demandoit. Il sortit aussi tôt; & Valliere qui crut que la Fortune étoit de concert avec lui en le debarrassant de Bernard, dont la présence le génoit, & dont il ne sçavoit comment se défaire, sortit aussi, & prit le chemin de la maison du Charpentier.

Juillet 1691.

Cet homme étoit revenu chez lui à l'entrée de la nuit, nanti d'une Lianne grosse comme le haut du pouce. Les Liannes sont communes en France : elles sont fléxibles & pliantes; & leurs coups sont d'autant plus sensibles, qu'el-

Juillet 1691. les sont pleines de nœuds. Une pinte de vin, qu'il avoit mise sur chopine, aux dépens de l'argent que Valliére lui avoit donné de la part de Bernard pour son voyage, l'avoit mis dans la situation de s'en servir de bonne grace; & il attendoit avec impatience l'arrivée du Galant. Valliere arriva enfin, & frappa à la porte, comme il croyoit que Bernard y frappoit. La Belle demanda qui c'étoit, par la fenêtre. Ouvrez-moi, répondit-il, j'ai à vous parler; & moi je n'ai rien a répondre, laissez moi en repos, reprit-elle, en refermant sa fenêtre. Valliere refrappa. On ouvrit: il voulut entrer, & fut repoussé par une gourmade que le Charpentier lui porta à l'estomac, si vigoureuse qu'elle l'envoia tomber à six pas plus loin; & ce fut encore pis, quand le Charpentier fit jouër la Lianne, à la voix de sa Femme qui lui crioit, frappez, frappez. Tout ce que Valliere put faire fut de se lever, & de fuir à toutes jambes. Le Charpentier le conduisit le plus qu'il put, avec les civilitez du Cocher de l'Abbesse d'Estival à Ragotin; & l'auroit encore conduit plus loin, si lui-même ne fût pas tombé à son tour.

Bernard

Bernard, qui avoit voulu se donner la Comédie, avoit été chez un de ses Amis proche de là, d'où il avoit tout vu. Valliere avoit eu, en brave & intrépide Gascon la constance de ne pas ouvrir la bouche, pendant & malgré l'orage : ainsi, rien ne pouvoit le faire connoitre à l'Ami de Bernard; & lui, qui sçavoit qui étoit si bien étrillé, ne jugea pas à propos de décliner son nom. Il revint dans sa chambre avec des papiers sous son bras, comme s'il fût sorti de l'Intendance, & trouva Valliere dans son lit, qui croyant n'être point connu ne lui dit rien de son Avanture. Un Cousis est toujours très secret en pareil cas; mais, les marques de la Lianne n'eurent pas tant de discrétion : elles parurent très long-tems; & il resta quinze jours sans pouvoir sortir de son lit. Il se consoloit cependant de son malheur, en faisant malgré lui pénitence de sa mauvaise intention; mais, il n'étoit pas au bout de cette pénitence. Le plus rude en étoit passé, mais non pas le plus mortifiant pour un homme de son Païs. Il s'imaginoit que personne ne sçavoit rien de la grêle, quoi que quatre personnes la sçeussent, & que le Charpentier l'eut fort bien reconnu à

Juillet 1691.

Juillet 1691. la voix, & l'eût dit à sa Femme. Il ne pouvoit s'y tromper, ayant tous les jours à faire à lui.

Dès le lendemain, la Charpentiere alla tout dire à Bernard, qui le sçavoit aussi bien qu'elle, & qui ne trouva pas la vengeance complette, à moins que Valliere n'en eut la confusion entiere. Dans ce dessein, il obligea cette Femme d'aller se plaindre à M. d'Eragni, de qui Valliere dépendoit comme Officier d'Epée, de l'afront qu'il avoit voulu lui faire, & d'en demander réparation; &, pour cela, il lui indiqua une heure qu'il devoit y être lui-même. Elle n'y manqua pas. Bernard tourna ces ordres prétendus donnez d'une maniere toute apparente, & présenta la retention de ces ordres d'un point de vue si malin, que le Vice-Roi trouva Valliere très criminel, & très obstiné dans ses mauvais desseins; & prit la Belle pour une Suzanne dans une Isle, qui n'en produit point ou bien peu. Il voulut envoyer querir Valliere dans le moment même, & l'auroit fait, si Bernard ne lui eut dit qu'il étoit sur son grabat roué de coups. La Charpentiere dit la maniére dont son Mari l'avoit reçû, & regalé. M. d'Eragni en rit de bon cœur,

&

& dit, qu'il l'obligeroit de la régaler à son tour. Bernard lui dit que Valliere étoit son Ami, qu'ils mangeoient & couchoient ensemble; &, qu'en cette considération, il le supplioit d'obliger le Mari & la Femme de garder le secret, & s'offrit d'être Médiateur de la Réparation. Cela fut accepté; &, a son retour, il jetta Valliere dans une surprise inexprimable, en lui raportant la plainte de la Charpentiere à M. d'Eragny, & le reste: & l'accabla de raillerie, sur sa prétendue chute, & le poussa jusques à lui dire qu'il auroit fallu qu'une maison lui fut tombée en détail sur le corps, pour le marquer comme il étoit. Il affecta encore malicieusement de ne lui parler en aucune maniére de la sagesse de la Charpentiére; & se contenta de lui dire, qu'un honnéte homme ne devoit point courir sur le bien d'autrui, en lui laissant à deviner s'il vouloit parler de lui-même, où du Mari; & Valliere, plus fâché de ce que le Vice-Roi sçavoit son Avanture, que du reste, fut obligé d'avaller la Mercurialle doux comme du miel. Juillet 1691.

Au bout de trois semaines, M. d'Eragny manda Valliere, lui fit une Réprimende fort rude & fort sévére, & l'obligea

Juillet 1691. bligea de donner à la Charpentiere, présente quatre milliers de sucre, pour réparation de l'insulte, & le remerciement du secret : si-bien que Valliere, battu, & raillé, paya encore les frais. Cela seroit demeuré secret, sans la malice de M. d'Eragny, qui, malgré les pardons que Valliere avoit demandez à cette femme en sa présence, & le sucre qu'il lui avoit donné, lui dit, en pleine compagnie, Eh, à propos, M. de la Lianne, êtes vous remis : vous souvenez vous encore de vos Amours nocturnes ? M. Caumont que voilà s'est fait distinguer par un bel endroit, & vous par un fort vilain. Croyez moi l'un & l'autre. Ne tentez plus les Femmes d'autrui, & vous ne vous rendez plus ridicules par des soubriquets. L'Aventure étant sécrette, elle n'a point éclatté ; mais, Fanchon, qui la sçait de Bernard, & de la Charpentiere, nous l'a dite à M. de la Chassée & à moi : &, comme le Mari ne manquera pas de parler dans le vin ; on ne doute point qu'en peu de tems la Seigneurie de la Lianne ne devienne aussi fameuse que celle de la Planche.

Je n'aurois jamais fait, si je me mettois

tois sur le pié d'écrire ce que je sçai de l'Histoire scandaleuse de plusieurs Nimphes de la Martinique. Je ne puis pourtant en taire une, à qui son indiscrétion à coûté trois cens Piastres. C'est une grande Veuve, bien faite, & assez belle, âgée d'environ trente ans. Un Contre-Maitre de notre Escadre avoit eu quatre cens Ecus, ou Piastres, de la Flute prise le 29 Juillet de l'année passée. Il les avoit donnez à une Nimphe d'ici, pour une seule nuit. C'étoit payer un péché trop cher. Comme cette Femme veut se remarier, elle achetta un habit neuf complet & fort propre; &, dès le lendemain, changea de figure: &, étant en bonne & grande compagnie, la soupe au Perroquet la fit jaser, & nommer un Amant si libéral. M. du Quesne l'a sçu, & en même tems que cet Homme avoit en France une Femme, & six petits Enfans, qui ne subsistoient que du travail de leur Mere, c'est-à-dire, bien pauvrement. Il a fait là-dessus une action très loüable. Il a fait mettre aux fers le Contre-Maitre; &, dans le même moment, a envoyé son Capitaine d'Armes avec six Soldats chez la Charmante, avec ordre de prendre

3. Juillet 1691.

Indiscretion d'une Femme punie.

Juillet 1691. tout ce qu'ils trouveroient d'argent chez elle, & sur elle; &, pour cela, de fouiller par tout. Ils ne l'ont nullement ménagée, & l'ont visitée, comme on dit, jusques au trou du cul. Ils ont trouvé trois cens seize Piastres: ils ont eu les seize pour leur peine; & M. du Quesne destine les trois cens autres pour la Femme & les Enfans de ce Contre-Maitre. La Nimphe a voulu faire du bruit, & se récrier sur la violence; mais, M. du Quesne l'ayant envoyé querir devant Messieurs d'Eragny, & de Goimpi, & l'ayant tous menacée de la faire passer par les baguettes, elle a été obligée de se tranquiliser, & de prendre patience en enrageant: & au bout de huit jours, M. du Quesne a fait appliquer au Contre-Maitre vingt coups de corde sur les épaules & les reins, le ventre sur un canon, tout de même qu'aux Voleurs, dont j'ai rapporté ci-dessus le châtiment.

Du Jeudi 5 Juillet 1691.

Calme encore toute la journée, tems fin & clair, Soleil très ardent; & , par conséquent, chaleur excessive.

Du

Du Vendredi 6 Juillet 1691. Juillet 1691.

Calme toujours presque tout plat. Nous sommes à la vue de Monsarrat, Isle appartenante aux Anglois. Ils nous voyent bien, s'ils veulent nous voir, puis que nous n'en sommes qu'à trois petites lieues.

Du Samedi 7 Juillet 1691.

Nous allons un peu. Un de nos deux Contre-Maitres est mort cet après midi. Il se nommoit Pierre Hervé : il étoit malade depuis fort long-tems.

Du Dimanche 8 Juillet 1691.

Nous avons passé le vent d'Antibe, Isle qui appartient encore aux Anglois. Le vent a affraichi à la pointe du jour. Il y avoit un Navire à l'ancre, qui a mis au plus vite à la voile. M. du Quesne à fait signal au Lion, & a nous, de lui donner chasse. Nous l'avons fait inutilement, aussi bien que le Corsaire Lajona. Il va mieux que nous, & s'est sauvé.

Juillet 1691.

Du Lundi 9 Juillet 1691.

Nous sommes enfin débouquez ; c'est-à-dire, que nous avons dépassé le vent des Isles de l'Amérique. Comme il n'y a plus rien à craindre des Corsaires, & Armateurs Ennemis, qui croisent par le travers de ces Isles, chaque Vaisseau a fait dès cette nuit telle route qu'il a voulu, & tous les Marchands se sont séparé de nous. Nous ne sommes plus que huit Vaisseaux, c'est-à-dire, notre Escadre, le Corsaire Provençal ; & une Quesche ou Yaque, qui viennent avec nous, & qui vont fort bien. M. de Quistillik, Capitaine du Dragon, est très mal. Notre Chirurgien, qui a été le voir avec ses autres Confreres de l'Escadre, assûre qu'il n'en rechappera pas. Cela est bien affirmatif. Ce seroit assurément dommage ; car, outre qu'il est très brave Homme, & bon Officier, c'est un des meilleurs humains qu'on puisse voir. Le trop de rafraichissemens le met où il est.

Du

Du Mardi 10 Juillet 1691.

Juillet 1691.

Nous avons eu aujourd'hui le Soleil à Pic, autrement au *Zenith*, justement au-dessus de notre tête. Nous l'avons dépassé ce soir ; & présentant au Nord, par un très bon vent de Sud-Ouest, nous aurons Dieu aidant bientôt de la fraicheur. *Soleil passé.*

Du Mercredi 11 Juillet 1691.

Nous avons ce matin dépassé le Tropique du Cancer, & nous sommes présentement dans la Zone temperée. Il nous est mort un Passager, dont j'ignore le Nom. *Tropique du Cancer passé.*

Du Jeudi 12 Juillet 1691.

Nous allons toujours fort bien. M. de Quistillik est mort : on l'a jetté ce soir à la Mer ; & tout aussi-tôt, M. d'Auberville, Lieutenant de M. du Quesne, duquel j'ai plusieurs fois parlé, est allé le remplacer.

Juillet 1691.

Du Vendredi 13 Juillet 1691.

Toujours bon vent: nous allons bien.

Du Samedi 14 Juillet 1691.

Même chose.

Du Dimanche 15 Juillet 1691.

Même chose. Tant mieux.

Du Lundi 16 Juillet 1691.

Même chose encore, & la chaleur beaucoup diminuée. Le tems étant propre à écrire, j'ai commencé ce matin les Copies de mon grand Livre, & de mon Journal pour la Compagnie. Il y a de l'écriture, à cause des Procès Verbaux. Mais, je juge à propos de faire une Copie, non que je craigne aucune Dispute; mais, je croi devoir garder des Copies de tout.

Du Mardi 17 Juillet 1691.

Même chose pour le vent, jusques à mi-

midi, qu'il a calmé tout plat. Le Sieur Desquatrelles Lieutenant d'Infanterie, qui étoit sur le Dragon, est mort, & a été jetté à la Mer cet après midi. J'en suis très fâché; car, outre qu'il étoit mon Ami, il étoit très honnête homme. Juillet 1691.

Du Mercredi 18 Juillet 1691.

Calme, & chaleur bien forte.

Du Jeudi 19 Juillet 1691.

Même chose. Tant pis.

Du Vendredi 20 Juillet 1691.

Le vent est très bon dès hier au soir; & nous allons bien. Nous sommes d'ailleurs très mal; car, on dit que la Peste est à bord. Il est effectivement mort ce soir un Matelot, qui en avoit trois charbons, & dont le corps en un demi quart d'heure est devenu tout plombé, & livide. M. de la Chassée & moi, nous servons du Remede de M. de Bassompiere, dont j'ai parlé page 198.

Juillet 1691.

Du Samedi 21 Juillet 1691.

Le vent s'est renforcé, & nous allons à merveille. Nous avons encore, à ce que dit notre Chirurgien, plusieurs Matelots attaquez du même mal dont Jacques le Roux mourut hier. Cela ne se dit pas tout haut, ni publiquement, crainte d'allarmer personne; étant très vrai ce que dit M. de Montagne, que la plus grande partie du mal consiste dans l'Opinion. Pour moi, à qui les Maladies des autres ne touchent que par compassion, ou par pitié, & qui ne suis nullement d'humeur à fatigner mon esprit d'une ridicule appréhension aux dépens de ma santé, je vas toujours mon chemin avec mes bouillons rouges à l'ordinaire.

Du Dimanche 2 Juilet 1691.

Le vent a tellement renforcé cette nuit, que la Queche qui nous suivoit a démâté. M. du Quesne, qui l'a prise en sa protection, lui a donné tout le secours imaginable, & la méne présentement en toue. Cela nous a empêché de faire bien du chemin, que nous eussions fait

fait, si rien ne nous avoit retardé. Ceux qui ont impatience de voir bientôt leur Patrie, en ont très fort murmuré, & en murmurent encore; mais, il est Commandant, c'est tout dire: &, comme dit Garreau, c'est à ly à faire, & à nous à nous taire. Outre cela, il mene sur son Vaisseau une très belle Dame, Parente fort proche de Madame la Marquise de Maintenon. C'en est assez pour ne prendre pas garde à ce qui se dit d'une pareille manœuvre. Juillet 1691.

Du Lundi 23 Juillet 1691.

Le vent a tellement renforcé cette nuit, que le cablot du Gaillard, qui touoit la Queche, a cassé: elle est derriere. Dieu la préserve de tomber entre les mains de ceux à qui on l'a donnée: plus de cent millions de chartées de Diables en prendroient bientôt possession.

Du Mardi 24 Juillet 1691.

Toujours bon vent, & presque tourmente; & tout sales que sont les Navires, n'étant retenus par rien, nous faisons plus de six vingt lieues en vingt quatre

Juillet 1691. quatre heures. Dix jours au plus de pareil vent, nous serons en France.

Du Mercredi 25 Juillet 1691.

Toujours bon vent largue de Nord-Oueſt.

Du Jeudi 26 Juillet 1698.

Toujours de même.

Du Vendredi 27 Juillet 1691.

Encore de même. Il y a des gageures à bord ſur l'arrivée en France : les uns gagent pour le huit du prochain, & d'autres pour le quinze.

Du Samedi 28 Juillet 1691.

Le vent a calmé tout d'un coup cette nuit, & n'eſt venu que par bouillards, & fort près. Nous ne laiſſons pourtant pas d'avancer un peu.

Du

Du Dimanche 29 Juillet 1691. Juillet 1691.

Calme tout plat. Tant pis:

Du Lundi 30 Juillet 1691.

Encore même chose. Mauvais tems pour Messieurs les Gageurs au huit. On a fait ce qu'on a pu pour engager notre Pilote à gager, & on a perdu sa peine.

Du Mardi 31 & dernier Juillet 1691.

Le vent s'est enfin jetté au Sud vers les cinq heures du matin: il prend même de l'Est; ainsi, il n'est pas bon, & on tire avec lui à la bouline.

Du Mercredi 1 Août 1691. Août.

Le vent avoit calmé, & nous espérions qu'il reviendroit bon; mais, il est revenu Est-Sud-Est, très mauvais.

Août 1691.

Du Jeudi 2 Août 1691.

Le vent s'est jetté au levé du Soleil au Sud-Sud-Est. Il n'est, ni bon ni mauvais: il est traversier. Nous ne sommes pas à plus de quatre cens lieues de France; &, M. de Bouchetiére & moi esperons si bien y arriver dans le quinze, que nous avons tous deux gagé contre M. de la Chassée, lui un soupé, chair, ou poisson, & moi un déjeuné d'Huitres en arrivant; & point d'argent, seulement la bâfre: c'est son terme. Si nous perdons, nous le régalerons toute la journée; &, si nous gagnons, ce sera lui qui nous régallera. Il me semble que je respire déjà l'air natal. On dit que nous irons a la Rochelle: tant mieux; j'y connois tant de monde, que j'y serai comme à Paris, & j'aurois le plaisir d'y voir le Marchand de Fanchon, pour qui j'ai des Lettres.

Du Vendredi 3 Août 1691.

Le vent a tout d'un coup changé cet aprés midi, bout pour bout, terme Matelot; c'est-à-dire, qu'il est venu Nord-

Nord-Nord-Oueſt. Il eſt bien foible ; mais, c'eſt celui qu'il nous faut. Dieu veuille qu'il affraîchiſſe. Août 1691.

Du Samedi 4 Août 1691.

Le vent s'eſt jetté au Nord-Oueſt, bon petit frais. Nous allons fort bien ; & le Seigneur la Chaſſée nous regalera, ſi ce vent-ci continue ſeulement ſix jours. Nous commençons à le regarder avec un ris un peu malin.

Du Dimanche 5 Aout 1691.

Toujours même choſe pour le vent ; & nous allons bien. Nous approchons des Parages, ou endroits où nous devons trouver des Armateurs, & d'autres Vaiſſeaux. Nous en avons vu deux : on leur a donné cache, ou chaſſe, l'un vaut l'autre ; mais, fort inutilement. Nous ſommes trop ſales pour les attraper.

Du Lundi 6 Aout 1691.

Le vent a calmé cette nuit, & ſur le midi s'eſt jetté au Oueſt-Sud-Oueſt, bon petit

Août 1691. petit frais, & meilleur que Nord-Ouest, qui soufloit hier. Bouchetiere, & moi, espérons gagner notre journée, & la passer sur la bourse de M. de la Chassée.

Du Mardi 7 Aout 1691.

Le vent continue toujours bon, & s'est même rafraichi. Nous allons si bien, que la vergue de notre hunier d'avant s'est cassée par la force du vent. Nous commençons à nous railler du Papa la Chassée: il prend fort bien les choses; ce seroit bien le Diable, s'il se moquoit de nous à son tour.

Du Mercredi 8 Aout 1691.

Vilain tems pour lui: le vent continue; & nous allons bien. Notre vergue est remise: il sembloit par l'impatience des Charpentiers, qu'ils eussent gagé contre lui. Nous le turlupinons que rien n'y manque.

Du Jeudi 9 Aout 1691.

Toujours de même. Il est venu ce matin un Corsaire nous tâter. Nous a-

vons

vons donné dessus, & tâché de l'envelopper. Il a meilleures jambes que nous. Voyant que nous cessions de le poursuivre, il est revenu a deux portées de canon; mais, n'y ayant rien à gagner pour lui, il s'est retiré, & a montré son Pavillon. Il auroit chérement payé cette bravade, si nous avions pu mettre la main sur lui, C'est un Algérien, auquel il auroit été trés avantageux d'être quelque Espagnol, ou quelque Portugais.

Août 1691.

Le beau tems qu'il fait nous autorise à perséçuter le Pere de la Chassée, auquel nous formons le plan du déjeuner, & du souper, comme le Cuisinier d'Harpagon. Après l'Inventaire de la Table, il s'est levé de sa place, en nous disant pour toute réponse, Je serai donc bien régalé? Le Diable s'en mêleroit-il assez pour que cela fût?

Du Vendredi 10 *Aout* 1691.

Le vent est venu Est-Nord-Est cette nuit, directement contraire; &, il l'est encore. Nos Matelots ont pris cette aprés midi un Poisson, qu'ils nomment Spadon, assez curieux pour en dire un mot. Il a environ quatre piés de long entre

Spadon, Poisson.

entre tête & queue, il a le corps pres-
Août que rond, couvert d'une petite écaille
1691. grise & noire sur le dos, & grise sous
le ventre. Il peut avoir un pié & demi de tour vers la queue, & deux piés au deffaut de l'ouye. Il a la tête élongée à peu près comme celle d'un Brochet, & la queue, comme celle d'un Maquereau. Il s'éleve du milieu de son dos une arrête d'un bon pié & demi. Cette arrête ne tient à rien par les côtez, non plus que par le devant, & le derriére. Elle est isolée, cependant fléxible dans son pié, puis que le Poisson la hausse & la baisse, quand bon lui semble. Elle est plate, large de deux pouces à son pié, & finit en pointe, comme une Epée de Suisse. Son épaisseur au pié est d'un demi travers de doigt, & diminue à mesure qu'elle approche de la pointe. Cette Lame ou Spadon est garnie des deux côtez de dens qui sortent en dehors par le devant & le derriere d'un travers de doigt par embas, qui diminuent peu à peu, & se perdent à la pointe. C'est cette arme qui donne le nom à l'Animal, qui, dit-on, a une haine si forte pour la Baleine, le plus monstrueux Poisson de la Mer, que sitôt qu'il en sent une, il

court après, se glisse sous son ventre, & levant tout d'un coup son Espade, & s'élevant en même tems avec vigueur, elle lui perce le ventre, & la tue. Je ne croi pas que jamais personne ait vu celui-ci; mais, c'est la croyance de tous les Matelots, qui ajoutent qu'on ne voit ce Poisson que dans les Parages que la Baleine fréquente. Août 1691.

Du Samedi 11 *Aout* 1691.

Le vent a encore été contraire toute la journée. Le Pere la Chassée nous regarde en soutiant, sans nous dire un mot, & s'explique plus que s'il parloit.

Nous avons parlé ce soir à un Portugais, qui retourne à Lisbonne, & dont la charge est de Sel, qu'il a pris à la Rochelle. Il nous a appris des nouvelles qui nous réjouissent beaucoup, entre autres la prise de Mons, par Monseigneur, & la terreur que notre Armée Navalle, composée de cent quarante voilles, donne à celle des Ennemis, qui n'osent s'en approcher.

Du Dimanche 12 *Aout* 1691.

Le vent calma tout plat dès hier au soir, nous n'avons point été du tout, & le terme de la gageure avance.

Août 1691.

Du Lundi 13 Août 1691.

Toujours calme, & toujours au même état; ce qui fait que M. de Bouchetiere & moi, craignons bien fort d'être obligez de regaler le Diable de la Chassée, au lieu d'en être régalez. Il se donne déjà des airs de revanche, que nous méritons bien; sur tout moi, qui ne l'ai point épargné, & à son tour il ne m'épargne pas: je fais comme il a fait, je ne répons rien. C'est peu que le calme pour nous faire perdre, les Courans sont contre nous: ils ont dérivé l'Oiseau à plus de deux lieues; il a falu l'attendre. Nous sommes à huit lieües du Cap de Finistere, dans le Nord-Est.

Du Mardi 14 Août 1691.

Calme tout plat.

Du Mercredi 15 Août 1691.

Encore calme, accompagné d'une brume très épaisse. Le vent est venu assez bon sur le midi, & nous avons perdu de vue les Terres d'Espagne. Le vent a dissipé le brouillard. Nous ne sommes qu'à soixante-dix lieues de France, & notre gageure est perdue. Je voudrois que le Gagnant l'eut dans le ven-

tre

tre, & qu'il ne me fit pas desesperer avec ses railleries. Boucheriere voudroit qu'il lui en eût coûté quatre pistoles, & n'avoir point gagé : j'en donnerois un louis de bon cœur ; & si nous sommes tous deux très sûrs qu'il voudroit avoir perdu. Août 1691.

Du Jeudi 16 Aout 1691.

Bon vent dès le matin. On ne sçait si on doit aller à la Rochelle, à Belle-Isle, ou à Groye. Nous ne sommes qu'à quarante lieues, & ces Parages-ci sont toujours remplis de Corsaires. Nous avons vu deux Vaisseaux ce matin, & leur avons inutilement donné cache : ils vont mieux que nous. Un des deux qui se fie sur ses jambes est revenu : on lui a tiré un coup de canon sans balle, sous Pavillon François ; il est venu au coup d'assurance. C'est un autre Corsaire Provençal, qui a fait huit prises fort riches, & le Navire qui fait route vers France, en est une qui vaut plus d'un million : c'est un Anglois venant comme nous des Indes. Je le repete pour la troisiéme fois, trente Armateurs François feront mille fois plus de tort aux Ennemis, que toutes les Armées Navalles.

Du Vendredi 17 Août 1691.

Août 1691. Toujours bon vent, mais bien foible. La Chassée m'assomme, & je compte m'en venger, en le soulant pour lui faire casser le cou. Le Provence a quarante deux canons, & quatre cens cinquante hommes, de sept cens qu'il avoit en partant, le reste est sur ses Prises. Il fait route avec nous : il a donné sur trois Navires fort éloignez. Il va fort bien, & nous fort peu. Nous ne sommes qu'à seize lieues de Belle-Isle, & portons dessus.

Du Samedi 18 Août 1691.

Nous ne voyons plus les Navires d'hier : le Provençal nous a rejoint, & est venu diner à bord. Il est Ami de M. de la Chassée ; & ce Diable, qui se moque de nous, nous a donné en sa présence un Papier intitulé, Mémoire instructif des Plats garnis, des Viandes, Gibier, Dessert, & Vin, dûs pour le Déjeuner de la Chassée, & pour son Souper. Le Diable n'a pas omis un seul Article de ce que nous dûnes le 9 du courant, & a de son autorité convié le Provençal de boire & de manger sa part de la gageure. Nous voilà déjà cinq, compris M. de Porrieres,

& nous comptons sur cinq autres à moitié de frais. Aoust 1691.

Du Dimanche 19 Aoust 1691.

Nous avons vu ce matin Belle-Isle, & Groye; &, après quelque mouvement pour retourner vers la Rochelle, le Commandant a viré de bord, & fait route pour Groye, où par la grace de Dieu nous avons mouillé sur les deux heures après midi. Dès que nous avons été à l'ancre, j'ai été à Terre dans l'Isle, j'y ai achetté quatre Veaux à dix-huit sols piéce, & douze Poulets, & après avoir chanté le *Te Deum* de meilleur cœur, que tous les Musiciens du Monde, nous avons mangé à soupé deux Poitrines de Veau, & les Ris des quatre en ragout, une Poitrine, une Longe, & six Poulets à la Broche, & six autres en fricassée. L'Equipage a eu le reste, & tout le monde a bu tant qu'il a voulu. Les deux Corsaires étoient des nôtres.

Du Lundi 20 Aoust 1691.

C'est aujourd'hui que mon Journal finit. Nous avons mouillé en Rade à l'Orient du Port Louis, sur les dix à

Août 1690.

onze heures du matin. Je vas à Terre desaltérer le Diable de la Chaffé, qui me persécute. Heureux de me débarrasser de lui; mais, infiniment plus heureux d'être de retour d'un si long Voyage, en bonne santé !

J'ai fait des Remarques aux pages 260 & 261 du I. Tome, sur la différence qu'il y a à monter jusques à la Ligne, & à en descendre. Cela m'y a fait parler du montant de l'Est à l'Ouest, & du descendant de l'Ouest à l'Est. Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit: au contraire, je suis fortifié dans mes Remarques. Que le Lecteur fasse attention aux tours, contours, & sejours, que nous avons fait: il verra que ces Remarques sont justes.

Nous allons diner au Port-Louïs. J'aurai le plaisir de voir de quelle maniére nos Navigateurs se disposeront à s'acquitter du Vœu qu'ils ont fait dans le tems de la Tempête du premier au quatre Mars dernier, dont j'ai parlé cidessus. Je remets mes complimens à ma Lettre qui va partir, & me renferme à vous assûrer que je suis &c.

Fin du III Tome.

Kings Bookshop
15. 6. 81
[illegible]

